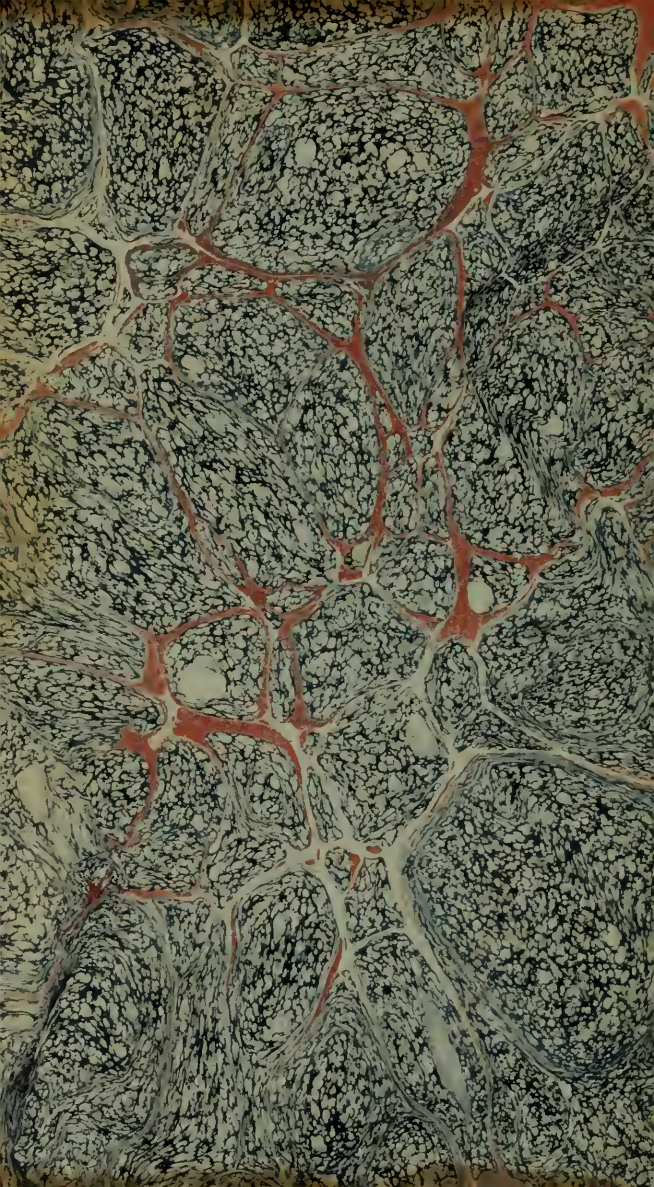

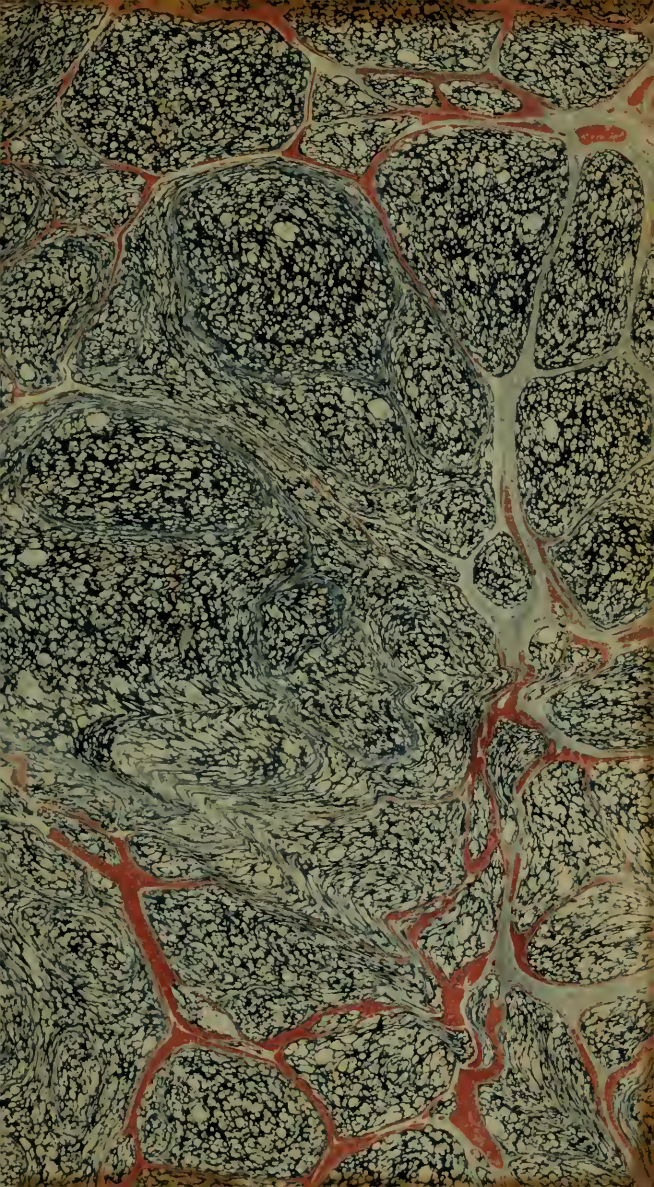

LETTRES
DU PAPE
CLÉMENT XIV.

TOME TROISIEME.

Seconde Partie.

LETTRES
DU PAPE
CLÉMENT XIV
(*GANGANELLI*),

Traduites de l'Italien & du Latin ;

AVEC

Des DISCOURS, PANÉGYRIQUE, & autres Pieces intéreſſantes de ce Pape, nouvellement recueillies :

ON Y A JOINT

Des Particularités ſur ſa Vie Privée, & des Anecdotes, traduites de l'Italien ; avec un Eloge de ce même Pape, imprimé en Latin à Rome.

TOME III. *Seconde Partie.*

A PARIS,

Chez LOTTIN LE JEUNE, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

TABLE
DES SOMMAIRES

Contenus dans la Seconde Partie du Troiſieme Volume.

DISCOURS SUR LA RELIGION, *prononcé à Aſcoli*, Page 1

RÉFLEXIONS SUR LE ZELE, *adreſſées à un Evêque*, 22

RÉFLEXIONS SUR LA PRÉDICATION, *adreſſées au même prélat, à la ſuite des précédentes*, 40

DE L'ESPRIT DE L'EGLISE, 43

DE L'ESPRIT DES ORDRES RELIGIEUX, 64

DES DIVERSES NATIONS, *& particuliérement des Italiens*, 84

DISCOURS SUR LA SUPERSTITION, *prononcé devant le Tribunal du Saint-Office, par le R. P.* GANGANELLI, *Conſulteur, avant le rap-*

port qu'il alloit faire d'une Cauſe préſentée à ce Tribunal pour y être jugée, 103

PREMIER DISCOURS SUR LA FÊTE DE NOEL, *prêché à Aſcoli*, 113

SECOND DISCOURS SUR LA FÊTE DE NOEL, 134

PANÉGYRIQUE de Sainte Réparate, *Vierge & Martyre*, 141

DISCOURS *prononcé en* 1741, *au Chapitre Général des FF. Mineurs Conventuels, par le R. P.* Ganganelli, *à la louange de Benoît XIV, qui y préſida*, 154

DISCOURS *de* Clément XIV, *au Chapitre des FF. Mineurs Conventuels, aſſemblés pour l'Election d'un Général, le* 18 *Mai* 1771, 174

BULLE *pour le Jubilé Univerſel, qui fut accordé au commencement du Pontificat de* Clément XIV, 180

PARTICULARITÉS *touchant la Vie privée du Pape* Clément XIV, *données par le Frere* FRANÇOIS *lui-même, avec l'*Italien *à côté*, 185

ANECDOTES *relatives à la Famille & à la Perſonne de* Clément XIV, 196

ABRÉGÉ DES FAITS *concernant la Vie du Pape* Clément XIV, *avec le* Latin *à côté*, 209

INSCRIPTION *en l'honneur de* Clément XIV, *avec le* Latin, 225

Autre, 227

TABLE DES MATIERES *contenues dans les deux Parties de ce troiſieme Volume*, 228

TABLE DES NOMS *de toutes les Perſonnes dont il eſt parlé dans les deux Parties de ce Volume*, 283

Fin de la Table des Sommaires.

SI, malgré les recherches faites en Italie & en France, pour se procurer des Lettres de CLÉMENT XIV, il y avoit des Personnes qui en eussent, dont l'authenticité fût constatée de la maniere la plus évidente, elles sont priées de vouloir bien les communiquer.

On donnera ces Lettres par supplément, avec la plus grande exactitude, & telles qu'on les aura reçues.

Il faudra les adresser à Paris, au Libraire LOTTIN le jeune, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

DISCOURS

DISCOURS

ET AUTRES PIECES

INTÉRESSANTES

DU PAPE

CLÉMENT XIV.

DISCOURS

SUR LA RELIGION,

Prononcé à Ascoli, vers l'an 1732.

Filii, audite me; timorem Domini docebo vos.

Mes enfants, écoutez-moi; je vous apprendrai à craindre le Seigneur.

TANDIS que la fortune ne prêche de toutes parts que l'amour des richesses; que la volupté fait entendre sa voix

séduisante pour nous envelopper dans ses filets ; que la gloire nous offre tous les honneurs du monde, pour nous enivrer d'un vain encens ; que tous les objets embellis par la nature, sont autant d'échos qui retentissent des charmes de ce monde, & qui nous invitent à nous y attacher ; la Religion nous conjure de ne nous occuper que de Dieu : *Filii, audite me ; timorem Domini docebo vos.*

Qu'il est éloquent ce langage tout divin ! qu'il renferme de choses en peu de mots ! Ce n'est point ici le discours d'une personne qui cherche à nous tromper, ni l'élocution d'un Rhéteur qui emploie des paroles pompeuses pour surprendre notre crédulité ; c'est la Religion elle-même, qui, fille du Ciel, & mere des vertus, n'est descendue sur la terre que pour établir un saint concert entre l'homme & Dieu, & pour y donner un spectacle mille fois plus admirable & plus touchant, que toutes les beautés éparses dans ce vaste Univers.

Je la vois cette Religion toute sainte, sortant du sein de Dieu même comme

un éclair, & répandant sa lumiere d'un pole à l'autre, avec le plus grand éclat & la plus grande majesté. Toutes les Nations, frappées d'un tel prodige, vont sans doute, avec des transports d'admiration, lui prodiguer les hommages de leurs cœurs & de leurs esprits, oublier enfin la nature entiere, & se détacher de toutes les créatures, pour ne plus contempler que ce grand & magnifique objet. Non, mes Freres, & par l'aveuglement le plus incroyable, les objets les plus frivoles, & qui n'ont qu'un éclat momentané, feront disparoître aux yeux des mortels cette Religion même, qui vient environnée de toute la gloire de Dieu. Il n'y aura que quelques ames privilégiées, que le monde regarde même avec mépris, qui entendroit sa voix. On prêtera l'oreille à la voix des sirenes & des serpents; & on la fermera à celle de la Religion, qui appelle avec la plus grande tendresse tous les hommes, & qui leur recommande, plus que toutes choses, la crainte du Seigneur : *Filii, audite me; timorem Domini docebo vos.*

Il n'y a point de mere plus tendre que la Religion ; il n'y en a point qui chériſſe plus ſincérement ſes enfants, ni qui ſoit plus capable d'exécuter tout ce qu'elle entreprend pour leur bonheur.

On admire Monique, cette femme incomparable, qui répandit tant de larmes ſur ſon fils Auguſtin ; qui traverſa les mers avec le courage le plus héroïque pour ne pas l'abandonner, ſe rendant d'Afrique en Italie, uniquement occupée de ſa converſion, attendant avec une ſainte impatience les moments de la grace néceſſaire pour changer ſon cœur : cependant, Chrétiens Auditeurs, Monique n'offre ici qu'une étincelle du feu qui embraſe la Religion, quand il s'agit de ſecourir le pécheur.

Je vois la terre & les mers témoins du zele du grand Apôtre, de la ferveur de ſes autres Diſciples qui ſe ſuccedent de ſiecle en ſiecle, pour répandre les vérités ſaintes juſque dans les Iſles les plus barbares, juſque dans les déſerts les plus reculés. Ici, ce ſont d'heureuſes tempêtes qui épouvantent

efficacement les Idolâtres & les Impies: là, ce ſont des nuées bienfaiſantes qui répandent à grands flots le Sang de Jeſus-Chriſt. On entend par leur bouche ſacrée la Religion elle-même, qui ne ceſſe de répéter, avec la tendreſſe la plus vive & la plus ardente charité : *Filii, audite me ; timorem Domini docebo vos.*

Et c'eſt comme ſi elle diſoit à tous les hommes, je ne vous apprendrai point à manier la ſphere & le compas ; mais à tenir en main la Croix de Jeſus-Chriſt, comme le plus ferme appui que vous puiſſiez avoir : je ne vous enſeignerai point les regles de la politique, qui n'eſt que trop ſouvent l'art de tromper ; mais je vous montrerai ſimplement la voie qui conduit au Ciel : je ne vous apprendrai point à connoître le cours des Aſtres, à découvrir les ſecrets de la nature ; mais je vous convaincrai que la figure de ce monde paſſe, & qu'il n'y a rien de plus dangereux que de vous y attacher : je ne vous ferai point la deſcription de la terre ; mais je vous marquerai le petit eſpace que vous y occuperez à votre

mort, parce que c'eſt là ce qui doit vous détacher des honneurs & des plaiſirs : je ne vous inſpirerai point le deſir des conquêtes & des triomphes, qui forme & anime les Héros du ſiecle ; mais je vous enflammerai de l'amour des biens éternels, & je vous apprendrai à vous vaincre vous-mêmes.

Telle eſt la Religion, Meſſieurs, & telle eſt ſa conduite à notre égard. Elle n'épargne, ni les peines, ni les veilles, ni les ſueurs, quand il s'agit de nous pénétrer de la crainte du Seigneur. Tantôt elle ouvre ſes Tribunaux pour nous réconcilier avec Jeſus Chriſt; tantôt ſes Tabernacles, pour nous nourrir de ſa chair ſacrée.

Que n'a-t-elle pas fait, cette Religion toute divine, pour nous témoigner ſon zele & ſon amour ? Elle nous recueillit dès le moment que nous entrâmes dans ce monde, pour nous porter dans ſes Temples, & pour nous imprimer le ſceau du Chriſtianiſme, que rien ne peut effacer ; elle nous ſuivit pas à pas en nous mettant en mains, dès que nous commençâmes à parler, l'Alphabet des vérités ſaintes

pour lesquelles nous sommes nés, en nous communiquant la grace de tous les Sacrements, & en s'intéressant à notre salut d'une maniere admirable, soit par ses prieres, soit par ses Sacrifices, soit par ses Fêtes, soit par ses instructions.

Ah ! si vous ne reconnoissez pas à ces traits sa tendresse & son zele, si vous n'êtes pas touchés de toutes ces démarches, c'est que vous ne jugez malheureusement de cette sainte Religion, que par les portraits hideux ou ridicules que vous en ont tracé les fanatiques ou les impies ; c'est que vous la croyez pleine d'un zele amer, tandis qu'elle est la charité même ; c'est que vous lui supposez un esprit de persécution, tandis qu'elle en est la plus grande ennemie ; c'est que vous vous la représentez comme ayant toujours les foudres à la main pour frapper les impénitents, tandis qu'elle n'emploie les peines canoniques qu'après avoir épuisé toutes les voies de la douceur, & qu'elle gémit quand elle se voit forcée d'en venir à cette extrêmité. Apprenez à la connoître, & vous la trouverez

douce, patiente, allant au devant de la brebis égarée pour la ramener au bercail, ne soupçonnant point le mal, supportant toutes les imperfections des hommes, dans l'espérance qu'ils se corrigeront; priant continuellement pour eux, afin qu'ils obtiennent du Ciel leur pardon. Vous la trouverez sans cupidité, sans fierté, sans humeur, sans ambition; en un mot, digne de celui qui l'a rendue son image & son oracle.

On abuse de son nom, Chrétiens Auditeurs, si jamais on vous a dit qu'elle se plaisoit à tourmenter & à punir: hélas! son plus grand plaisir est de désarmer le bras d'un Dieu vengeur. Les vœux qu'elle adresse nuit & jour au Ciel, n'ont d'autre objet que de demander la rémission des péchés, que de solliciter la grace des pécheurs.

Ce ne peut être qu'une ingratitude atroce ou qu'une ignorance entiere de ce qu'elle est, qui puisse en donner des idées désavantageuses. Le mal est qu'on se plaît à confondre la Religion avec ses Ministres, & qu'on ose la rendre responsable de leurs fautes. O sainte Religion! où sont vos accusa-

teurs ? Vous pourrez vous glorifier de n'avoir pour adverſaires que des hommes ſcandaleux ou prévenus ; que des hommes ſéduits par leurs paſſions, ou par une fauſſe philoſophie.

Jamais la Religion n'eût eſſuyé la moindre contradiction, ſi elle eût permis aux mortels de ſuivre leurs penchants ſans ſcrupule & ſans retenue. Elle ne leur a paru ſuperſtitieuſe, ſévere & même cruelle, que parce qu'elle exige des mœurs pures, & une obéiſſance entiere aux volontés de Dieu.

Mais ſi la ſouveraineté d'un homme que vous avez choiſi pour votre maître, ne vous paroît pas odieuſe, lors même qu'il fait des loix rigoureuſes pour maintenir le bon ordre, & qu'il emploie ſon pouvoir pour punir ceux qui tranſgreſſent ſes volontés ; pourquoi la Religion, qui vous intime les ordres de l'Éternel, & qui ne vous détourne du crime que pour vous arracher à l'empire des paſſions, & pour vous rendre heureux ; pourquoi, dis-je, vous paroît elle digne de toute votre haine ?

Afin de vous faire sentir, au contraire, combien la Religion mérite tout notre amour, il suffit, chers Auditeurs, de vous exposer en peu de mots les bons effets qu'elle a produits depuis qu'elle exerce son auguste ministere.

C'est par moi, peut-elle vous dire, que vos Princes, qui étoient barbares, se sont adoucis ; que l'esclavage a été aboli ; que tout homme est devenu précieux aux yeux des Grands de la terre ; que les biens sont devenus, pour ainsi dire, communs, par les soins qu'on a de se soulager réciproquement : c'est par moi qu'on oublie vos torts ; que vos plus grands ennemis ne cherchent point à se venger, mais à vous faire du bien ; que les médisances sont arrêtées, les calomnies étouffées, les haines assoupies, les excès réprimés, les scandales punis : c'est par moi que les liens du mariage sont indissolubles & sacrés ; que les peres aiment tendrement leurs enfants ; que les enfants, pleins de respect pour ceux qui leur ont donné la naissance, leur obéissent avec plaisir; que la subordination se maintient dans

tous les états ; que la Juſtice a de l'activité, l'innocence de l'appui, l'indigence du ſecours, la vertu des Panégyriſtes, le zele des admirateurs, la piété des diſciples.

C'eſt par moi que l'homme, diſtingué de la bête, ſanctifie les ſciences par le bon uſage qu'il en fait ; rend à Céſar ce qui eſt à Céſar, à Dieu ce qui eſt à Dieu ; que la bonne foi regne dans le Commerce ; que la candeur ſe trouve dans les Cours ; que l'eſprit s'étend au delà des Cieux ; que le cœur ſe purifie, que le corps ſe ſpiritualiſe, que l'ame ſe diviniſe.

C'eſt par moi que la douceur regne dans les ſociétés ; que l'amitié unit ſaintement les cœurs ; que le menſonge eſt odieux ; que la vérité triomphe ; que l'homme ceſſe d'aimer les créatures, pour ſe tourner vers le créateur ; que les Sacrements identifient les Chrétiens avec l'Homme-Dieu ; que la terre devient un ciel ; que la mort eſt un gain, l'éternité le ſéjour de la gloire, & le centre du bonheur.

C'eſt par moi que vous participez

aux bonnes œuvres de tous les hommes vertueux ; que vous avez autant d'interceſſeurs qu'il y a d'Élus ; que l'Égliſe militante, ſouffrante & triomphante, ne forment qu'une ſeule & même ſociété, dont Dieu eſt le principe, l'élément & la vie.

C'eſt moi qui, toujours remplie de compaſſion pour le pécheur, ſans jamais me rebuter de ſes crimes & de ſes ſcandales, le préviens & l'aſſiſte juſqu'au lit de la mort ; qui ranime ſes eſpérances, quand il veut ſe livrer au déſeſpoir ; qui le fortifie dans l'abattement & la douleur, lorſqu'il eſt près d'y ſuccomber ; qui le conſole, quand tout le monde paroît l'abandonner ; qui recueille ſon dernier ſoupir dans les tranſports de la plus vive charité, & qui l'accompagne en eſprit juſque dans l'éternité, me ſouvenant de lui devant le Seigneur, lorſqu'il n'eſt plus rien ſur la terre, & que chacun l'a oublié.

A ces traits, je vous le demande, mes Freres, la Religion vous paroît-elle une marâtre, comme ſes ennemis affectent de la repréſenter ; un monſtre

qui a produit tous les maux, & qu'on doit étouffer ?

A de tels blaſphêmes, ſans doute, vous frémiſſez, & ſur-tout quand vous vous rappellez que cette divine Religion ne juge perſonne ici-bas, ne déſeſpere jamais de la converſion des pécheurs, & ne connoît ni la feinte, ni la diſſimulation ; qu'elle craint d'éteindre la meche qui fume encore, & tolere ſes ennemis, en ne leur oppoſant que des larmes & des prieres, comme Jeſus-Chriſt toléra les ſchiſmatiques & les incrédules de ſon temps ; quand vous la voyez deſcendre juſque dans les cachots pour porter des ſecours ſpirituels & temporels aux plus grands ſcélérats, & embraſſer dans ſa charité tous les hommes, de quelque communion qu'ils ſoient, priant pour le Juif, comme pour le Païen.

La terre eſt remplie de bonnes œuvres qu'opéra la Religion, de pieux monuments qu'elle a établis. Y a-t-il jamais eu, dans tout l'Univers, une ſociété où l'on puiſſe trouver un tel zele, une telle bienfaiſance, une telle charité ?

La Religion veut qu'on pleure avec ceux qui pleurent, qu'on se réjouisse avec ceux qui sont dans la joie ; elle se fait tout à tous, se croit redevable aux insensés comme aux sages, & cherche toutes les occasions pour exhorter, pour encourager, pour obliger.

Il faut la voir au milieu même des saintes austérités qu'elle exige du pécheur pour le faire rentrer en grace avec Dieu, mêler ses larmes avec les siennes, lui donner enfin le baiser de paix, & le mener en triomphe à l'Autel avec les transports de la plus vive alégresse.

Faut-il, ô sainte Religion ! que vous soyez si peu connue, vous qui êtes si digne de l'être, & que l'homme, qui devroit baiser vos pas, soit assez ingrat pour vous calomnier ? Il n'y a de véritables vertus que par vous ; & on croiroit, à entendre vos ennemis, que vous êtes la cause de tous les malheurs arrivés dans l'Univers, & l'on ne craint pas de vous appliquer ce qu'on a dit de la Religion des Païens. Mais est-on assez peu clair-voyant pour ne

pas s'appercevoir que plus la Religion eſt reſpectable & ſacrée, & plus les hommes, pour mieux maſquer leurs paſſions, & pour tromper avec plus d'adreſſe, ont dû abuſer de ſon nom ? Ah ! c'eſt préciſément parce qu'elle eſt l'équité même, que l'homme injuſte, pour n'être pas ſoupçonné, a affecté d'être religieux ; parce qu'elle ne prêche que le déſintéreſſement, que l'homme dominé par la cupidité, a dû prendre ſon langage pour cacher ſon affreuſe avarice ; parce qu'elle condamne juſqu'à l'apparence du vice, que le ſcélérat s'eſt couvert de ſon manteau pour commettre impunément des forfaits ; parce qu'elle recommande le renoncement à ſoi-même, & l'humilité, que l'homme ambitieux a pris ſes livrées, pour n'être pas reconnu.

Ne confondez jamais la Religion avec ceux qui la profeſſent ſans la pratiquer, & vous en aurez la plus haute idée.

Voyez-la dans S. Jean, & non dans Judas ; dans S. Pierre, & non dans Ananie ; dans S. Paul, & non dans Simon le Magicien ; voyez-la dans

Athanaſe, & non dans Arius; dans Auguſtin, & non dans Pélage; alors vous la trouverez charitable, magnanime, digne de Dieu même.

Ce n'eſt pas vouloir connoître un tableau, que d'en juger par les ombres. La Religion eſt comme le firmament; plus on l'examine, & plus on y découvre d'étoiles; comme la mer, plus on l'obſerve, & plus elle paroît immenſe; comme l'or, plus on le met ſous la coupelle, plus il eſt brillant.

Eh! comment ſeroit-elle paſſionnée, elle qui proſcrit toutes les paſſions? comment uſeroit-elle de menſonges, elle qui condamne juſqu'aux moindres équivoques? comment ſeroit-elle enfin perſécutante, elle dont le caractere diſtinctif eſt d'être toujours perſécutée? Jeſus-Chriſt, en l'établiſſant, ne lui annonce que des croix, que des contradictions, que des revers. Il ne lui dit pas: Vous déclarerez la guerre aux pécheurs, aux hérétiques, aux impies; mais il lui dit dans la perſonne de ſes Apôtres: *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups: quand on ne voudra pas vous écouter,*

écouter, vous passerez dans une autre ville, secouant la poussiere de vos pieds.

Voilà comment la Religion s'est annoncée dans le monde, & voilà comme elle s'annoncera toujours chez les Ministres qui la connoîtront, & qui voudront la faire aimer.

Ouvrez ses livres, entrez dans ses Temples, écoutez ses instructions, & vous verrez que son langage n'est que celui de la charité; qu'elle n'a d'autre autorité que la persuasion. Ce ne fut jamais la Religion, mais le faux zele qui, prétendant l'imiter, prit en main le fer & le feu pour forcer des hérétiques d'abjurer leurs erreurs, ou des Juifs de se faire Chrétiens.

La Religion dit anathême à tous ceux qui ont un esprit de persécution & de parti. Ennemie des cabales, de la violence, des délations, elle n'aime que la paix; & si elle tonne contre les erreurs, elle épargne ceux qui les soutiennent; elle sollicite auprès des Princes & auprès de Dieu leur pardon. Son zele consiste à ne jamais capituler avec l'erreur; elle souffre tout, plutôt que de retrancher un seul iota

de ſa croyance, parce qu'elle n'enſeigne comme article de foi que ce que Dieu a révélé ; & on voit alors ſortir de ſon ſein lumineux & fécond des multitudes de Martyrs, qui ſe précipitent à travers le fer & le feu plutôt que de laiſſer altérer le teſtament de Jeſus-Chriſt.

Les archives de la Religion, mes Freres, ſubſiſtent au milieu de nous ; & ſi vous y trouvez d'autres traces de ſang que celui de ſes diſciples, verſé pour la défenſe des vérités ſaintes, c'eſt à tort que je vous exalte ſa douceur & ſa charité. Mais vous ne verrez, de ſa part, que des effuſions de charité, que les actes les plus ſolemnels de la bienfaiſance la plus ſignalée, que des exemples de patience, de douceur & de longanimité.

Dès le matin juſqu'à l'entrée de la nuit, elle attend le pécheur à réſipiſcence ; elle lui tend une main ſecourable pour le tirer du précipice où il s'eſt enfoncé.

Mille fois elle modéra la colere d'un pere, qui ne vouloit point pardonner à ſon fils ; mille fois elle adoucit la

rigidité d'un Supérieur, qui refusoit d'écouter un Religieux contrit ; mille fois elle mit des paroles de douceur dans la bouche d'un Grand déterminé à faire éclater le plus vif ressentiment.

S'il y a de faux dévots qui la défigurent, vous êtes d'autant plus coupables de vous en rapporter aux portraits qu'on en fait, que le suprême Législateur vous a prémunis contre ces hommes qui veulent imposer aux autres des fardeaux qu'ils ne voudroient pas toucher du bout du doigt ; contre ces hommes qui craignent d'avaler un moucheron, & qui avalent un chameau ; contre ces hommes qui se présentent couverts de la peau de brebis, & qui sont intérieurement des loups ravissants ; contre ces hommes qui affectent d'exterminer leurs visages, pour faire voir qu'ils jeûnent ; contre ces hommes qui se croient plus parfaits que les autres, & qui s'imaginent qu'il faut prononcer beaucoup de mots pour être exaucés.

Loin de la Religion l'hypocrite, le fanatique, le superstitieux : sincere, douce, patiente comme son divin

Chef, elle ne connoît d'autres armes que la perſuaſion. Elle ſe rappelle continuellement ces paroles de ſon divin Maître : *Il n'en ſera pas de vous comme des Princes des Nations.*

Ah ! que ne puis-je exciter dans vos cœurs tout l'amour & toute la reconnoiſſance que vous devez avoir pour cette ſainte Religion, qui n'a ni rides, ni ſouillûres, & qui ſe conſervant intacte ici bas au milieu des ſcandales & des erreurs, ne quittera cette terre que pour retourner dans le ſein de Dieu dont elle émane? C'eſt un fleuve qui remontera vers ſa ſource, un ſoleil qui paſſera dans un autre hémiſphere.

Si jamais, mes Freres, vous avez ajouté foi aux calomnies dont on a noirci cette divine Religion; ſi vous y avez eu quelque part, reconnoiſſez aujourd'hui vos égarements à la face de ſes Autels, & allez les embraſſer comme le ſigne de la nouvelle alliance que vous voulez contracter avec elle pour jamais. Penſez que c'eſt cette Religion qui vous a fait Chrétiens, & qui doit elle-même vous introduire dans le Ciel, ſi vous êtes fideles à ſuivre

ſes engagements. Penſez qu'elle s'élévera au dernier jour contre vous, comme un témoin qui vous accablera, ſi vous n'avez pas été fideles à pratiquer ſes préceptes. Alors elle ſera cette Reine dont parle l'Ecriture, aſſiſe à la droite de Dieu dans toute ſa ſplendeur : *Regina à dextris tuis, in veſtitu deaurato, circumdata varietate* (*).

C'eſt dans ſon ſein qu'il faut ici-bas ſe repoſer, pour n'avoir rien à craindre au dernier jour. Eh ! que peut-on appréhender, lorſqu'on marche ſous ſes étendards? Les Martyrs, en ſuivant ſes traces, ſe crurent invulnérables au milieu des plus grands tourments, tant l'ardeur de leur charité étouffoit leurs douleurs. Avec la Religion tout ce qu'on fait eſt ſublime, & ſans elle les actions les plus éclatantes ne peuvent avoir aucun mérite.

Venez donc l'écouter comme l'oracle que vous devez entendre, ſi vous voulez apprendre à mépriſer la figure de ce monde qui paſſe, à préférer

(*) La Reine eſt à votre droite, parée de ſes habits où regne une admirable variété.

Dieu à tout ce qui n'eſt pas lui, & à craindre de l'offenſer. C'eſt ce qu'elle vous dit aujourd'hui par ma bouche, & ce qu'elle ne ceſſera de répéter juſqu'au moment où Dieu vous demandera compte de votre adminiſtration : *Filii, audite me; timorem Domini docebo vos.*

RÉFLEXIONS

SUR LE ZELE,

Adreſſées à un Évêque.

MALGRÉ les paſſions qui firent du Paradis terreſtre un champ de ronces & d'épines, qui inonderent l'Univers de vices & d'erreurs, qui forcerent en quelque ſorte Dieu lui-même à faire éclater ſa vengeance par un Déluge univerſel ; la Religion, auſſi pure que le ciel, d'où elle eſt deſcendue, ſe conſerve toujours ſans ride & ſans tache. Je la conſidere ſous la Loi naturelle comme un tendre oranger, qui n'offre encore qu'une tige verdoyante ;

ſous la Loi écrite, je la vois pouſſer des boutons prêts à ſe développer, & donner avec abondance, ſous la Loi de grace, des fleurs & des fruits, qui exhalent de toutes parts le plus agréable parfum. Diſons mieux, c'eſt dans ſon principe un crépuſcule qui diſſipe les ténebres; dans ſon accroiſſement, une aurore qui annonce le plus beau jour; enfin, dans ſa perfection, le ſoleil lui-même échauffant & fécondant le germe de toutes les vertus par l'activité de ſes rayons.

Un objet auſſi magnifique, qui retraçoit dans l'ordre moral ce que, dans le phyſique, la nature a de plus beau; qui faiſoit appercevoir un monde intellectuel au milieu d'un univers matériel; qui élevoit les ames ſur les débris des corps; qui ſpiritualiſoit les ſens; qui diviniſoit les penſées; qui plaçoit enfin l'homme à côté de Dieu même, devoit ſans doute avoir les Panégyriſtes les plus zélés, les défenſeurs les plus ardents. Auſſi a-t-on vu, dans les différents âges du monde, les Patriarches & les Prophetes, les Apôtres & les Martyrs, être un ſpectacle aux Anges

& aux hommes, pour soutenir aux dépens de leurs biens, de leur repos, de leur propre vie, la Religion sainte dont leurs cœurs étoient remplis. Ce n'est pas la mort des pécheurs & des impies qu'ils demandent; mais ce sont eux-mêmes qui meurent pour faire valoir les droits de la Religion, sachant qu'elle ne doit s'annoncer qu'avec douceur & charité.

Si l'ancienne Loi frappa souvent de mort les prévaricateurs; c'est qu'une Loi de terreur donnée au milieu des éclairs & des tonnerres, étoit faite pour intimider, & que le peuple Juif avoit besoin d'être réveillé par des châtiments extraordinaires: mais la loi nouvelle germant sur le Calvaire par le sang même de l'Homme-Dieu, qui prie pour ses propres bourreaux, & qui meurt pour ses ennemis, apprend à tous les hommes que le Christianisme est vraiment l'ouvrage de la paix, de la douceur & de la charité; qu'on ne peut appartenir à Jesus-Christ, si l'on est animé d'un esprit de haine & de persécution; que pour être zélé, selon les regles de l'Evangile, il ne faut pas

mettre

mettre de niveau la vérité & l'erreur ; mais qu'il eſt néceſſaire de ramener, par l'exemple & par l'inſtruction, ceux qui combattent la morale & les dogmes.

Jeſus-Chriſt nous a tracé les meilleures regles que l'on puiſſe donner ſur le zele, par la maniere dont il s'eſt comporté à l'égard des Saducéens & des Publicains. Il mange avec les uns, il tolere les autres, & il ne ſévit que contre les Scribes & les Phariſiens ; parce qu'uniquement attachés à l'écorce de la loi, ils n'en avoient pas l'eſprit : ils en prenoient même occaſion de mépriſer & de haïr tous ceux qui ne pratiquoient pas leurs dévotions minutieuſes, & de ſe glorifier impunément dans leurs propres mérites. Auſſi furent-ils des premiers à faire mourir Jeſus-Chriſt, tandis que les Saducéens, qui nioient l'immortalité des eſprits & la réſurrection des corps, eurent moins de part à cet attentat : ce qui prouve qu'un faux zele eſt ſouvent plus dangereux que l'incrédulité même. On ne peut attendre aucune humanité de la part d'un fanatique, qui, en vous immolant à ſa haine, croit faire une œu-

vre agréable à Dieu : *Putat se obsequium præstare Deo.*

Saint Paul, avant sa conversion, respiroit contre les Chrétiens le sang & le carnage, parce qu'il étoit poussé par un faux zele. Il avoit consenti à la mort d'Etienne, & il étoit devenu le plus ardent persécuteur de l'Eglise naissante, à raison du fanatisme qui l'animoit.

Si tous les Ministres de l'Evangile avoient eu soin de prendre Jesus-Christ pour leur modele, s'ils eussent bien considéré que ce divin Sauveur recevoit avec bonté les pécheurs, & souffroit patiemment les Samaritains & les Saducéens, on n'eût vu aucun excès dans le sein de l'Eglise, & les ennemis de la Religion Chrétienne n'eussent jamais été dans le cas de lui faire le reproche injuste qu'elle est persécutante.

Tout le mal vient des disputes dont l'orgueil est presque toujours le principe. Sous prétexte de défendre les intérêts de Dieu & de l'Eglise, on se recherche soi-même, & l'on prend pour un véritable zele l'effervescence

d'un ſang qui bouillonne, ou d'une imagination qui s'exalte.

Cela eſt ſi vrai, que j'ai connu des hommes d'un zele impétueux, lorſqu'ils étoient encore jeunes, & qui vingt ans après s'étoient entiérement ralentis, parce que la vieilleſſe commençoit à les refroidir.

Les préjugés ſont une autre cauſe du fanatiſme. Si nous n'y prenons garde, ils prennent tellement racine en nous-mêmes, qu'ils paſſent dans notre propre nature; & que, ſi malheureuſement on nous a perſuadé qu'une ſimple opinion d'école eſt un article de Foi, nous ſacrifierions notre vie pour la ſoutenir. Voilà ce que nous avons vu dans des ſiecles d'ignorance, où l'on s'anathématiſoit, & où l'on s'égorgeoit pour des ſentiments particuliers, qui n'étoient point ceux de l'Egliſe univerſelle.

L'obſtination cauſa, dans tous les temps, des maux d'autant plus dangereux, qu'elle ſe trouva ſouvent jointe à une piété dont l'extérieur étoit impoſant. Lucifer, Evêque de Cagliari, avoit beaucoup de Zele, & d'excellen-

tes mœurs ; mais pour s'être livré aux excès du fanatiſme, il devint incommuniquant à l'égard de ceux mêmes pour qui l'Egliſe avoit une indulgence digne de ſa charité.

Souvent l'eſprit d'intolérance & de perſécution vient d'une parfaite ignorance ; on ſe laiſſe conduire par des aveugles, & l'on tombe avec eux. Ce défaut ne peut être excuſé chez les Miniſtres d'un Dieu, qui recommande à ceux qui doivent conduire ſon peuple, d'être la lumiere du monde. On doit beaucoup diſtinguer entre l'ignorance & la ſimplicité. L'ignorance entraîne à ſa ſuite une multitude de maux, ſur-tout lorſqu'elle porte vers le fanatiſme : alors on n'écoute rien que ſoi-même ; & comme on ne ſait rien, on fait le mal ſans s'en appercevoir.

Quelque origine qu'ait le faux zele, il eſt toujours affreux aux yeux de Dieu, quoiqu'il y ait différents degrés qui en augmentent ou qui en diminuent l'énormité. On n'auroit jamais connu ce faux Zele, ſi l'on avoit ſu diſtinguer la tolérance, qui ſupporte les perſon-

nes, de celle qui tolere les erreurs. Il n'eſt jamais permis à un Chrétien, quel qu'il puiſſe être, de mettre l'erreur de niveau avec la vérité, & de confondre l'hérétique, l'incrédule, le païen avec les fideles, qui ſont marqués du ſigne de la foi: mais la conduite de Jeſus-Chriſt nous oblige à ſupporter les hommes, de quelque Communion qu'ils ſoient, à vivre paiſiblement avec eux, & à ne point les vexer, quelque croyance qu'ils aient adoptée.

Ce n'eſt que par la douceur & par la perſuaſion, que le véritable Zele s'annonce. Toutes les fois qu'on prendra un air ſévere à l'égard des mécréants, on les irritera à coup ſûr, plutôt qu'on ne les convertira. Le Sauveur du monde, notre modele & notre chef, veut qu'un vrai Paſteur cherche la brebis égarée, qu'il la rapporte ſur ſes épaules, & qu'il ne s'aviſe pas de vouloir éteindre la meche qui fume encore, ni de rompre le roſeau déjà briſé. On ſait la réponſe que fit cet Homme-Dieu aux Apôtres, lorſque peu inſtruits, ils vouloient faire deſcendre le feu ſur Samarie: *Vous ne ſavez de quel*

esprit vous êtes, leur dit-il ; *je ne suis pas venu pour perdre les pécheurs, mais pour les sauver.*

On voit les personnes que le faux Zele anime, se courroucer, prendre un visage & un ton exterminant, lorsqu'elles apperçoivent un homme qui a le malheur de n'être pas dans le vrai chemin, ou lorsqu'ils en entendent parler ; au lieu que le vrai Zele, qui est selon la science de Dieu, ne s'enflamme que de la charité, ne se montre que sous les dehors de la douceur, & ne s'exprime qu'avec bonté.

Lorsque St. Jean l'Évangéliste, le plus doux des hommes, nous recommande de ne pas même saluer un ennemi de Jesus-Christ, il veut seulement nous faire entendre qu'il faut absolument renoncer à la société de tout homme que nous prévoyons pouvoir nous pervertir.

Au lieu de prendre exemple sur Rome même, la Métropole du monde Chrétien, qui permet aux Juifs l'exercice public de leur Religion ; au lieu de se modeler sur les Souverains Pontifes, qui reçoivent les Protestants avec

les plus grandes démonſtrations d'amitié, on ne parle preſque jamais des mécréants que pour les charger d'imprécations. Ce n'étoit pas la conduite des Peres de l'Egliſe, eux qui ne prêchoient dans leurs Ecrits que la concorde & la charité ; eux qui ſe rendoient médiateurs des coupables, pour obtenir leur pardon auprès des Juges & des Empereurs.

Le Seigneur lui-même, en priant pour ſes bourreaux, nous apprend comment on doit venger ſa cauſe. Il n'y auroit pas eu tant de clameurs contre l'Egliſe Catholique, pas tant d'animoſité entre les différentes Communions, ſi l'eſprit évangélique eût été la bouſſole des cœurs & des eſprits.

Il eſt inconteſtable que chacun doit faire tout ce qui eſt en lui-même pour contribuer au ſalut de ſes freres, ſoit en les inſtruiſant, ſoit en les édifiant ; mais que ce n'eſt ni par la violence, ni par l'autorité qu'on doit les contraindre.

La foi comme les œuvres ne ſont agréables à Dieu qu'autant qu'elles ſont volontaires. Si l'on force un homme à

faire pénitence, de même qu'à prier Dieu, à adopter enfin, magré lui, une Religion qu'il rejette, on se rend coupable aux yeux du Seigneur ; car il n'est jamais permis de vexer les consciences : *Il n'en sera pas de vous*, dit Jesus-Christ à ses Apôtres, *comme de ceux qui dominent sur les Nations.* Il veut que ceux qui l'écoutent le fassent de bon gré ; & on ne l'a point vu, pendant les jours de sa vie mortelle, forcer personne à venir l'entendre. Il laissa même aller ce jeune homme, qui paroissoit desirer le suivre, parce que la Religion n'est que pour ceux qui sont de bonne volonté : *Hominibus bonæ voluntatis.*

On ne feroit que des prévaricateurs & des hypocrites, si l'on enrôloit forcément dans le sein de l'Eglise ceux qui ne veulent pas y entrer. Ces paroles, *Compelle intrare*, (forcez-les d'entrer) sont tirées d'une parabole, & n'ont jamais signifié qu'on dût obliger les hommes à être Catholiques ou Chrétiens malgré eux ; elles veulent seulement dire qu'on doit, par la prédication, leur faire les plus vives ins-

tances, pour qu'ils entrent dans le chemin du salut; leur représenter sur-tout qu'il y va de leur bonheur ou de leur malheur éternel.

Mais l'esprit de parti est d'autant plus dangereux, qu'il prend toutes les formes, même l'extérieur de la piété, pour exercer sa tyrannie. Ceux qui en sont possédés, ne recherchent réellement qu'à dominer. Ce qui les anime, quand ils rencontrent de la résistance, n'est pas l'intérêt de la Religion, qui les touche peu, mais leur orgueil qui se trouve blessé. Or, c'est là un principe faux: c'est un esprit de parti qui fait que des illuminés se donnent pour des inspirés, & que des fanatiques s'annoncent pour des martyrs. Ainsi furent les Chefs des Sectes; ainsi furent autrefois, dans le sein de l'Eglise même, des personnes animées d'un faux Zele pour des choses qui n'intéressoient pas la Foi. L'histoire Ecclésiastique nous en fournit plusieurs exemples; ce qui doit nous faire trembler: car qu'y a-t-il de plus terrible que de voir des hommes de bien devenir les victimes d'un Zele qui n'est pas agréa-

ble à Dieu, & que l'Eglise condamne comme un excès autant nuisible à la Religion qu'à la société ?

Rien n'est plus admirable que le véritable Zele. Si quelquefois il éclate comme celui de Jesus-Christ contre les profanateurs du Temple, c'est parce que l'homme, qui vient insulter Dieu jusqu'au pied des Autels, mérite d'être réprimé, & qu'on ne doit pas confondre l'amour de la vérité avec l'esprit de parti. Ce fut cet amour qui anima les Apôtres, les Martyrs, les Peres de l'Eglise, & tous ceux qui combattirent avec véhémence les erreurs, sans toutefois persécuter ceux qui en étoient les auteurs.

Un Souverain véritablement Chrétien doit, sans doute, arrêter dans ses Etats le cours de l'impiété ; mais il ne doit pas, pour soutenir l'honneur d'une Religion, qui est toute charité, punir de mort ceux qui ont le malheur de l'attaquer, si ce n'est quand ils excitent des séditions, & troublent le culte divin. Car, qu'est-ce que la Religion Chrétienne, sinon l'effusion de l'amour divin ; de cet amour qui pardonne sur

la Croix à ceux mêmes qui blaſphêment ; de cet amour qui chérit tendrement tous les hommes ; de cet amour qui exerce l'hoſpitalité envers le Turc comme envers l'Indien ; de cet amour enfin qui, tout à tous, ne demanda jamais la mort du pécheur, mais ſa converſion ?

Que d'heureux changements on eût vu arriver, ſi, au lieu de vexer les hérétiques, on les eût conjurés avec toute la tendreſſe poſſible de ne pas ſe ſéparer du centre d'unité ; ſi l'on eût éclairci leurs doutes avec bonté, écouté avec patience leurs objections ; ſi on leur eût enfin parlé comme la Religion même, qui ne fait point acception des perſonnes, & qui ne connoît ni l'amertume, ni la hauteur !

Il me ſemble l'entendre, cette Religion toute divine, crier à tous ceux que l'eſprit de parti a perſécutés : « Ce » n'eſt pas moi qui vous ai tourmen» tés ; moi qui, née du ſein du Pere » des miſéricordes, ne recommande » que la charité ; moi qui, étant le » fruit de l'amour d'un Dieu pour les » hommes, ne deſire que leur ſalut ;

» moi qui, ne respirant que l'abnéga-
» tion, l'humilité, me mets comme
» mon divin Maître aux pieds de tout
» le monde, & ne prêche, à son
» exemple, qu'un esprit de douceur
» & de paix. Inexorable pour les vices
» & pour les erreurs, je n'ai d'autres
» armes que des larmes, des prieres,
» & des censures purement spirituelles,
» pour ramener les pécheurs. »

Imitez cette Religion divine, Mgr., au milieu des mécréants qui vous environnent : gagnez leur confiance ; exhortez-les comme le pere le plus tendre, à ouvrir leurs yeux sur leurs égarements ; & dans toutes circonstances, témoignez-leur que vous les portez réellement dans votre cœur. Alors vous aurez rempli votre ministere d'une maniere digne de l'apostolat. Si l'on n'accomplit pas vos desirs, du moins on admirera votre charité, & l'on ne dira pas que l'Eglise aime à persécuter, ce qui est vraiment un blasphême, puisque toujours assistée de l'Esprit-Saint, elle ne peut jamais agir par passion.

Le saint Evêque de Geneve, qui a le plus vigoureusement combattu les

Proteſtants, n'a jamais fait éclater qu'un Zele produit par la charité. On doit continuellement ſe défier de l'eſprit de ténebres, qui ſe transforme en Ange de lumiere pour nous ſéduire, & pour nous faire haïr les ennemis de la Foi. Il faut ſe ſouvenir que Saint Paul nous recommande une ſageſſe qui ſe tienne dans de juſtes bornes, & qu'il nous dit clairement qu'il y a des choſes permiſes, mais qui ne ſont pas à propos : *Omnia mihi licent, ſed non omnia expediunt.* La grande regle, & à laquelle il faut s'en tenir, c'eſt d'agir comme Jeſus-Chriſt même. Or, on trouve dans ſa vie toute divine, toutes les regles de conduite & l'exemple de toutes les vertus. Sans cela, on ſuivra tantôt ſes paſſions, tantôt ſes préjugés, tantôt ſon reſſentiment, tantôt ſon humeur, & l'on deviendra un ſcandale pour les gens de bien, dans le temps même qu'on croira les édifier.

Sur-tout, n'allez pas croire que je veuille ici donner la moindre atteinte au Zele dont tout Miniſtre de Jeſus-Chriſt doit être rempli, pour s'oppoſer aux erreurs, & pour retirer les hom-

mes de la voie de perdition. Je ne blâme que le Zele téméraire, impétueux, perſécuteur. Quand on aime ſincérement l'Egliſe, on ne capitule ni avec le relâchement, ni avec l'erreur; & on n'a jamais ni reſſentiment, ni haine contre les perſonnes même les plus attachées à leurs ſentiments pervers.

On ne les excuſe pas, mais on les plaint; & loin de les fuir, on tâche, par la douceur, par la perſuaſion, de gagner leur confiance, & de les faire convenir de leurs écarts. Enfin, on les engage au moins à ne point mettre au jour leurs ſyſtêmes erronés, afin que le mal ne ſe communique pas.

Ainſi voyez, Mgr., autant que vous le pourrez, les diſcoles qui vous environnent, & croyez qu'en les recevant avec effuſion de cœur, vous les toucherez. S'ils ne s'abſtiennent pas, en vue de Dieu, de répandre leurs erreurs, ils le feront du moins en conſidération de vos bontés. Rendez-leur ſervice en tout ce qui dépendra de vous, & forcez-les, par votre charité, à reconnoître & à publier que l'eſprit de l'Egliſe eſt réellement un eſprit de

paix & de douceur, & qu'un vrai Miniſtre de l'Evangile eſt un homme qui, à l'exemple de Dieu, attend à réſipiſcence les pécheurs, & qui voudroit donner ſa vie pour leur procurer le ſalut éternel. Voilà ma maniere de penſer; & quand vous la rapprocherez de l'Evangile, vous conviendrez que c'eſt ſûrement la meilleure. Si j'avois le temps, je trouverois, dans la conduite de l'Egliſe, dans les Lettres des SS. Peres, & ſur-tout dans celles de S. Auguſtin, qu'il faut toujours conſerver la charité, même à l'égard de ceux dont la doctrine & les mœurs ſont les plus corrompues: c'eſt là le moyen le plus ſûr de les ramener à l'unité, & conſéquemment à la vérité.

Mais ce ſont des choſes que vous ſavez auſſi-bien que moi, Monſeigneur, & qui doivent vous ſervir de regle, ſi vous voulez remplir vos devoirs avec fidélité. Je le ſouhaite pour vous-même, & pour la tranquillité de vos Diocéſains que vous devez tous aimer.

AUTRES RÉFLEXIONS

SUR LA PRÉDICATION,

Adreſſées au même Prélat, à la ſuite des précédentes.

QUANT à la maniere de prêcher, on doit beaucoup plus inſiſter ſur la Morale que ſur les Myſteres. Les ſpéculations, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſublimes, raviſſent l'eſprit, mais laiſſent le cœur vuide; au lieu que ce qui tend à la pratique, influe ſur les actions, & détermine la volonté vers le bien. Les Myſteres de la Religion Chrétienne ſont un grand & magnifique tableau, mêlé d'ombres & de lumieres, qu'il faut préſenter de temps en temps aux Fideles, comme la preuve la plus complete des grandeurs de Dieu, & de ſon incompréhenſibilité: mais la Morale évangélique eſt une choſe de pratique qui, devant paſſer dans nos actions, & en faire la ſubſtance, doit ſe repréſenter tous les jours; parce que

que nous devons continuellement nous comporter en vrais Chrétiens, & prouver, par toutes nos œuvres, que nous tenons imperturbablement à la Religion.

Il faut auſſi avoir attention que les Prédicateurs ne ſe répandent point en invectives contre ceux qui ne ſont pas dans le ſein de l'Egliſe. Les déclamations injurieuſes déshonorent la ſainteté de notre miniſtere, & ne font qu'irriter : ce ne fut ni le langage des Apôtres, ni celui de Jeſus-Chriſt.

Il n'y a pas une plus grande modération que celle qu'ils emploient dans le récit qu'ils font de la Paſſion de leur divin Maître. Ils ne diſent pas le moindre mot d'imprécation contre Pilate, contre Caïphe, ni même contre Barabbas, cet inſigne voleur qui fut préféré à Jeſus-Chriſt. La vérité n'a beſoin que d'être expoſée avec force & avec lumiere ; ce n'eſt pas en apoſtrophant Luther, Calvin ou les autres Sectaires, qu'on viendra à bout de ramener les Proteſtants. Il faut expoſer les dogmes avec les grandes preuves qui en conſtatent la vérité, & n'employer d'autres

armes que la douceur, le raisonnement & la force des autorités.

Si les Prédicateurs lisoient souvent l'Epître de S. Paul aux Corinthiens, sur la Charité, il n'y a pas de doute que leurs Sermons seroient beaucoup plus modérés. Il est si aisé de confondre l'humeur & la passion avec le zele, qu'on ne sauroit être trop en garde contre tout ce qui nous excite & nous anime.

J'ai connu ici un jeune Prédicateur qui faisoit des conférences aux Juifs, selon l'usage, afin de les instruire & de les toucher, & qui ne leur disoit des injures, que pour avoir occasion d'employer des figures de Rhétorique, & de donner l'essor à une bouillante imagination. Je lui représentai qu'il étoit odieux de faire servir la chaire de vérité à de pareilles vues : il convint de ses torts, & se corrigea. Tonnons contre les vices, contre les erreurs; mais épargnons les personnes. L'Eglise ne nous a point donné le droit d'invectiver le prochain, elle qui ne prêche & ne recommande que la charité.

Dieu veuille, Monseigneur, que mes foibles réflexions puissent vous

être de quelque utilité ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles sont conformes & à l'Evangile & à l'humanité ; & conséquemment, qu'elles vous présentent les vraies regles de la conduite qu'on doit tenir.

DE L'ESPRIT DE L'ÉGLISE.

L'ESPRIT de l'Eglise ne peut être que celui de Jesus-Christ, c'est-à-dire, un esprit de *Patience*, de *Douceur*, de *Paix*, d'*humilité*, de *Justice*, de *Désintéressement*, de *Force* & de *Vérité*.

I. ESPRIT DE PATIENCE, qui consiste à supporter les pécheurs, & tous les hommes, de quelque communion qu'ils soient, sans jamais les injurier, ni les vexer en aucune maniere. C'est l'exemple que nous a donné Jesus-Christ lui-même, notre auguste Légillateur, en ne témoignant que de la bonté aux Saducéens & aux Samaritains. C'est là ce qu'il nous a enjoint, en recommandant à ses Apôtres, *de ne pas éteindre la meche qui fume encore, & en leur déclarant qu'il étoit venu*

pour sauver les pécheurs, & non pour les perdre. Aussi voyons nous que l'Apôtre, toujours animé de l'esprit de l'Eglise, fut le plus patient des hommes à l'égard des pécheurs, & qu'il recommande la patience, comme une vertu absolument nécessaire à qui veut être Chrétien. Il ne connut que les armes spirituelles; & s'il infligea des peines canoniques à l'Incestueux de Corinthe, il conserva toujours pour lui toute la charité possible, dont il lui donna une preuve effective en se hâtant de le réconcilier.

Ce fut la conduite de tous les Saints éloignés de tout ce qui s'appelle esprit de parti, & de tout ce qui s'appelle humeur: ils n'écouterent que la Religion, quand il fallut traiter, soit avec les hérétiques, soit même avec les impies. « Plaignons ceux qui s'égarent, » disoit S. Augustin; tâchons de les » ramener à leur devoir; mais ne leur » donnons jamais lieu de se plaindre » de nous; car nous n'avons pas été » envoyés pour frapper, mais pour » instruire, & pour reprendre avec » douceur & avec fermeté. »

Ces paroles de S. Auguſtin ſont d'autant plus admirables, qu'il les ſoutint toujours par ſon exemple. On ſait comme il vouloit traiter les Donatiſtes, quitter même ſon Siege, & engager les Evêques, ſes Collegues, à en faire autant, pour les leur offrir; au cas que ceux-ci conſentiſſent ſincérement à abjurer leurs erreurs.

II. ESPRIT DE DOUCEUR. Jamais l'Egliſe ne connut cette colere qui naît de la haine & de la prévention. Toujours elle déſavoua les Miniſtres impétueux qui, excités par un zele indiſcret, n'ont aucun ménagement pour ceux qui s'égarent; perſuadée qu'ils ne peuvent s'attribuer à eux-mêmes le bonheur d'avoir connu la vérité, & d'avoir perſévéré dans la vertu.

Jeſus-Chriſt, en déclarant à ſes Apôtres, qu'*il eſt doux & humble de cœur*; & St. Jean l'Evangéliſte, en ne recommandant aux Fideles que la concorde & la charité, nous font parfaitement connoître quel eſt réellement l'eſprit de l'Egliſe.

S. Paul, dans les conſeils qu'il donne à Tite, exige qu'un Evêque ne ſoit point

porté à la colere, *Non iracundum ;* parce qu'il étoit perſuadé que l'Egliſe, toujours animée de l'Eſprit-Saint, ne peut agir par paſſion.

Ainſi l'on ne doit point imputer à l'Égliſe certains excès dont l'Hiſtoire a conſervé la mémoire, & dont le ſeul récit eſt abſolument oppoſé aux maximes de l'Evangile.

III. ESPRIT DE PAIX. L'Egliſe, quoique toujours agitée, redoute les diſputes & les diſſentions, ſe rappellant que Jeſus-Chriſt, ſon auguſte Epoux, ne lui a point laiſſé ſur la terre d'autre héritage que la paix : *Pax vobis.*

Si des Miniſtres la troublent & ſe plaiſent à fomenter des diviſions, ils n'agiſſent plus au nom de Dieu : ce ſont alors des hommes qui ſuivent leur paſſion, & qui veulent faire ſervir le Seigneur à leurs iniquités. Jeſus-Chriſt nous a ſi clairement expliqué ſa doctrine & ſes volontés, qu'il nous eſt facile de connoître ſi l'on nous parle réellement en ſon nom. C'eſt pourquoi l'Apôtre nous déclare formellement que nous devons dire *ana-*

thême à un Ange même qui nous apporteroit un nouvel Evangile : il n'y a qu'une Foi, qu'une Espérance, qu'un seul Baptême ; & quiconque rompt l'unité, s'excommunie lui-même, & ne mérite pas d'être enfant de Jesus-Christ & de l'Eglise. Si l'on veut voir l'esprit de paix qui l'anima toujours, il faut lire ses Canons ; ils ne respirent que la sagesse & la modération. Mais malheureusement, c'est chez les ennemis de la Religion Catholique qu'on puise les accusations qu'on lui impute ; & dès-lors on la croit animée d'un esprit de trouble & de persécution. Si Judas trahit Jesus-Christ ; si Pierre le renia ; si par la suite des temps, il y eut, parmi les Ministres des Autels, des esprits inquiets ; n'est-ce pas le comble de l'injustice, de vouloir, à raison de ces abus, improuver l'Evangile & la conduite de l'Eglise ?

Le Sauveur du monde ordonne à Pierre, qui a coupé l'oreille à Malchus, de remettre son épée dans le fourreau, pour apprendre à tous les siecles que son regne est celui de la douceur & de la paix. S'il dit qu'*il est*

venu apporter la guerre, il ne veut parler que de celle que nous devons faire à nos paſſions, & de l'oppoſition que nous devons mettre entre la chair & l'eſprit, pour vivre d'une maniere toute ſpirituelle.

Lorſqu'il paroît dans le monde, les Anges n'ont rien de plus preſſé que d'annoncer aux hommes la paix : *Pax hominibus.*

IV. ESPRIT D'HUMILITÉ. Comment l'Egliſe, en voyant ſon divin Chef aux pieds de ſes Apôtres pour leur laver les pieds, & lui entendant dire qu'il n'en ſera pas d'eux comme des Princes des Nations, & qu'ils ne s'appelleront ni *Maîtres*, *ni Seigneurs*, mais qu'ils ſeront les ſerviteurs de tous ; comment pourroit-elle ſe repaître d'un vain orgueil ?

Il n'y a point de Miniſtre de l'Evangile qui puiſſe ignorer que l'autorité des Apôtres & de leurs Succeſſeurs n'eſt point une autorité de domination, mais de ſimple perſuaſion ; & qu'ils n'ont d'autres armes que la parole, l'exemple, les larmes & les peines canoniques, quand les pécheurs ſcandaliſent

ſcandaliſent & ſe livrent à de pernicieux excès.

Ce n'eſt point par le faſte extérieur de certains Miniſtres de l'Egliſe, ni par leur ridicule hauteur qu'il faut juger de ſon eſprit; mais par ce qu'elle prêche, par ce qu'elle pratique chez tous ceux qui ſuivent les regles, & qui ne s'écartent point de leur devoir. Il n'y a point de ſiecle, point d'année, point de jour que l'Egliſe ne tonne contre l'ambition, contre la vanité; & cela eſt ſi vrai, qu'elle compte l'orgueil parmi les péchés capitaux, comme un des plus grands & des plus dangereux.

Quand on ne tournera les yeux que du côté des ſcandales, on verra ſans doute la Religion environnée de nuages, parce que nous ne ſommes pas dans le Ciel; mais quand on conſidérera l'Egliſe dans l'état où elle étoit lorſqu'elle ſortit du ſein même de Dieu, & la maniere dont elle ſe comporta toujours dans ſes actions, comme dans ſes déciſions, on la verra douce, humble, patiente, priant continuellement pour ſes plus grands ennemis,

donnant les exemples de la plus grande humilité, à commencer par son Chef, qui se fait gloire de s'appeller le *Serviteur des Serviteurs*, & qui doit réellement en faire la fonction, pour pouvoir dire avec celui dont il est Vicaire sur la terre : *Discedite à me quia mitis sum, & humilis corde* (*).

V. ESPRIT DE JUSTICE. L'Eglise se fit toujours un devoir, en suivant les traces de son divin Maître, de rendre à César ce qui appartient à César ; & voilà pourquoi S. Paul recommande à tous les fideles de respecter toutes les Puissances, en déclarant qu'elles viennent toutes de Dieu : *Omnis potestas à Deo.* Voilà pourquoi il dit positivement qu'on fera des prieres pour toutes les personnes constituées en dignité.

Ainsi l'Eglise honore les Souverains d'une maniere toute particuliere, non par la crainte, mais pour obéir à Dieu, & par principe de conscience. Aussi la vit-on dans ses Conciles généraux, toutes les fois que les Souverains

(*) Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur.

y parurent, leur rendre les plus grands honneurs, & apprendre, par cet exemple, à toute la terre, que ceux qui en sont les maîtres, représentent réellement la Divinité, & qu'ils ne tiennent leur pouvoir que du Ciel : *Omnis potestas à Deo* (*).

Elle paie le tribut à qui on doit le payer. Si elle opposa quelquefois aux Princes une fermeté qu'on prendroit pour désobéissance, ce ne fut que dans les occasions où l'on vouloit altérer la Morale, ou la Foi.

Le zele qu'elle témoigne pour conserver les Immunités dont elle jouit, est un zele sage & raisonnable; parce que n'ayant que l'usufruit des biens qu'on lui a donnés, elle est obligée d'en maintenir la jouissance pour ne pas laisser des Successeurs sans ressource & sans subsistance : mais si l'on veut employer la force pour lui ravir ses domaines, c'est alors qu'elle n'oppose que des représentations, des prieres, & qu'elle doit, selon le conseil de

(*) Il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu.

Jesus-Christ, non-seulement donner sa robe, mais encore son manteau, plutôt que de se révolter contre l'autorité, se souvenant qu'elle n'a rien en propriété, afin de ne pas contredire ce que Dieu dit à ses Disciples : *Ne portez ni or ni argent.*

J'ajoute à ces traits, que l'Eglise est d'une extrême sévérité pour tout ce qui concerne les restitutions, & qu'elle n'entra jamais en capitulation avec personne sur cet objet, voulant que toute justice s'accomplisse.

VI. ESPRIT DE DÉSINTÉRESSEMENT. Il est fâcheux que la cupidité de certains Ministres ait donné lieu de croire à ceux qui ne vont point à la source des choses, que l'Eglise étoit réellement intéressée ; elle qui ne connoît d'autres trésors que les bonnes œuvres & les richesses de la grace ; elle qui s'est toujours contentée de recevoir, à titre d'aumônes, ce qu'on a bien voulu lui donner ; & qui n'a cessé d'avertir, dans tous les temps, les Evêques & les Prêtres, qu'ils n'ont droit de prendre que le simple nécessaire sur les biens qu'ils possedent, &

que le surplus appartient aux pauvres.

On voit, par les Actes des Apôtres, qu'on venoit leur offrir les fonds dont on vouloit les gratifier, mais que jamais ils ne firent la moindre démarche pour se les procurer. Tel est l'esprit de l'Eglise : elle reçoit quand on lui donne, & elle se fait une loi de ne rien demander. S'il faut que le Prêtre vive de l'Autel, comme dit S. Paul, il est juste que les Fideles lui fournissent de quoi subsister.

Ce n'est donc point l'Eglise qui agissoit, quand certains Prêtres ou Religieux abuserent de la bonne foi des Fideles pour extorquer des Testaments en leur faveur, & quand ils montrerent une rapacité qui révolte tout homme qui connoît la Religion. On abusoit alors de son nom, pour employer plus efficacement la séduction.

Si l'on veut voir à ce sujet le véritable esprit de l'Eglise, c'est dans la conduite que tenoit S. Augustin, qui offrit plus d'une fois à son peuple de lui remettre les biens en fonds que

poſſédoit ſon Egliſe, & de vivre, lui & ſes Clercs, des oblations & contributions, comme c'étoit l'uſage chez les Lévites dans l'ancienne Loi.

On voit, par ſes Sermons, qu'il refuſa ſouvent des legs qu'on lui avoit faits très-légitimement, ſoit parce qu'il ne vouloit point appauvrir les familles, ſoit parce qu'il ſavoit que les Miniſtres des Autels doivent ſe contenter de peu.

S'il arrivoit qu'un pere, mécontent de ſes enfants, les déshéritât à la mort, & donnât ſon bien à l'Egliſe, il le rejetoit avec une ſainte indignation, comme un fruit d'amertume & de colere, perſuadé qu'il ne lui étoit pas permis de profiter d'un tort fait au prochain.

C'eſt ainſi qu'agiſſoit Aurele, Evêque de Carthage. Un homme ayant donné ſon bien à l'Egliſe, eut, contre ſon attente, des enfants; auſſi-tôt cet illuſtre & digne Prélat lui rendit le tout, penſant que la loi de Dieu l'y obligeoit.

S'il falloit entreprendre des procès pour jouir de ſucceſſions conteſtées,

St. Auguſtin les abandonnoit ſur le champ, ne voulant pas que la Communauté qu'il avoit établie plaidât pour des biens périſſables. « Nous » n'avons ni réſerves, ni coffre-fort, » diſoit-il, parce que s'il nous reſtoit » du ſuperflu, il appartiendroit aux » pauvres. »

Il n'y a pas de doute que l'Egliſe parloit alors par ſa bouche ; & pour l'honneur de la Religion, qui abhorre la cupidité, il ſeroit à deſirer que tous les Miniſtres du Seigneur euſſent toujours agi & penſé de même.

Eh ! comment une ſociété fondée par un Légiſlateur qui naquit dans une étable, & qui, pendant les jours de ſa vie mortelle, n'eut pas où repoſer ſa tête, pourroit-elle avoir de l'attachement pour des biens périſſables ? Elle ne deſire pour les ſiens que la vie & l'habit ; & cela eſt ſi vrai, qu'elle ne demande tous les jours à Dieu que le ſimple néceſſaire : *Panem quotidianum*, (le pain de chaque jour). C'eſt une choſe abominable que de voir un homme conſacré au Seigneur théſauriſer, & mourir environné d'or. Un

Evêque eſt homicide, dit St. Bernard, toutes les fois que pouvant ſoulager un pauvre qui ſouffre la faim, il ne s'acquitte pas de cette importante obligation.

Il n'eſt point contraire à l'Eſprit de l'Egliſe qu'elle poſſede des biens, puiſque les Apôtres mêmes en recevoient; mais elle en uſe comme n'en uſant pas, ſelon l'exemple que lui a donné ſon auguſte chef. Elle a d'ailleurs toujours enſeigné que les poſſeſſions dont elle jouit, ne ſont que les aumônes des Fideles dans l'origine, & dans l'uſage, le patrimoine des pauvres.

VII. ESPRIT DE FORCE. Il ne s'agit point ici d'une réſiſtance téméraire aux Puiſſances que Dieu a établies, ni d'une ardeur profane à livrer des aſſauts & des combats, & à employer des armes qu'un eſprit de révolte met en main; mais il s'agit d'une fermeté évangélique, qui, en repouſſant les erreurs, ménage ceux qui s'égarent, & tonne contre les vices, en demandant pardon pour les coupables.

Ainſi quand on dit que l'Egliſe doit quelquefois employer la Force, il eſt

queſtion d'une Force toute ſpirituelle, & cela eſt ſi vrai, que les premiers Chrétiens ſe laiſſerent plutôt égorger, que de s'élever contre les Edits des Empereurs ; & que les plus ſaints Evêques, dans tous les temps, ſollicíterent la grace des Apoſtats, ne deſirant que leur converſion.

C'eſt ſur-tout dans la prédication, que l'eſprit de Force, qui anime l'Egliſe, parut dans tout ſon éclat. Juſque dans les Cours des Rois, elle fit retentir, avec une ſainte intrépidité, les terribles vérités qui menacent les pécheurs ; & elle employa, mais toujours avec prudence, les armes ſpirituelles que Dieu lui mit en main, quand elle jugea ces moyens néceſſaires pour faire rentrer en eux-mêmes ceux qui ſe révoltoient contre ſon autorité ; car elle reconnut toujours qu'un zele indiſcret peut faire beaucoup de mal, & que le meilleur parti eſt le plus ſouvent de ſe taire & de ſouffrir.

VIII. Esprit de Vérité. L'Egliſe ne peut ſouffrir l'erreur, quoiqu'elle tolere ceux qui en ſont imbus, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, qui pendant les jours

de sa vie mortelle, se vit patiemment environné de Saducéens, de Samaritains, de Publicains, qui étoient les Incrédules, les Schismatiques, & les Pécheurs publics de ce temps-là.

On ne peut citer, dans la succession des siecles, un seul instant où l'Eglise ait capitulé avec l'erreur. Elle opposa toujours un mur d'airain à toutes les hérésies que l'esprit d'orgueil imagina; elle se conserva toujours Vierge au milieu de la corruption, sans redouter ni les menaces, ni les tourments. L'Esprit-Saint, en lui enseignant toute vérité, lui donna la force de résister à toutes les erreurs.

Rien de plus admirable que de voir tomber successivement à ses pieds toutes les Sectes, & de les voir disparoître comme ces orages qui semblent devoir tout écraser, & qui se dissipent presque en un clin-d'œil.

On a beau attaquer les grandes vérités que l'Eglise enseigna dans tous les temps, on ne fera jamais une démonstration pour les renverser. Aussi voyons-nous que les Hérétiques & les Impies n'emploient que des sophismes

& des ironies, quand il s'agit d'attaquer les dogmes & les myſteres de la Religion : c'eſt toute leur reſſource ; &, aux yeux de ceux qui jugent ſainement, c'eſt la meilleure preuve qu'ils n'ont pas de bonnes raiſons à donner.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique fait voir l'Egliſe dans tous les ſiecles, comme ayant toujours été intacte dans ſes mœurs & dans ſa foi. Plus elle a eu de Miniſtres qui n'avoient pas ſon eſprit, & plus elle a paru divine aux yeux de ceux qui voient les choſes ſans préjugé, comme ſans paſſion. Si elle n'eût été qu'une ſociété purement humaine, elle auroit naturellement dû ſe laiſſer entraîner par le torrent des vices & des erreurs : mais ſon incorruptibilité, malgré tant de ſcandales qui outragerent la vertu, annonce l'excellence de ſon origine, & les prérogatives dont Dieu l'a gratifiée. Elle eſt la même aujourd'hui qu'elle étoit du temps des Apôtres, quoique la foi s'éteigne tous les jours : elle enſeigne les mêmes vérités ; & elle eſt toujours prête à ſouffrir le martyre, ſi l'on vouloit les lui enlever.

Ce ſont là des vérités qu'il eſt très-facile de démontrer, & qu'il faut mettre en avant, quand on veut travailler à la converſion de nos Freres errants. Ils ont malheureuſement confondu l'Egliſe avec ſes Miniſtres, au point qu'ils la chargent de mille iniquités dont elle a horreur. Comme on auroit le plus grand tort d'attaquer la Puiſſance temporelle, ſous prétexte qu'il y a eu des Princes qui firent un abus énorme de leur autorité; ainſi c'eſt violer toutes les regles de l'équité, que d'imputer à l'Egliſe les excès de quelques-uns de ſes Miniſtres.

La ſainteté de l'Egliſe, & conſéquemment ſa modération une fois prouvées, on s'attacheroit à démontrer qu'elle n'a ni innové, ni pu innover dans ſa foi; premiérement, parce qu'en qualité d'Epouſe de Jeſus-Chriſt même, elle ne peut errer; ſecondement, parce qu'on ſauroit le jour, l'heure & le moment où elle auroit erré; enfin, parce qu'il eſt impoſſible que dans une Société diſperſée par toute la Terre, il y ait des innovations, ſans aucune réclamation: en-

ſuite on feroit voir quel eſt l'eſprit de douceur dont l'Egliſe fut toujours animée, & l'on prouveroit que, loin d'avoir horreur de la tolérance qui ſupporte les Hérétiques ſans tolérer les erreurs, elle l'a toujours enſeignée ; & que ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſes maximes, qu'on a pu les vexer.

Il faudroit ſur-tout montrer une grande charité à leur égard ; & par condeſcendance pour leur foibleſſe, & par amour pour la paix, leur accorder tout ce qui n'intéreſſe ni la morale, ni la foi.

La diſcipline étant ſujette à varier, on ne peut la changer ſur certains points, dans une circonſtance plus néceſſaire, que lorſqu'il s'agit de rappeller dans le ſein de l'unité une multitude innombrable qui s'en eſt éloignée.

Quelle richeſſe pour l'Egliſe, ſi les Proteſtants revenoient dans ſon ſein ! Ils mêleroient leurs lumieres avec les nôtres ; & ce ſeroit le concert le plus admirable & le plus efficace pour terraſſer l'incrédulité ; mais il faudroit les recevoir avec une effuſion de ten-

dreſſe qui leur prouvât qu'on les aime ſincérement, & ne leur faire jamais le moindre reproche ſur le paſſé.

C'eſt un événement que nous devons tous deſirer avec la plus vive ardeur ; car il n'y a rien de plus affligeant que de voir un mur d'airain entre des Chrétiens qui croient également les grands myſteres de la Trinité & de la Rédemption, c'eſt-à-dire, les points fondamentaux du Chriſtianiſme.

L'Egliſe, comme une tendre Mere qui ſe ſouvient toujours des enfants que la ſéduction lui a enlevés, ne perd point de vue cette réunion. Si les Proteſtants connoiſſoient bien ſon eſprit, il n'y a pas de doute qu'ils ſeroient ſenſibles à ſa douleur, & qu'ils s'empreſſeroient de la calmer par un retour ſincere ; mais ils ſe ſont fait malheureuſement le portrait le plus hideux de la Religion Romaine, en lui ſuppoſant un génie perſécuteur. Ils devroient cependant ſavoir que dans Rome même on uſe de la plus grande douceur envers les Proteſtants ; & qu'à la maniere dont on les y reçoit, ils peuvent ſe perſuader qu'elle improuve réellement

les peines que le fanatiſme leur ſuſcita dans les temps funeſtes où l'on n'écoutoit de part & d'autre qu'un zele vraiment impétueux.

Plût au Ciel qu'il nous fût donné de hâter, par l'effuſion de notre propre ſang, le retour de nos Freres pour qui nous reſſentons toute la tendreſſe poſſible ! Malheur à ceux qui conſerveroient pour eux la moindre animoſité ! La charité doit être la vertu ſpéciale des Catholiques ; parce que la charité eſt inſéparable de l'unité, & qu'on ne la poſſede point lorſqu'on n'aime pas ſincérement tous les hommes, & lorſque l'averſion naturelle qu'on doit avoir pour les erreurs, rejaillit ſur les perſonnes.

DE L'ESPRIT

DES ORDRES RELIGIEUX.

SI les différents Instituts qui instruisent ou qui édifient, & que la Religion regarde comme une milice destinée à grossir un jour les armées célestes, avoient un esprit qui leur fût particulier, ils devroient être retranchés du champ du Seigneur, comme des plantes parasites, qui viendroient usurper un terrein dont elles ne sont pas dignes; mais tous les Ordres Religieux ont l'Esprit de l'Eglise, & ils ne peuvent en avoir d'autre, sans être des prévaricateurs.

Ce n'est ni d'après les clameurs des Hérétiques & des esprits forts, ni d'après les abus, qui, par le laps des temps, s'introduisirent dans les Cloîtres, ni d'après le despotisme de certains Supérieurs, qu'on doit juger des Ordres Religieux; mais d'après les Regles données par les Fondateurs, & qu'il ne faut pas confondre avec des explications

explications ou Conſtitutions, qu'on y ajouta par la ſuite, d'autant mieux que ce n'eſt pas toujours l'eſprit de ſageſſe & d'équité, qui interprete les premieres Regles, & qui les commente.

Il n'y a pas un ſeul Ordre Religieux qui ne puiſſe ſe montrer au milieu des hommes les plus critiques, s'il y paroît avec le texte de ſa Regle, telle qu'elle eſt émanée des Inſtituteurs.

J'ouvre la Regle de S. Benoît, qui ſe préſente avec douze ſiecles de date, & une exiſtence non interrompue, malgré l'ignorance & la corruption des différents âges où elle a paſſé pour arriver juſqu'à nous; & je la trouve remplie de ſageſſe & de diſcrétion. On n'y voit que la paix, la douceur, la charité, & une telle modération à l'égard même de ceux qui ſont transfuges, que le ſaint Fondateur ne veut pas qu'on les inquiete, & qu'on les pourſuive; penſant avec raiſon qu'un Moine ſcandaleux eſt un précipice ouvert dans une Communauté, où tous les autres peuvent ſe jeter; & que rien n'eſt plus à propos que de retrancher

une brebis peſtiférée ou malade du troupeau, pour qu'il n'en ſoit pas infecté.

Auſſi les Conciles appellent-ils la Regle de S. Benoît, *la ſainte Regle*, ajoutant qu'elle a été compoſée avec le même eſprit qui a dicté à l'Egliſe ſes Canons. Parmi tous les préceptes qu'elle contient, elle renferme ſur-tout l'obligation de travailler des mains ; car les premiers Fondateurs d'Ordres deſiroient que leurs diſciples vécuſſent comme les Apôtres, en s'appliquant à des travaux qui leur procuraſſent les moyens de ſubſiſter.

S'ils ne firent pas toujours des ouvrages méchaniques, c'eſt qu'encouragés par un plus noble objet, ils crurent devoir diſſiper les ténebres de l'ignorance qui couvroient preſque la Terre aux neuvieme & dixieme ſiecles, où, malgré les vérités de la Religion, qui ſont toujours les mêmes, la plupart des Eccléſiaſtiques croupiſſoient dans la plus honteuſe oiſiveté.

On vit alors les Bénédictins employer tout leur temps à faire reparoître la lumiere, & à la répandre eux-mêmes

dans les Villes comme dans les campagnes, qu'ils rendirent habitables par de continuels défrichements. Il y a nombre de villes en Europe qui doivent leur existence aux disciples de St. Benoît, qui eurent un zele infatigable, quand il fut question d'améliorer les terres & les esprits.

Avec des points de vue différents, les Regles de St. Dominique & de St. François ne furent pas moins sages. Ces illustres Saints qui vinrent ranimer l'esprit de pénitence dans un temps où il sembloit entiérement perdu, penserent sagement que, pour seconder le zele des Ecclésiastiques, ou pour suppléer à leur petit nombre, l'Eglise avoit besoin d'un corps de réserve, d'où l'on pût tirer des troupes auxiliaires, quand on le jugeroit à propos.

C'est sous cet aspect que les Souverains Pontifes approuverent l'Ordre des Freres Prêcheurs, & celui des Franciscains; & il faut avouer que ces Religieux rempliſſent leur tâche avec succès, & qu'une multitude de Dioceses, jusqu'aux extrêmités du monde, sont

le théatre de leurs travaux apoſtoliques.

François d'Aſſiſe, cet homme pauvre & ſimple, dont pluſieurs eſprits forts ont cru faire un objet de dériſion, en tâchant de ridiculiſer ſa ſimplicité, a compoſé une Regle pleine de ſageſſe, & dont tous les articles, qui ſe réduiſent à peu de mots, renferment un ſens admirable. Il ne falloit pas être un idiot, pour recommander à ſes enfants, comme il a fait, de vendre juſqu'aux vaſes ſacrés, pour ſoulager les malades, au cas que les facultés de la Communauté ne puſſent ſuffire à ce devoir; &, pour dire que Dieu étoit beaucoup plus ſatisfait de voir les pauvres aſſiſtés, que ſes autels parés.

Il n'y a rien d'outré dans les Loix qu'il établit, n'ayant jamais eu d'autre langage que celui de l'Evangile. Il connut les déſagréments de la direction des Religieuſes; & dans un Chapitre général, il prit le ton, les airs, la démarche du Frere Elie qui avoit des manieres affectées, afin d'en faire connoître le ridicule; quoique le Frere

Élie fût un Religieux très-capable de gouverner.

Si, dans tous les Ordres, on ne s'eſt pas toujours tenu à la Regle, en donnant dans quelques excès de rigoriſme ou de relâchement, c'eſt qu'aucun Corps, excepté l'Egliſe, n'a le privilege de l'infaillibilité, & que les hommes ſont ſujets à varier. D'ailleurs, eſt-il étonnant que les Chrétiens de ce ſiecle, étant ſi différents des premiers, les Inſtitutions Religieuſes aient déclíné ? Je conviens qu'on les a trop multipliées, & que le Concile de Latran fit très-ſagement quand il travailla à en reſtreindre le nombre ; par la raiſon qu'il eſt fort difficile qu'une multitude de perſonnes ſe conſerve dans la ferveur, & qu'on ne doit pas dépeupler un Etat, pour peupler des Communautés.

Je n'entre point ici dans le détail de toutes les Regles qui ſont la bouſſole des Monaſteres & des Couvents ; je deſire ſeulement qu'on les examine avant de faire le procès à aucun Ordre Religieux. Le monde ne juge que ſur les apparences ; autrement il ne crie-

roit que contre les abus clauſtraux ; &, loin d'attaquer l'eſſence des inſtitutions régulieres, il en approuveroit le but & les motifs.

Ce n'eſt pas ſeulement la Religion Catholique qui compte parmi les ſiens des enfants conſacrés à la retraite d'une maniere toute particuliere : la Chine, qu'on cite ſans ceſſe comme le modele d'un excellent Gouvernement, a ſes Bonzes, & la Turquie ſes Derviches. Il ſeroit cruel qu'un Etat ne permît pas à ceux qui ont un goût tout particulier pour la ſolitude, de ſuivre un pareil attrait. Il eſt vrai que c'eſt aux Souverains à examiner ſi le nombre n'en eſt pas trop grand, & à le réduire, au cas que cela fût.

L'inſtitut de S. Ignace n'auroit jamais été attaqué, s'il n'avoit été que l'ouvrage de ce pieux Fondateur qui ne reſpira que le ſalut des ames ; mais les Généraux qui lui ſuccéderent y mirent la main, & ils amalgamerent une politique tout humaine avec des réglements très-édifiants. On corrompt quelquefois le texte, en paroiſſant l'expliquer.

Il y eut sans doute des Constitutions très-sages qui suppléerent à tout ce que les Chefs d'Ordres n'avoient pas dit ; mais j'en connois qui ont plutôt obscurci la Regle, qu'ils ne l'ont éclaircie, & qui ont fait disparoître le véritable esprit des Fondateurs.

L'homme, naturellement inquiet ou vain, veut toujours mettre quelque chose de lui-même dans tout ce qui l'intéresse. Il n'aime pas qu'on le conduise par la main ; & cependant on ne peut rien desirer de mieux qu'un bon guide.

Tous les Ordres Religieux furent fondés sur le désintéressement ; & les moyens qu'ils ont pu employer pour se procurer des possessions, n'ont point été conseillés par les Fondateurs. Cela est si vrai, qu'ils mirent pour base de leurs Regles le vœu de pauvreté. S. Augustin refusa nombre de donations qu'on vouloit faire à son Monastere ; & si par la suite on en a reçu sans difficulté, c'est qu'on a connu que la mendicité exposoit à bien des inconvénients, surtout dans un siecle où l'on ne cherche qu'à ridiculiser ceux qui portent les

livrées de la pénitence, & qui retracent les Apôtres par leur grande simplicité.

C'eſt une injuſtice de prétendre que les Religieux qui poſſedent des fonds conſidérables, n'en devroient plus jouir, par la raiſon qu'ils ne rendent plus les mêmes ſervices qu'autrefois. On récompenſe tous les jours dans les fils les vertus de leurs aïeux; & le privilege de la Nobleſſe dont jouiſſent les Gentilshommes, eſt une faveur accordée en mémoire de leurs Ancêtres.

Il ne doit y avoir qu'une ſeule & même maniere de juger; mais, à l'égard de certaines perſonnes, il ſuffit d'être Religieux pour avoir tort. On s'attache à quelques écarts particuliers, à quelques ſcandales inévitables dans des Corps nombreux; & l'on charge tout un Ordre des vices de quelques individus.

Quand la raiſon prendra la balance, & péſera les choſes avec impartialité, elle verra ſans doute des vices dans les Cloîtres; mais elle y verra en même temps la vertu ſurabonder: elle y verra des victimes qui gémiſſent ſous un engagement

gagement irréfragable ; mais elle reconnoîtra que c'eſt le monde qui les a ſacrifiées : elle y verra des jalouſies, des altercations ; mais elle ſe rappellera qu'il y en avoit parmi les Apôtres mêmes, parce qu'il eſt de l'eſſence de l'humanité de n'être pas parfait ; & que ſi dans la Compagnie de Jeſus-Chriſt même il y eut un Diſciple qui le trahit, un autre qui le renia, il n'eſt pas ſurprenant que les Fondateurs d'Ordres aient parmi leurs enfants quelques mauvais ſujets, & quelques Apoſtats.

Il en eſt de la Regle de chaque Ordre Religieux, comme de la Religion, qui n'autoriſa jamais ni les excès, ni les abus. Ce n'eſt qu'en faiſant courber la Regle, qu'on devient un mauvais Moine. Heureux celui qui voit les choſes comme elles doivent être apperçues, & qui ne parle que d'après l'expérience & la raiſon !

Il n'y a point d'établiſſement, de quelque nature qu'il puiſſe être, où l'on ne rencontre des abus ; & toute inſtitution qui a plus d'avantages que d'inconvénients, doit être conſervée.

Il y a ſi peu d'eſprits juſtes parmi les hommes, ſi peu de principes dans leur conduite comme dans leurs raiſonnements, qu'on doit ſe tenir en garde contre la plupart des réflexions.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que les Colleges & tous les maîtres du monde ne ſauroient donner la juſteſſe d'eſprit: c'eſt une combinaiſon naturelle qui naît avec nous, une maniere de voir qui dépend de notre conſtitution. On peut rectifier les idées; mais on ne peut pas les dénaturer pour les rendre meilleures, quand elles ſont eſſentiellement vicieuſes. Il en eſt, chez tous les hommes, de leur eſprit comme de leur vue: s'il y a un vice radical dans les yeux, on verra toujours mal, ou du moins imparfaitement, quelques ſoins qu'on prenne pour ſe guérir.

Je ne prétends point ici qu'on n'a pas l'eſprit juſte, parce qu'on ne voit pas les Ordres Religieux ſous le même aſpect que je puis les appercevoir; mais je crois avec fondement qu'on les juge mal, lorſqu'on s'éleve contre leur inſtitution. Ils ne s'engourdiroient ni ſur les études, ni ſur leurs devoirs, ſi l'on

avoit soin d'entretenir chez eux l'émulation; & si les différents Gouvernements les employoient à des travaux utiles; soit à l'éducation de la jeunesse; soit à la composition des Histoires qui nous manquent; soit à la perfection de la Philosophie, qui est encore défectueuse dans bien des Ecoles.

Il y a des ressources dans une Communauté nombreuse où différents esprits assujettis à des Regles sages, concourent au même but. On s'éclaire les uns par les autres; & dans une communication de sentiments & d'idées, l'homme trouve en société ce qu'il ne trouveroit pas étant isolé.

Il y a d'ailleurs des travaux qu'on ne peut entreprendre que dans une Communauté : je parle de ces Ouvrages de recherches & de patience, qui exigent une parfaite solitude, afin de n'être point interrompus; & des associés, afin d'être aidés.

J'ajouterai qu'une Communauté est un petit monde qui se renouvelle toujours, & qui ne tarit point, de sorte qu'un Ecrivain qui vient à mourir, est facilement remplacé par un autre.

L'illuſtre Muratori s'exprime ainſi dans une Lettre qu'il écrivoit à un Barnabite, ſon intime ami : « Je ſens que » ſi j'avois été parmi vous, j'aurois eu » beaucoup plus de reſſources pour » mon travail ; que mon eſprit eût » profité de bien des ſecours qu'on » ne trouve point étant ſeul ; & qu'en » un mot j'aurois donné des Ouvrages » plus châtiés. Les diſtractions ſont » inévitables lorſqu'on vit dans le » monde, au lieu que dans les Cloî» tres on eſt preſque toujours à ſoi. » Ainſi penſoit ce grand homme, dont le jugement eſt ſi reſpectable aux yeux de tous ceux qui ſavent apprécier le vrai mérite.

Si l'on donnoit au Public la liſte de tous ceux qui s'illuſtrerent dans les Ordres Religieux, ſoit par leurs éminentes vertus, ſoit par leur goût pour les Sciences & pour les Arts, on ne ſe plairoit pas à répéter continuellement que *les Religieux ſont inutiles.*

Le plus grand nombre ſans doute ne donne pas des Ouvrages au Public, parce qu'heureuſement chaque homme n'a pas le talent d'être Auteur, ...

Le débordement des Livres & des Ecrivains eſt certainement un fléau. Pour avoir de bons Auteurs, il n'en faut qu'une certaine quantité ; par la raiſon qu'il y a plus d'eſprits faux que d'eſprits juſtes. Il faut s'attendre à voir imprimés tous les paradoxes & tous les ſophiſmes poſſibles, quand on écrit trop.

Lorſque les Auteurs n'ont d'autre défaut que celui de répéter, je les excuſe, pourvu que ce qu'ils remettent ſous les yeux du Public, ſoit bon. Il y a des vérités qui, pour être goûtées, ont beſoin d'un air de nouveauté. C'eſt un habit qu'on ne peut ſouffrir lorſqu'il eſt vieux, & qu'on porte volontiers quand on l'a fait retourner. C'eſt un vieux tableau qu'on rafraîchit.

D'après ces obſervations, je conclus que chaque établiſſement eſt reſpectable, quand il a le ſalut éternel & le bien public pour objet ; & que tout Ordre Religieux n'ayant été inſtitué que pour cette fin, on ne peut en attaquer les inſtitutions primitives, ſans manquer à la vérité, & même à la raiſon.

Ce n'eſt pas ſur des répugnances, ou des antipathies particulieres que l'homme doit juger ; autrement on décidera que les établiſſements les plus ſages & les plus utiles doivent être ſupprimés. Il eſt une regle générale ſur laquelle nous devons aſſeoir nos jugements, & ſi nous n'avons pas ſoin de nous y conformer, nous ne prononçons que d'après des préjugés, dans le temps même que nous croyons les combattre.

Il n'eſt pas concevable combien la coutume influe ſur les jugements des hommes. Dans un temps où l'on étoit paſſionné pour les Ordres Religieux, chaque Ecrivain prenoit la plume pour faire leur apologie ; & dans un ſiecle où l'on ne les goûte plus, chaque Livre qui paroît, les attaque avec fureur. Entre ces deux extrêmités, il doit certainement y avoir une regle ſûre pour bien juger.

Je ſais, car je me ſuis fait une loi d'être toujours impartial, que la multiplicité des Religieux peut être à charge dans certains Pays, & que c'eſt au Souverain à qui il appartient de ju-

ger des avantages & des inconvénients, & à régler leur nombre, sur-tout à l'égard de ceux qui vivent d'aumônes.

Il seroit à souhaiter que la plupart des Religieux fussent rentés, pour n'être pas assujettis à essuyer les caprices & les duretés du Public; mais je ne desirerois pour eux que la plus simple médiocrité, afin de ne pas nuire à leur travail. Il n'est que trop ordinaire de voir ceux qui sont dans l'abondance, se complaire à demeurer oisifs; d'ailleurs, les richesses ne s'accordent point avec la pauvreté religieuse; & il n'est pas juste qu'un homme qui a renoncé aux commodités de la vie, en jouisse comme un homme du monde.

Chaque Ordre Religieux doit travailler à se rendre utile; car dans un Etat bien policé, il ne faut pas seulement des hommes qui prient, mais des hommes qui agissent. Un Empire qui n'auroit que des êtres spéculatifs, s'ensveliroit bientôt lui-même. Il faut des têtes & des bras pour faire circuler le commerce & l'abondance; tout homme naît Citoyen, & doit concou-

rir au bonheur & à l'harmonie de l'Etat dans lequel il eſt né.

Si les Religieux, parmi les Ouvrages dont ils enrichirent le Public, donnerent des Ecrits qu'on n'a pas le courage de lire aujourd'hui, tant ils ſont remplis de queſtions abſurdes & ridicules ; ce fut bien moins leur faute, que celle des ſiecles où ils vécurent. Tel qui faiſoit un mauvais Livre, il y a deux cents ans, en feroit un excellent aujourd'hui : auſſi peut-on dire que l'eſprit des hommes dépend beaucoup du temps où ils vivent. Un ſiecle qui n'a point de goût pour l'étude, n'inſpire point d'émulation ; de même qu'un ſiecle qui a une mauvaiſe philoſophie, fait ordinairement de mauvais Philoſophes.

Je ſuis toujours fâché quand je vois des génies avorter, faute de reſſources & de moyens. L'Ordre de St. François, lui ſeul, a produit une multitude de Docteurs, qui ſeroient bien plus connus & bien plus eſtimés, ſi le temps où ils vécurent eût pu rectifier leur maniere d'écrire & d'enſeigner. C'eſt ainſi qu'on doit juger

des hommes, & les plaindre, plutôt que de leur insulter, quand ils ont eu le malheur de n'avoir pas les secours dont ils avoient besoin. Il y a je ne sais combien de questions que Scot, surnommé le Docteur subtil, n'eût certainement pas traitées, s'il eût été notre contemporain. Je ne crains pas même d'avancer qu'il seroit un de nos premiers Savants, parce que son génie auroit été tout différemment cultivé ; comme une plante qui n'a donné que des fruits médiocres, parce qu'elle végétoit sur un sol pierreux, hérissé d'épines, & qui en auroit produit d'excellents, si elle eût été placée dans un terrein fertile.

Les hommes dépendent de tant de circonstances, qu'on doit examiner tous leurs alentours, avant d'estimer ce qu'ils sont. La plupart de ceux qui ont écrit dans des siecles barbares, déchireroient leurs propres Ouvrages, s'ils revenoient aujourd'hui, pour nous en donner de plus excellents. C'est un grand véhicule pour un Ecrivain, qu'un siecle où il y a de l'émulation & du goût. Pour peu qu'on ait du talent,

on acquiert insensiblement des lumieres & du goût, & l'on se trouve en état d'écrire avec une précision & une netteté admirables.

Peut-être serons-nous gothiques à l'égard de ceux qui viendront après nous : il ne faut pas croire qu'on ne puisse plus perfectionner. Il est très-possible qu'on s'exprime encore mieux par la suite, qu'on ne fait aujourd'hui, & qu'on découvre bien des choses que nous ignorons. L'esprit humain ne s'arrête jamais, il rétrograde plutôt que de rester tranquille ; & c'est ce que nous avons vu après le siecle d'Auguste, où l'on oublia la mâle éloquence des plus grands Maîtres, pour courir après des jeux de mots.

Les siecles ont une marche tout-à-fait inégale ; & voilà d'où vient que les Ordres Religieux ont été tantôt préconisés, & tantôt dépriſés ; mais c'est à la Religion, qui ne varie jamais, à les apprécier. Elle gémit sans doute, quand elle voit des hommes, qui ont renoncé au monde, en conserver l'esprit, & elle ne peut que desirer leur réforme ; mais elle sait distinguer ce

qui fait l'eſſence d'une Regle, de ce qui en eſt l'abus.

Un Religieux qui, ſous prétexte d'honorer ſon Ordre, en veut juſtifier tous les abus, ne mérite pas d'être écouté. On ne doit jamais s'aveugler ſur ce qui eſt repréhenſible ; & ſi les Évangéliſtes ont rapporté avec ingénuité la trahiſon de Judas, & le renoncement de S. Pierre, nous aurions mauvaiſe grace de vouloir faire l'apologie de ceux qui s'écartent de leur devoir. Ce ne peut être qu'une orgueilleuſe préſomption, qui engage des Religieux à excuſer des coupables. Les Annales de l'Ordre de S. Benoît n'ont pas cru déshonorer cet Ordre, en rapportant que quelques Moines avoient voulu empoiſonner leur Fondateur. Dans les Inſtitutions Religieuſes, comme dans l'Egliſe, l'ivraie eſt mêlée avec le bon grain.

Il eſt néceſſaire, pour l'honneur de la Religion, & le bien des Etats, qu'un Corps qui ſeroit ſcandaleux par ſes intrigues, ou par ſon ambition, ou par ſes mauvaiſes mœurs, ſoit non-ſeulement réformé, mais ſupprimé.

La seule inutilité d'un Corps Religieux est une raison pour qu'il soit aboli : c'est pourquoi tous les Fondateurs d'Ordres eurent pour objet l'édification & l'utilité du prochain. Secondons leurs intentions, en travaillant sans relâche dans les fonctions du ministere qui nous a été confié. Telles sont mes réflexions sur les Institutions Régulieres, & tels sont mes souhaits.

DES DIVERSES NATIONS,

& particuliérement des Italiens.

J'AI étudié, autant que le permettent la vie & les occupations d'un Religieux, les différents Peuples qui habitent l'Europe ; & d'après les échantillons que j'en ai vus, soit parmi les Etrangers que j'ai eu occasion de connoître, soit dans les récits qu'en font les Voyageurs, soit enfin dans les tableaux que l'histoire expose à nos yeux, j'ai remarqué qu'il y a chez tous les hommes des rapports de convenance & de caractère, qui les rapprochent

parfaitement ; & que c'eſt beaucoup moins le génie qui les différencie, que les nuances ſous leſquelles on les apperçoit.

Ainſi, ſelon ma maniere de voir, un Lapon auroit le même eſprit qu'un Italien, s'il étoit ſecondé par l'éducation & par le climat. De là vient qu'on trouve dans quelque Pays que ce puiſſe être, des perſonnes qui diſcernent avec juſteſſe, & qui jugent avec équité.

On ne ſait pas tout ce que peut entreprendre l'ame d'un Payſan, parce qu'on la voit ſous des dehors agreſtes & ſous une groſſiere écorce. On juge même ordinairement que cette ame eſt moins que rien ; & cependant il y a lieu de croire qu'elle pourroit faire des prodiges, ſi on lui fourniſſoit les occaſions de ſe manifeſter.

Sixte-Quint, & dans ces derniers temps, le Cardinal Albéroni, ſeroient reſtés enſevelis en eux-mêmes, ſi d'heureuſes rencontres n'avoient fait ſortir le feu du caillou. L'Univers eſt un vaſte champ, où les différents eſprits des hommes ſont autant de germes répandus, qui produiſent ou qui avortent,

ſelon le vent qui ſouffle. S'il eſt favorable, ils deviennent des arbres auſſi magnifiques par leur feuillage, qu'excellents par leurs fruits ; s'il eſt contraire, ils ne montrent qu'une affreuſe ſtérilité.

L'ame, en s'uniſſant au corps, ſe trouve dans la dépendance des âges, des ſaiſons, des éléments. Chez les uns, elle eſt toujours dans l'enfance, parce qu'elle ne trouve perſonne qui lui donne de l'accroiſſement & de la force : chez les autres, elle acquiert une parfaite virilité, parce qu'on l'environne de tout ce qui peut la vivifier & l'éclairer.

D'après ces obſervations, on a tout lieu de conclure que l'Anglois tranſporté en Eſpagne, & recevant l'éducation Eſpagnole, deviendroit beaucoup moins laborieux ; & que celui au contraire, qui, né à Madrid, ſeroit transféré & élevé à Londres, auroit toute une autre maniere de penſer.

Les divers Pays forment autant de points de vue différents, qui déterminent les opérations de l'eſprit. Le moral, ici-bas, eſt tellement joint au phy-

ſique, qu'on voit ſouvent des actions admirables; mais qu'il ne faut attribuer qu'aux choſes extérieures qui influent ſur nous.

Un ancien Philoſophe avoit raiſon de dire que nos ſens ſont autant de fenêtres par où nous recevons toutes ſortes d'impreſſions; & que notre ame, naturellement pareſſeuſe, ſe contente preſque toujours de regarder par ces ouvertures, au lieu de ſe replier ſur elle-même. Si elle ne regarde que du côté du Nord, elle n'apperçoit que des objets qui la refroidiſſent & qui l'attriſtent: ſi au contraire elle porte ſa vue vers le Midi, elle obſerve des choſes qui l'échauffent & qui la réjouiſſent.

L'homme d'un génie ſublime ne fait pas dépendre ſa façon de juger de cette maniere de voir; auſſi le range-t-on dans la claſſe des phénomenes, & avec d'autant plus de raiſon, que tout ce qui eſt ſenſible nous ſaiſit imperceptiblement. Nous avons des idées dès notre enfance, qui nous ſervent de bouſſole dans le cours de notre vie, qui nous rendent fermes ou puſillanimes, téméraires ou ſuperſtitieux, &

que nous devons aux plus petits incidents.

On peut donc dire que la plupart des hommes ne sont qu'un assemblage de circonstances. Les uns ne jugent mal, que parce qu'ils ont fréquenté des personnes qui avoient l'esprit faux ; les autres n'ont un esprit sain, que parce qu'ils ont eu le bonheur de lire un ouvrage qui les a frappés, & qui leur a donné des principes. L'Anglois n'est enthousiaste de son Gouvernement, que parce que dès son bas âge, il entend bourdonner le mot de *liberté*. Le Chinois ne se croit le plus grand des humains, que parce qu'on lui répete qu'il a plus d'invention & plus d'industrie que tous les Européens ensemble.

Une cause est portée à un Tribunal ; il seroit à présumer, & même on devroit naturellement assurer que tous les Juges doivent la voir des mêmes yeux ; & cependant elle engendre autant d'opinions qu'il y a de personnes ; parce que celui-ci a entendu dire à son aïeul que telle chose devoit être ainsi, & parce que celui-là s'est fait un esprit de travers à force de vouloir se singulariser

singulariser par un orgueil mal-entendu.

J'ai, par exemple, remarqué plusieurs fois qu'un Livre qui emportoit le suffrage de tout le monde, avoit néanmoins quelques contradicteurs, uniquement parce qu'ils ne vouloient pas suivre le torrent, & qu'ils croyoient qu'il étoit de leur dignité de ne pas se laisser entraîner par le jugement du Public.

L'ame, pour conserver sa souveraineté, a mille choses dont elle doit se garantir; il faut sur tout qu'elle soit en garde contre tous les préjugés dont les passions l'environnent, avant même qu'elle puisse réfléchir; & ce n'est qu'en interrogeant sa raison, qu'en comparant une chose avec une autre, qu'elle peut y réussir: elle doit tout soumettre au doute méthodique, selon le sentiment du Philosophe François (Descartes.) Mais cette opération est beaucoup plus difficile qu'on ne se l'imagine; & de là vient que tant d'ames qui avoient les meilleures dispositions, restent, pour ainsi dire, en chemin: elles n'arrivent point à leur but, parce

qu'elles en ſont empêchées par mille inconvénients.

Il s'enſuit que quiconque trouve dans ſon climat, dans ſon éducation, dans la forme de ſon Gouvernement, de quoi s'élever au deſſus des ſentiments vulgaires, doit beaucoup à la Providence. C'eſt une ſeconde vie mille fois plus précieuſe que la premiere, & ſur-tout ſi la vraie Religion a été la baſe des principes qu'on a reçus.

Je n'iſole jamais l'homme de la Religion, non parce que je ſuis Religieux, mais parce qu'il eſt conſtant, & d'après l'expérience, & d'après la raiſon, que nous ne ſommes qu'une très-petite partie de nous-mêmes, ſi nous ne connoiſſons pas la vérité dans ce qu'il y a de plus eſſentiel pour ce monde & pour l'autre.

Mon ame, en avertiſſant mon corps à chaque inſtant qu'elle eſt ſa ſouveraine, & en le faiſant obéir à ſon gré, m'apprend qu'en moi tout n'eſt pas matiere, & qu'il y a ſûrement quelque choſe de moi-même qui doit ſurvivre à mes muſcles & à mes nerfs. Ma penſée eſt donc trop précieuſe pour l'abandonner au haſard, & la ſubſtance qui

la produit trop ſublime, pour ne pas l'appliquer à des objets ſérieux. Or, il eſt inconteſtable qu'il n'y a que ceux qui ſont immortels qui doivent fixer nos deſirs, & qui puiſſent les contenter.

Quand on dit que le haſard nous fait naître dans un climat plutôt que dans un autre, on parle comme un diſciple de Lucrece ou d'Epicure. Une Providence éternelle qui a tout réglé, a déterminé la naiſſance de celui-ci plutôt à Pékin qu'à Rome, par des raiſons éternelles, mais qui nous ſont inconnues, parce que c'eſt le ſecret de la Divinité. Auſſi nous ne pouvons ni ne devons reprocher à perſonne l'état obſcur dont il eſt ſorti, ni l'infortune dans laquelle il eſt né. Irai-je demander à un épi pourquoi il ſe trouve dans un champ ſtérile, plutôt que dans un terrein bien cultivé? La main du Créateur a ſemé comme il a voulu, & il moiſſonnera comme il lui plaira.

C'eſt à la raiſon, comme étant de tous les climats, qu'il appartient de voir avec juſteſſe, & de combiner avec préciſion, ſi on ne lui tend pas quelque piege, & ſi on ne la trompe pas.

Les opinions des hommes, qui naquirent presque toutes des préjugés de leur enfance & de leur pays, doivent se taire devant la vérité; parce qu'elle est une lumiere qui, la même en Sibérie qu'en Hollande, existe dans tous les climats, ici plus concentrée, là plus répandue; mais toujours existante, & toujours surnageant sur les crimes & sur les erreurs dont le monde est rempli.

Les uns ne voient qu'obliquement cette vérité, les autres l'apperçoivent en droite ligne; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on croit souvent l'avoir trouvée, lorsqu'on n'a découvert que des mensonges. Ainsi des Philosophes, pendant des siecles entiers, se sont successivement trompés dans leurs recherches, & avec d'autant plus de mépriſe, qu'ils se croyoient les seuls oracles de l'Univers.

Quand l'imposture ose se donner pour la vérité, on ne voit plus que de faux principes qu'on prend pour les routes les mieux applanies, & l'on s'abyme dans un gouffre d'erreurs.

Lorsqu'on approfondit les nations,

on ne ſait à laquelle donner la préférence. Il y a toujours de grands défauts à côté de grandes vertus ; & c'eſt pour apprendre à l'homme qu'il doit en même temps s'élever & s'humilier, pour le tenir entre la confiance & la crainte. Les peuples qui donnent moins de ſignes d'eſprit, & qui ſont preſqu'oubliés, tant l'ignorance les abſorbe & les tient dans l'obſcurité, ne connoiſſent pas ordinairement les forfaits. Il ſemble que les plus grands crimes marchent à côté des actions les plus ſublimes. De là vient qu'il n'y a guere d'héroïſme ſans atrocité ; & que lorſqu'on décompoſe les hauts faits de tous ces Conquérants qu'on nous vante pour des prodiges de valeur & de génie, on y trouve ordinairement pour ombres, de véritables horreurs.

Auſſi peut-on dire que la Nation Italienne n'eſt plus redoutable pour ſes forfaits, parce qu'elle n'eſt plus célebre par de grands exploits. Morcelée en autant de parties qu'il y a de Gouvernements dans ſon enceinte, elle ne peut ni s'étendre, ni s'élever comme dans le temps qu'elle étoit le fameux

assemblage de toutes les vertus morales, & de tous les crimes.

Les Romains, dont nous ne sommes que de très-foibles rejetons relativement à leur puissance & à leur valeur, ne trouvant point de bornes à leur autorité, donnant même des loix à l'Univers, se signaloient par toutes sortes de moyens, pour se rendre immortels. Ils étoient au comble de la joie, pourvu qu'on parlât d'eux, que toute la terre reconnût leur empire, & tremblât à leur nom.

Le Christianisme, qui les fit disparoître, en resserrant leurs descendants dans le cercle de la vérité, ne permit plus ces fameux brigandages qu'on traitoit d'exploits; & des vertus sans faste prenant alors la place de ces traits saillants qu'on qualifioit de magnanimité, mais qui n'avoient d'autre principe que l'orgueil, on vit l'Italie décheoir totalement de tout ce qui lui avoit acquis le plus brillant éclat.

Il étoit tout naturel qu'une autorité aussi vaste qu'absolue, venant à se diviser, il n'y eût plus tant d'amour pour la gloire, ni tant d'occasions de se dis-

tinguer. Un Pays devient néceſſairement pacifique, quand il ceſſe d'être puiſſant, ne pouvant être oppreſſeur, & ne voulant pas être opprimé : mais comme les hommes mêmes, en dégénérant, conſervent toujours quelque choſe de leur ancienne origine, les Italiens n'ayant plus occaſion de ſe diſtinguer par des victoires éclatantes, voulurent acquérir de la gloire par les Arts & par les Lettres. On voit de ſiecle en ſiecle, depuis la décadence de Rome Païenne, que ce fut toujours leur paſſion. On aime à faire du bruit dans l'Univers, de quelque maniere que ce ſoit ; & ſi l'on n'eſt pas Céſar, on veut être Sixte-Quint ; ſi l'on n'eſt pas Virgile, on veut être le Taſſe.

Les mœurs ſe reſſentirent inſenſiblement du changement étrange qui arriva dans l'Italie, quand le Capitole s'abattant aux pieds des Diſciples de la Croix, le Chriſtianiſme triompha. Alors les vertus martiales diſparurent pour faire place à des vertus pacifiques ; & comme tout s'altere, & que l'abus eſt toujours à côté de ce qu'il y a de plus excellent, la molleſſe s'empara

des corps & des esprits, & la Nation Italienne s'efféminа. Ce n'est pas que l'Evangile, ce livre vraiment divin, autorise la paresse & la sensualité; il en est même le plus grand ennemi, puisqu'il recommande sans cesse à l'homme de se mortifier : mais, comme ce monde visible nous frappe malheureusement plus que les choses invisibles, & que la pénitence qui nous est ordonnée dans les Livres saints, n'est pas célébrée comme les fatigues qu'on endure aux champs de Mars; les nouveaux Romains ne peuvent faire le même bruit que faisoient les anciens.

Il n'y a que quelques ames vivement touchées du Ciel, que rien n'arrête dans la carriere du salut; mais le plus grand nombre s'abandonne à l'oisiveté.

Ainsi, parmi les Italiens, ceux qui ne cultivent ni les Sciences, ni les Arts, & qui ne sont pas animés de cet esprit du Christianisme qui fait entreprendre les plus belles actions, demeurent dans l'oubli. Autrefois tous les Romains ne faisoient qu'un; les exploits d'un seul rejaillissoient sur tout le Corps, chacun y participoit;

participoit ; & voilà pourquoi ils devinrent ſi célebres.

Toutes les fois que les hommes n'ont pas de grands intérêts qui leur ſoient communs, & qu'ils ſe trouvent ſous différents maîtres, dont chacun a ſa maniere de gouverner, il n'y a plus que des actions iſolées ; & s'il naît un Héros, il ne l'eſt que pour lui-même, ſans que la Nation en ſoit enflammée.

Voilà préciſément notre poſition. Le Vénitien n'eſt nullement flatté de la gloire du Romain, ni le Milanois de celle du Napolitain. Sujets de différents Souverains, ils ſont beaucoup plus portés à ſe déprifer réciproquement, qu'à ſe faire valoir.

De là il doit néceſſairement arriver que l'émulation s'engourdiſſe, & que le grand mobile qui remue preſque tous les hommes, je veux dire la gloire & l'argent, manque aux Italiens pour ſe diſtinguer. Moins les Etats d'un Souverain ont d'étendue, moins il a de commerce, moins il a de ſujets, & moins conſéquemment il peut récompenſer : d'ailleurs, com-

bien de perſonnes qui ne travaillent point, quand on ne les paie pas !

On voit, par cet expoſé, que nous ſommes forcément pareſſeux, nos différents Etats ſe trouvant trop bornés pour avoir des guerres, ou pour exciter l'amour du travail.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt encore beaucoup, après tant de guerres & de révolutions, d'être ce que nous ſommes. Graces en ſoient rendues à la Religion Chrétienne, qui, en nous fourniſſant les moyens de faire du bien ſans orgueil, & de nous ſanctifier, nous a mis à portée de mériter une gloire plus réelle & plus durable que toute celle des Romains !

Si ce monde étoit éternel, & qu'il n'y eût pas d'autre vie que celle dont nous jouiſſons ici-bas, ce ſeroit un déſavantage de n'être plus Romain : mais le Chriſtianiſme, en nous uniſſant de la maniere la plus intime à Dieu même, en nous préſentant l'Univers entier comme une décoration de quelques moments, nous communique une grandeur infiniment ſupérieure à celle de tous les Païens. Ce

n'eſt pas à l'homme, qui ſait prendre des Villes & conquérir des Royaumes, que la Foi donne le titre d'immortel ; mais à celui qui, au milieu de toutes les créatures, ne voit que le Créateur, & qui peut défier le monde entier de le ſéparer de ce grand objet.

Ainſi les Italiens, conſidérés ſous cet aſpect, loin d'être inférieurs aux Romains, ont le plus grand avantage ſur eux ; & s'ils ne portent plus les armes comme autrefois, il ne faut s'en prendre qu'à la nature de leur Gouvernement, & aux entraves qu'on leur a données, en ne les laiſſant plus les maîtres du monde.

Rien n'étend les idées comme un Empire immenſe, où l'on a droit de commander. Si les Romains, qui ſe ſont le plus ſignalés, vivoient maintenant dans Rome, le germe de leur valeur s'étoufferoit dans leur propre ſein, parce qu'ils ne trouveroient pas d'occaſions pour la faire éclater. Il n'y a que les circonſtances qui font connoître les grands hommes. Chaque Pays en renferme qu'on ne verra jamais ſe produire, faute des ſecours qui

les auroient placés avantageuſement ſur la ſcene du monde.

Ce ſont là autant de réflexions qui doivent nous porter à excuſer je ne ſais combien de Peuples qui ne donnent aucun ſigne de vie. Il eſt certain, par exemple, qu'une Nation trop reculée du centre des Sciences & des Arts, ne peut acquérir des connoiſſances & du goût, comme un Peuple qui eſt à la ſource des belles choſes; & que ſi Michel-Ange, avec tout ſon génie, & le Dante avec tout ſon feu, étoient nés dans la Finlande, ils n'auroient jamais été, ni Peintre, ni Poëte auſſi fameux.

D'ailleurs, il y a une telle compenſation de biens & de maux, de bonnes & de mauvaiſes qualités chez tous les hommes, que celui qui n'eſt pas ſavant, en eſt dédommagé par un eſprit naturel; & que celui qui n'a point d'eſprit, a ſouvent beaucoup de jugement & beaucoup de raiſon. Ce ne ſont pas toujours les actions qui éclatent, qu'on doit le plus eſtimer. Un Peuple, fidele à ſa parole, attaché à ſes devoirs, eſt ſans doute ſupérieur

à un Peuple qui se distingue par la valeur, mais qui met en usage la ruse & la mauvaise foi. Des conquêtes ne supposent pas le bon droit ; l'Histoire parle d'une multitude de Héros, qui ne furent que de fameux brigands.

Ainsi, tout bien évalué, chaque Peuple doit être content de son sort, du coin qu'il habite, & de la portion d'esprit que la Sagesse éternelle lui a départie. Celui qui a plus de connoissances, a plus de besoins, & beaucoup plus d'ambition.

Les Peuples belliqueux ne furent pas les Peuples heureux. Outre qu'on se ruine souvent à gagner des batailles, on n'a pas toujours la fortune & la gloire à sa disposition. Un seul revers fait oublier plusieurs victoires.

Voilà des vérités qu'on ne peut nier, quand on connoît la nature des choses, ainsi que le cœur humain.

Il en est des Peuples, comme des Ouvrages peints & sculptés ; les uns ont du coloris, les autres du relief, & veulent être vus dans leur jour, pour qu'on en porte un jugement sûr, & pour qu'on ne soit pas la dupe d'un coup-d'œil.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les vices, comme les vertus, entrent dans la maſſe de l'Univers, pour remplir les deſſeins de celui dont la ſageſſe eſt infinie. Ainſi les reptiles comme les volatiles, les poiſons comme les meilleurs médicaments, le ciron comme l'éléphant, le chardon comme le jaſmin, forment un tout qu'on admire, & qui nous retrace ce mêlange de rayons & de nuages que le firmament préſente ſouvent à nos yeux.

Chaque individu eſt l'abrégé de la Nation dans laquelle il a été élevé. C'eſt l'échantillon d'une étoffe changeante, dont le tiſſu eſt plus ou moins fin, ſelon qu'on lui a donné plus ou moins d'apprêt. On pourroit dire, en ſuivant toujours la même comparaiſon, que les François, comme les Italiens, ont paſſé plus d'une fois ſous la calandre, & que c'eſt ce qui leur donne ce luiſant qui éblouit les Etrangers.

DISCOURS

SUR LA SUPERSTITION,

Prononcé devant le Tribunal du Saint Office, par le R. P. GANGANELLI, Conſulteur, avant le rapport qu'il alloit faire d'une Cauſe préſentée à ce Tribunal, pour y être jugée.

LES hommes, malgré la perverſité de leur cœur, n'oſerent paroître impunément vicieux; & pour ſe cacher en quelque ſorte, ils s'efforcerent de donner aux vices mêmes une apparence de vertu; de là naquirent la fauſſe conſcience, la fauſſe modeſtie, le faux honneur, la fauſſe probité, enfin l'hypocriſie.

La Religion elle-même, toute pure & toute ſainte qu'elle eſt, ne fut pas à l'abri de ces perfides imitations: on vit marcher à ſa ſuite la ſuperſtition, qui, ſous prétexte d'étendre & de relever la piété, en ruina l'eſprit, & ne travailla qu'à la rendre ridicule & à la faire mépriſer. Il eſt inconcevable

combien elle employa de ſubterfuges & de petits moyens pour y réuſſir. Plus la Religion eſt ſublime, & plus la ſuperſtition l'avilit : auſſi le Légiſlateur ſuprême ne ceſſa-t-il pas de tonner contre les Phariſiens, qui faiſoient ſervir la dévotion à entretenir mille pratiques ſuperſtitieuſes, qu'ils ſubſtituoient à l'eſſence de la Loi. Ils s'imaginoient, par exemple, honorer Dieu, en affectant de prier publiquement pour être vus, & de ſe répandre dans de longues prieres, en ſe glorifiant de leurs aumônes & de leurs jeûnes, en prenant un air compoſé, & en ne permettant pas de faire, le jour du Sabbat, les œuvres les plus indiſpenſables.

Tels étoient les ſuperſtitieux de l'ancienne Loi, & auxquels ont malheureuſement ſuccédé les faux dévots, qui, par leur hypocriſie & par leur ignorance volontaire, déshonorent la Loi nouvelle. On a beau leur dire, avec le Concile de Trente, que la médiation des Saints n'eſt que bonne & utile ; qu'il n'y a, dans les Images les plus reſpectables, aucune vertu

on a beau leur citer Dieu lui-même, qui nous déclare que tous ceux qui l'invoquent ne seront pas sauvés, qu'on n'est qu'un sépulcre blanchi, quand on n'a qu'une piété purement extérieure; que si nos intentions sont mauvaises, tout le corps de nos actions le sera pareillement : ils oublient Jesus-Christ pour ne s'occuper que de ses serviteurs; ils s'adressent à des statues, dans la confiance qu'elles ont en elles-mêmes le pouvoir de les exaucer; ils récitent une multitude de prieres, sans y donner aucune attention, & ils pensent que des pratiques, qui ne sont que l'écorce de la Loi, suffisent pour les justifier & pour les sauver.

Ainsi la superstition, qu'on me permettra d'appeller le singe qui contrefait, & qui joue la Religion, fait d'autant plus de mal, qu'elle endort les pécheurs dans une fausse sécurité; qu'elle se scandalise de tout ce qui contrarie ses préjugés; & qu'elle prend souvent en aversion les vrais serviteurs de Dieu, parce qu'elle ne les voit point assujettis à des minuties, & qu'elle apperçoit en eux cette joie &

cette ſécurité qui caractériſent les vrais enfants de Dieu. Le ſuperſtitieux eſt cet homme qui voit une paille dans l'œil de ſon frere, & qui n'apperçoit pas une poutre dans le ſien ; ce frere inique, qui s'offenſe de la joie d'un pere plein de tendreſſe, au retour de l'enfant prodigue ; ce Juge prévaricateur, qui ne veut pas entrer au Prétoire dans l'appréhenſion de ſouiller la Pâque, & qui condamne à mort l'Homme-Dieu ; ce Phariſien, qui ſe ſcandaliſe de ce que Jeſus-Chriſt guérit un Paralytique le jour du Sabbat ; ce préſomptueux, qui ſe croit différent du reſte des mortels, parce qu'il jeûne deux fois la ſemaine ; cet atrabilaire, qui murmure en ſecret contre la femme péchereſſe, parce qu'elle fait au Sauveur du monde le ſacrifice d'un parfum, qu'elle auroit pu vendre en faveur des pauvres ; cet hypocrite, qui, ſcandaliſé de voir le Fils de Dieu manger avec les Publicains & les Pécheurs, le traite comme un mépriſable paraſite.

Tels ſont les effets de la dévotion mal-entendue, ou plutôt de la ſuperſ-

tition. C'eſt elle qui regarde avec une fureur qu'elle prend pour un vrai zele, tous ceux qui ont le malheur de ne pas croire les vérités révélées, ou qui ſont ſous le joug de l'héréſie, ſans vouloir compatir à leur ſituation. C'eſt elle qui ſe nourrit de faux miracles, de fauſſes légendes, & qui ſonne partout l'alarme, quand on ne les croit pas; c'eſt elle qui confond des opinions avec des dogmes; qui damne ſans rémiſſion quiconque n'eſt pas de ſon avis ſur des choſes étrangeres à la foi; qui prend les ténebres pour la lumiere, & qui craint qu'on ne la ſéduiſe, lorſqu'on veut l'éclairer; qui s'imagine enfin faire une œuvre agréable à Dieu, en perſécutant un innocent, ou en jugeant mal du prochain.

Il n'étoit pas ſurprenant que les Païens fuſſent ſuperſtitieux, puiſque leur Religion elle-même n'étoit que ſuperſtition; mais ce qui doit étonner, c'eſt que le Chriſtianiſme voie parmi ſes Diſciples des Illuminés qui négligent les devoirs les plus eſſentiels, pour révérer des fables & pratiquer des minuties. A Dieu ne plaiſe

que je veuille confondre ici les cérémonies que l'Église observe universellement, & qui sont autant de symboles significatifs, ni certaines observances, qui humilient notre raison, & qui confondent notre orgueil ! je ne parle que de certains usages, de certains préjugés, que des particuliers, victimes d'une imagination exaltée, ou d'une ignorance grossiere, ajoutent à la croyance commune, & que tous les Conciles ont réprouvés.

Telle fut, dans tous les siecles, avec plus ou moins d'obstination, l'étrange crédulité de quelques personnes pour les Revenants, pour les visions, pour les évocations. Il est de foi que les morts peuvent apparoître par une permission expresse de Dieu, & qu'ils ont réellement apparu, selon le témoignage irréfragable de l'Ancien & du Nouveau Testament; que certaines ames privilégiées ont été favorisées de révélations extraordinaires, qui leur découvroient l'avenir; que le démon fit agir les Magiciens qui fascinerent l'esprit de Pharaon; & que plus d'une fois il mit en œuvre sa malice infer-

nale, par des opérations ſurnaturelles dont il étoit le premier agent : mais il n'eſt pas moins certain que la plupart des apparitions, des viſions, des ſorcelleries, ne ſont que l'effet d'un cerveau troublé ; & que lorſqu'on veut aller à la ſource avec le flambeau de la vérité, on s'apperçoit de l'ignorance, de la ruſe, ou du fanatiſme de ceux qui ſe donnent pour Magiciens, ou pour Inſpirés.

Je veux bien, par exemple, qu'on regarde les révélations de Sainte Thérèſe comme ſurnaturelles, parce qu'elles portent avec elles le caractere même de la vérité, & parce qu'on les cite dans l'Egliſe comme faiſant autorité ; mais je penſe tout différemment de celles de Marie d'Agreda, & de pluſieurs autres que des eſprits enthouſiaſtes prennent pour des merveilles.

On peut voir dans l'Ouvrage *de la Canoniſation des Saints* (*), ouvrage

(*) M. l'Abbé *Baudeau*, connu par différents Ouvrages utiles, nous a donné un excellent Abrégé de ce ſavant Traité. Cette *Analyſe de l'Ouvrage du Pape* Benoît XIV, *ſur*

immortel de Benoît XIV, & auquel je puis me féliciter d'avoir eu quelque part, combien il faut être réservé sur l'article des visions, & sur-tout à l'égard de celles qui viennent des femmes. Plus l'imagination travaille, & plus on doit se défier de tout ce qui paroît extraordinaire. Nous aimons naturellement le merveilleux, comme on l'a dit bien des fois, & c'est l'effet d'une ame immortelle qui cherche à s'élancer dans des choses sublimes, comme dans sa sphere & dans son élément.

D'ailleurs, il n'est pas surprenant, comme le dit Benoît XIV lui-même, que des Solitaires, livrés à des jeûnes immodérés, & uniquement occupés du Ciel, aient cru voir la cour céleste pendant leur sommeil; & que remplis de cet objet, ils en aient parlé en s'éveillant, comme d'un fait miraculeux: dès que l'imagination s'exalte, on se persuade mille choses qui ne sont

---

les Béatifications & Canonisations, &c. Volume *in*-12, se trouve à Paris, chez *Lottin* le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques.

pas. Toute personne enthousiaste prend des fantômes pour des réalités. J'ai connu dans ma jeunesse un homme fanatique du Tasse, & qui vouloit me persuader que toutes les nuits il le voyoit réellement, & l'entendoit lui dicter des vers. C'est bien autre chose si l'on écoute le peuple ; il y a des miracles à toute heure & de tous côtés, comme si l'ancienne & la nouvelle Loi, confirmées par tant de prodiges, en avoient actuellement besoin, pour prouver leur authenticité, & la sainteté de leur origine.

Ce qu'il y a de fâcheux, & ce qui doit nous humilier, c'est que dans toutes les différentes classes des hommes, on trouve des superstitions & des préjugés. Chacun paie un tribut à la foiblesse ; & celui même qui paroît assez téméraire pour braver tout, & pour douter de tout, est sujet à des petitesses qui dégradent sa raison.

D'où il faut conclure qu'on ne peut être trop en garde contre tout ce qui s'annonce pour prodige ou pour inspiration. Les faux dévots trouvent leur compte à chérir leur ignorance, &

à se rendre esclaves d'un certain pharisaïsme, parce qu'alors ils trouvent moyen de s'entretenir dans leur orgueil, qui ne veut pas céder, & de vivre sans travailler à la réforme de leur cœur.

Appliquons maintenant les réflexions que je viens de faire à la cause qui se présente, & que je vais exposer sous vos yeux. C'est le moyen de n'être point la dupe du merveilleux qu'on croit y trouver, & de reconnoître que la seule illusion a été le principe de tous les faits qu'on rapporte comme des prodiges qu'on cite avec transport.

Plus la Religion est sainte & vraie, plus elle exige qu'on détrompe les Fideles sur tout ce qui tient à la superstition : c'est pourquoi S. Paul recommande expressément à Timothée de ne point écouter les contes & les fables. Il savoit que les hommes, naturellement portés à l'illusion, adoptent facilement les choses qui paroissent extraordinaires, & leur attribuent un merveilleux qu'elles n'ont pas.

Ces écarts prouvent la nécessité d'une

d'une Religion qui faſſe autorité. Sans cela, il y auroit autant de ſuperſtitions que de perſonnes ; car chacun a une foibleſſe ou une folie qui lui eſt propre, & qui le livre aux plus grands égarements, s'il n'eſt arrêté par un tribunal toujours ſubſiſtant, & qui lui en impoſe.

PREMIER DISCOURS

SUR LA FÊTE DE NOEL,

Prêché à Aſcoli.

Adorabimus in loco ubi ſteterunt pedes ejus.

Nous l'adorerons dans le lieu qu'il vient d'habiter. *Pſ.* 131.

L'HOMME n'eſt plus que le ſimulacre de lui-même ; ſon ame, enveloppée des plus épaiſſes ténebres, ſe diſtingue à peine de l'inſtinct des animaux ; ſes paſſions déſordonnées conſpirent contre ſa perſonne ; ſes ſens révoltés établiſſent l'anarchie dans ſon propre cœur ; la vertu fait ſon tourment, le crime ſes délices ; tout ce qui l'en-

vironne ne ſert qu'à le ſéduire, ou à l'égarer ; il oublie ſon origine & ſa deſtinée, pour ſe confondre avec la terre qu'il foule aux pieds ; le cri de ſa conſcience n'eſt plus qu'une voix éteinte : il érige des monſtres en divinités ; & le vrai Dieu eſt à ſon égard, comme s'il n'étoit pas ; enfin, le Créateur lui-même ſe repent de l'avoir créé.

Quel tableau, Chrétiens Auditeurs ! quel aſſemblage d'erreurs & de forfaits ! Ce n'eſt plus cet homme formé dans la juſtice & dans la ſainteté, dont tous les deſirs étoient purs, & toutes les penſées céleſtes ; mais c'eſt l'eſclave des plus honteuſes paſſions, qui a perdu ſes prérogatives, ſes titres, ſa nobleſſe, pour s'être enſeveli dans les horreurs de l'idolâtrie.

Tels étions-nous ſans la grace du Rédempteur, qui eſt venu nous rétablir dans nos droits, & graver en nous-mêmes, avec des caracteres ineffaçables, le titre auguſte de Chrétien. Alors nous ſommes ſortis du ſein de la mort même, notre ame a repris une nouvelle vie ; & dans les tranſ-

ports de la plus vive admiration, & de la plus grande alégreſſe, nous avons vu le Verbe même de Dieu, le caractere de ſa ſubſtance; enfin, ſon propre Fils engendré de toute éternité dans la ſplendeur des Saints, unir ſa nature à la nôtre, & par un prodige auſſi ineffable, relever notre humanité de la maniere la plus éclatante.

O terre arroſée depuis ſi long temps du ſang des Juſtes & des Prophetes, terre ſouillée depuis tant de ſiecles par une multitude de forfaits! je vous vois purifiée, renouvellée, de maniere à pouvoir vous comparer au Ciel même. Le Juſte par excellence vient ſe repoſer ſur votre limon, & en fait une matiere plus précieuſe que l'or & les pierreries; il vous rend l'habitation des Saints, & il imprime ſur votre ſurface ſes pieds ſacrés, de maniere que nous y reconnoiſſons ſes veſtiges, & que nous nous empreſſons de les adorer: *Adorabimus in loco ubi ſteterunt pedes ejus.*

Grand Dieu! l'homme étoit donc deſtiné à devenir votre frere & votre cohéritier. Par votre Incarnation, vous

l'élevez au rang des Dieux, en vous abaiſſant juſque dans les entrailles de la terre, & en nous réconciliant avec votre Pere éternel.

Il me ſemble voir un combat entre la juſtice divine & la miſéricorde, & la victoire reſter à la miſéricorde. En effet, quelle plus grande marque de bonté de la part d'un Dieu, que celle de ſe dépouiller de toute ſa gloire, pour venir habiter parmi les hommes, après avoir pris leur nature & leurs infirmités?

Notre création, tout admirable qu'elle fut, quand le Tout-Puiſſant répandit ſur nous ſon ſouffle de vie, n'a rien de comparable avec la gloire où nous éleve le myſtere de l'Incarnation. Notre chair diviniſée devient digne de reſſuſciter un jour glorieuſement; & nos corps ſont les temples de l'Eſprit-Saint.

Quelle révolution dans l'Univers! Jeſus-Chriſt, par ſa naiſſance, efface la cédule de mort qui nous condamnoit à des peines éternelles; & le genre humain, déchu de toutes ſes prérogatives dans la perſonne d'Adam, qui

n'avoit plus pour apanage qu'un libre-arbitre plus enclin vers le mal que vers le bien, qu'une concupiſcence qui fait continuellement fermenter les paſſions, qu'un ſigne de malédiction écrit ſur le front, ſe réhabilite, rentre dans ſes droits, & ne trouve plus qu'un Dieu miſéricordieux dans le Dieu vengeur qui l'avoit proſcrit, & qui devoit l'exterminer.

Quelle époque dans la ſucceſſion des ſiecles que la naiſſance d'un Homme-Dieu ! Hiſtoriens, effacez dans vos Ecrits tout ce qui n'a point rapport à ce grand événement ; Orateurs, n'employez plus votre éloquence qu'à le célébrer ; Juſtes, treſſaillez d'alégreſſe, les cieux s'ouvrent à vos deſirs ; Pécheurs, levez la tête, cette adorable Nativité devient votre pardon & votre guériſon.

La nature, attentive à contempler, dans ce jour, ſon Auteur, ſous les enveloppes d'un corps mortel, apprend à tous les hommes quels doivent être leurs ſentiments. Mais, hélas ! tandis que les cieux témoignent leur joie par des Cantiques, & que ce divin Myſ-

tere, ſi long-temps deſiré par les Patriarches, ſi long-temps prédit par les Prophetes, s'accomplit, Mortels, vous demeurez inſenſibles à ce grand événement : la naiſſance d'un Prince de la terre vous affecte plus que la naiſſance du Fils de Dieu ; & ſi vous vous proſternez pour l'adorer, ce n'eſt qu'une cérémonie purement extérieure à laquelle le cœur n'a point de part.

Illuſtres Bergers de Bethléem, ſaints Mages de l'Orient, vous vous éléverez un jour contre cette génération coupable, qui s'occupe moins de la venue du Meſſie, que d'une gloire paſſagere, que d'un tréſor périſſable. Cependant, mes Freres, il n'y a de ſalut que par ce divin Meſſie ; & c'eſt lui-même que les David, les Salomon deſirerent de voir avec la plus vive ardeur ; & c'eſt lui dont l'aſpect qui fait la félicité des Saints, ſera un jour la terreur des méchants. Sa miſéricorde le place aujourd'hui ſur la terre dans un berceau ; mais ſa juſtice, à la fin des temps, le placera ſur un trône de feu au milieu des nuées, afin de juger les vivants & les morts.

Rapprochons ces deux événements, Chrétiens, pour ne pas avoir une téméraire préſomption, & pour ne pas nous abandonner au déſeſpoir.

Si l'homme connoiſſoit parfaitement tout l'honneur qu'il acquiert aujourd'hui, la terre ne ſeroit plus rien à ſes yeux. Il ne verroit que Jeſus-Chriſt, & il confeſſeroit avec l'Apôtre, que tout eſt renfermé dans ce divin Sauveur, que tout n'a été fait, & ne ſubſiſte que pour lui : *Omnia per ipſum, & in ipſo conſtant.*

Nous n'étions pas encore nés, que nous ſubſiſtions dans ce nouvel Adam, qui, prédeſtiné de toute éternité, pour être notre Médiateur & notre vie, n'attendoit que le moment marqué dans les décrets éternels, pour s'incarner. Alors la plus pure de toutes les Vierges devint ſa Mere, par l'opération de l'Eſprit-Saint ; & Jeſus, pour être notre Chef & notre Pere, devint l'humble Fils de Marie.

Que de miracles au moment & après l'accompliſſement de ce divin Myſtere ! Les prodiges couvrirent la face de la terre ; & l'Incarnation con-

fondit les Juifs, atterra les Païens, pour faire le bonheur & la gloire des Chrétiens.

Jérusalem, Jérusalem, as-tu donc oublié les prophéties qui t'annoncerent tant de fois la venue d'un Libérateur, & seras-tu assez malheureuse pour méconnoître celui qui ne paroîtra au milieu de tes murs, que pour *annoncer l'Evangile aux pauvres, guérir les malades, & ressusciter les morts ?*

Hélas ! mes Freres, hélas ! cette Ville infortunée consommera sa réprobation ; elle mettra à mort celui qui venoit lui donner la vie ; & en punition de ses crimes, il ne restera plus d'elle qu'une vaine poussiere, & sa synagogue s'anéantira, pour faire place à une Eglise qui ne périra jamais. Tel sera votre sort, lâches Chrétiens, qui méconnoissez le Messie, ou qui négligez d'observer sa Loi. Les langes que vous voyez maintenant autour de lui, se changeront en flammes de feu pour vous dévorer ; la crêche où il est couché, se transformera en un trône formidable, dont vous ne pourrez soutenir l'aspect ; & ses foibles mains qui peuvent

peuvent à peine s'ouvrir, lanceront la foudre de toutes parts pour vous exterminer. Ce ne ſera plus le temps de la miſéricorde, mais celui de la vengeance.

Grand Dieu ! quel malheur pour le pécheur, qui n'aura pas ſu profiter du myſtere ineffable de votre Incarnation ; qui n'aura point trouvé dans toute l'effuſion de votre ſang, dont une ſeule goutte ſuffit pour ſauver l'Univers entier, de quoi obtenir ſon pardon ; qui n'aura paru à la crêche où notre divin Sauveur eſt né, que pour y recevoir des anathêmes & des malédictions !

Que la Foi nous tranſporte maintenant dans ce ſaint lieu ; qu'elle ſupplée à tout ce que les ſens ne peuvent appercevoir. O lieu de délices, lieu mille fois plus admirable que tous les palais des Rois ! faiſiſſez-moi d'un ſaint tranſport ; faites que je treſſaille d'alégreſſe en vous voyant, & que mon cœur ne veuille plus vous quitter.

C'eſt là, mes Freres, que vous devez être tous les jours en eſprit, & non dans les palais des Grands, où l'on ne trouve que des injuſtices, que

de l'inflexibilité, que de l'orgueil; & non dans ces lieux de malédiction, où vous déshonorez les membres de Jesus-Christ; & non dans ces maisons criminelles où vous jouez le bien des pauvres, le salaire des ouvriers, la substance même de vos enfants; & non dans ces écoles de perdition, où l'on n'apprend qu'une philosophie toute païenne, selon les éléments du monde, & suivant la tradition des hommes: *secundùm elementa mundi, & traditionem hominum.*

Je vous avoue, Chrétiens Auditeurs, qu'on ne peut s'empêcher de répandre des torrents de larmes, quand on fait réflexion au petit nombre de ceux qui profitent de la venue du Sauveur. Les uns rougissent de l'imiter, les autres de le reconnoître; & il n'y a presque personne qui ne trouve un prétexte en lui-même pour ne pas l'adorer.

Mais quel sera donc ce Messie, s'il n'est pas Tout-Puissant, Eternel, Infini? Quelle créature pourra faire sa fonction? Quel autre être qu'un Dieu pourra effacer la faute d'Adam, & satisfaire à la justice divine griévement offensée?

Mon ame m'échappe malgré moi, paſſant d'un ſujet à l'autre avec une étonnante rapidité: mais comment contenir ſon eſprit dans de juſtes bornes, quand l'Univers entier s'abſorbe à la vue d'un ſi grand Myſtere? Comment, au ſouvenir d'un Dieu fait homme, pouvoir ſe modérer? Ah! ſi David fit éclater les plus vifs tranſports devant l'Arche ſainte, qui n'étoit que la figure du Meſſie, quels doivent être nos raviſſements? Tout nous invite à bénir le Saint d'Iſraël, & à le bénir d'une maniere qui annonce toute notre alégreſſe, & tout notre bonheur.

Voûtes ſacrées, retentiſſez de la joie qui nous anime; Miniſtres des autels, entonnez cet *Alleluia* éternel, que les Vieillards de l'Apocalypſe ne ceſſent de chanter autour du trône de l'Agneau; imitez les Anges dans l'expreſſion de vos Cantiques & de vos ſentiments. Fleuves, fontaines, cedres du Liban, béniſſez le Seigneur qui vient de naître. Il ne veut que l'indigence pour orner ſon berceau, afin que tout réponde à la croix ſur laquelle il doit un jour expirer. Quel contraſte entre l'étable de

Bethléem, & les palais des Grands ! Ne croiroit-on pas voir d'un côté des Dieux, & de l'autre, abandonné & souffrant, le plus vil des esclaves? Mais que de vertus dans cet auguste réduit, que la foi regarde comme le plus saint des Tabernacles ! Toutes les perfections de l'Eternel y sont rassemblées ; c'est-à-dire, comme s'exprime St. Chrysostome, que le fini y contient l'infini.

O Mystere incompréhensible ! tout y paroît au dessous de l'homme même, & tout y est digne de Dieu. Abjurons nos honneurs, foulons aux pieds nos richesses, courons à Bethléem sacrifier notre orgueil, notre mollesse, & nous immoler avec Jesus-Christ, qui voile tout l'éclat de sa majesté, pour que le dernier des hommes puisse l'approcher.

Est-ce là votre conduite, vous qui, dirigés par la vanité, n'avez que des yeux de mépris pour l'orphelin & pour l'indigent ; vous qui ne voulez paroître que sous des dehors brillants, & qui croiriez dégénérer si vous descendiez par hasard dans la foule des malheu-

reux, qui ſont vos freres, malgré tout ce que vous faites pour en douter ?

O ſainte Humilité de l'Homme-Dieu ! venez ſaiſir en ce jour ces pécheurs orgueilleux, qui, ſe croyant d'une autre origine que le genre humain, ne veulent pas reconnoître leurs égaux ; venez diſſiper les preſtiges qui les aveuglent, le criminel encens qui les offuſque, & placez-les aux pieds de ceux qu'ils ne daignent pas enviſager ; venez leur dire que leur fin approche, & que bientôt leurs cendres, mêlées avec celles des plus miſérables, demeureront dans un éternel oubli. Venez leur préſenter vous-même le Fils du Très-Haut, ſans autre compagnie que celle des pauvres & des animaux, & n'ayant pas où repoſer ſa tête ; venez confondre par ce ſpectacle, & leur raiſon, & leur orgueil.

Il n'y a que cette précieuſe humilité, mes Freres, qui puiſſe nous faire profiter du myſtere de l'Incarnation, d'autant plus qu'elle eſt la baſe de toutes vertus. C'eſt parce qu'on n'eſt pas humble, qu'on ſe ſcandaliſe de l'abjection

apparente du Meſſie. Les hérétiques & les incrédules combattirent ce myſtere ineffable, parce qu'ils ne purent ſe perſuader qu'un Dieu s'étoit abaiſſé, juſqu'à paroître ſous la forme d'un eſclave : ce fut ce même principe d'orgueil qui ne permit pas aux Juifs de reconnoître le Meſſie, & qui les anima juſqu'à le crucifier.

Qu'il nous ſoit donc en horreur, mes Freres, ce malheureux orgueil, puiſque c'eſt lui qui s'éleve contre le myſtere de l'Incarnation, c'eſt-à-dire, contre ce qu'il y a de plus conſolant dans notre religion, contre ce qui eſt le fondement de toute vérité ; car le Meſſie, mes Freres, n'eſt point un être iſolé ; mais un Etre infini, qui ſe trouve partout, qui donne à tout la vie & le mouvement, & pour qui les choſes viſibles, comme les inviſibles, ſubſiſtent réellement.

Ne ſéparons donc jamais Jeſus-Chriſt de tout ce que nous faiſons ; qu'il ſoit l'ame de nos actions, car tout eſt défectueux ſans lui.

Autrement, mes Freres, le myſtere de l'Incarnation auroit été ſuperflu.

Mais nous ne pouvions être sauvés que par le sacrifice d'un Homme-Dieu, qui, Prêtre & Victime tout à la fois, s'immole, & est immolé.

Vous le savez, autels sacrés, vous, sur qui s'opere tous les jours ce prodige ineffable, vous, qui possédez réellement celui même qui naquit à Bethléem, & dont nous célébrons aujourd'hui la naissance : il est sous la forme du pain, comme il parut autrefois sous le voile de la chair ; mais toujours réellement homme, & toujours réellement Dieu.

Ce qui m'étonne, c'est que ce grand objet puisse s'effacer de vos cœurs & de vos esprits, & que les moindres objets vous fassent oublier un Dieu fait homme pour nous sauver ; un Dieu toujours subsistant au milieu de nous, pour être notre médiateur auprès de son Pere, & pour obtenir notre pardon.

« O charité immense de mon Dieu ! » qui nous avez aimés jusqu'à nous don- » ner votre propre Fils pour intercesseur, comme s'écrioit S. Augustin, » dans les vifs transports de sa recon-

» noiſſance, quand vous rendrons-nous » amour pour amour? » Le moins que nous puiſſions faire, c'eſt de nous ſacrifier pour lui, puiſqu'il s'eſt ſacrifié pour nous. N'agiſſons donc plus déſormais qu'en lui, qu'avec lui & par lui, ſi nous voulons qu'il vive réellement en nous.

Seigneur, quand aurons-nous ce bonheur? Quand nous ſéparerez-vous entiérement de nous-mêmes, de maniere à ne plus nous attacher qu'à vous ſeul? Quand ſerons-nous transformés en vous, pour ne faire qu'une ſeule & même choſe avec vous?

Ce fut là votre deſir, ô mon Dieu! comme vous l'avez ſi-bien fait paroître dans la ſublime priere qui termine votre Sermon après la Cene; & aujourd'hui c'eſt auſſi le nôtre. Non, nous ne voulons plus rien, nous ne demandons plus rien que de nous unir intimement à vous, & pour toute l'éternité.

Ne vous ſentez-vous pas, mes Freres, enflammés de cet amour? Ah! qu'il ſeroit puiſſant en nous, ſi nous connoiſſions bien nos intérêts, & ſi

nous étions parfaitement convaincus de toute la miſéricorde de Dieu ! Il nous a créés deux fois ; car enfin, comment ne pas nommer une ſeconde création, un myſtere qui nous tire du tombeau du péché, pour nous faire vivre d'une vie toute divine ? La philoſophie du ſiecle a beau vouloir nier le péché originel, elle a beau répandre des doutes ſur le grand Myſtere qui fait l'objet de cette ſolemnité ; tout nous annonce que nous avons réellement hérité de la faute de notre premier Pere, & que le Fils de Dieu eſt réellement venu pour l'expier.

Juſqu'alors, nous n'appercevions en nous, comme hors de nous, que la plus affreuſe miſere, & nous n'avions plus aucune eſpérance. Mais, Seigneur, vous ouvrîtes les cieux, quand la terre alloit nous engloutir ; & comme nous n'avions pas en nous-mêmes le pouvoir d'aller vous chercher, vous deſcendîtes pour nous trouver. Graces éternelles vous en ſoient à jamais rendues. Oui, mes Freres, l'ancienne Loi fit place à la nouvelle ; & ce n'eſt plus la crainte, mais l'amour qui conſtitue

le caractere dominant du vrai Chrétien. Comment ne vous aimeroit-on pas, ô mon Dieu! après tout ce que vous faites en notre faveur? Que pouviez-vous nous donner de plus, que de vous donner vous-même? Il faut que l'homme soit bien ingrat, pour n'être pas pénétré d'un bienfait aussi extraordinaire: n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans nous-mêmes, c'est que, plus touchés des biens de ce monde que du bonheur éternel qui nous est réservé, nous vivons d'une vie toute terrestre; & que tout ce qui a rapport à la religion, à ses mysteres, à ses fêtes, à ses solemnités, nous devient absolument indifférent.

O Verbe incarné! vous, la lumiere de nos esprits, vous, par qui les siecles ont été faits, vous enfin, notre espérance, notre vie, notre salut, daignez nous faire part des fruits de votre Incarnation, si vous voulez que nous soyons animés de votre amour; vous seul pouvez nous donner ce qui nous manque pour aller à vous. Ce n'est que par un effet de votre miséricorde, & par une grace toute-puissante, que les

Saints vous furent agréables, & qu'ils furent profiter du myſtere ineffable dont toute votre Egliſe s'occupe en ce jour.

Il n'y a rien, Chrétiens auditeurs, qui doive fixer notre attention & notre cœur, comme ce Myſtere qui, tout incompréhenſible qu'il eſt, rapproche de nous la Divinité, de maniere à nous en rendre participants : *Divinæ conſortes naturæ.* A la clarté qu'il répand ſur ceux qui le méditent, nous verrons que ce qui nous a occupés juſqu'à préſent, n'eſt qu'illuſion & chimere, & que nous avons été trop long-temps les victimes de nos paſſions & de nos ſens. Que la foi ſoit donc déſormais notre lumiere & notre guide : alors ſon flambeau, tout obſcur qu'il paroît, nous rendra viſible le myſtere de l'Incarnation, non pour le comprendre, mais pour l'adorer & nous convaincre de ſa vérité.

Faſſe le Ciel que le Verbe incarné devienne déſormais notre voie, notre vie, notre vérité ; qu'il naiſſe dans nos cœurs comme il naquit aujourd'hui dans Bethléem, pour nous incorporer

avec lui-même, & pour nous rendre heureux dans le temps & dans l'éternité.

« Le monde m'eſt odieux, diſoit » St. Bernard, ſi je n'y vois pas Jeſus-» Chriſt : » ce langage doit être celui de tous les Chrétiens, qui ne ſont ſur terre que pour exprimer dans leurs mœurs celui qui les a rachetés. Jeſus-Chriſt eſt notre lumiere, notre paix, notre conſolation, en un mot, notre félicité. C'eſt ce que vous devez méditer ſérieuſement toute votre vie, & ſurtout dans ce temps, particuliérement deſtiné à honorer la Nativité de Notre Seigneur.

Dieu de toute miſéricorde, déchirez les voiles impoſteurs qui nous empêchent de vous contempler ; faites que la nature entiere, dont vous êtes le principe & la vie, ne nous parle que de vous, & que toutes les créatures ſoient autant de miroirs qui réfléchiſſent à nos yeux votre ſageſſe & votre bonté. Ne conſidérez en nous que la reſſemblance de votre divin Fils naiſſant dans ce jour, pour expier nos fautes, & pour mériter notre pardon. Elevez nos ames juſqu'au ſanctuaire

que vous habitez, en les dégageant de tous les objets terreſtres auxquels la concupiſcence nous attacha dès le moment que nous vîmes le jour.

Si notre naiſſance eſt ſemblable à celle de Jeſus-Chriſt à cauſe de la foibleſſe & de l'humiliation qui les accompagnent toutes deux, quelle différence, ſi l'on oſe les comparer dans leur principe & dans leur effet ! L'une eſt ſouillée par la tache du péché originel, & l'autre eſt auſſi pure que la ſainteté même ; l'une n'apporte avec elle que des miſeres & des malheurs, & l'autre eſt la ſource du bonheur des hommes.

Ces grandes vérités devant être l'aliment de vos eſprits, je vous exhorte à vous en nourrir continuellement, afin que paſſant dans votre ſubſtance, elles vous transforment en celui qui eſt venu nous ſauver, & pour qui nous devons reſpirer à jamais.

SECOND DISCOURS

POUR LA FÊTE DE NOEL.

Verbum caro factum est.

Le Verbe s'est fait chair. *S. Jean, chap. 1, ℣. 14.*

LE Myſtere ineffable, profond, & à jamais adorable, qui fait avec raiſon, parmi les Chrétiens, le jour le plus auguſte & le plus ſolemnel, nous donne, chers Auditeurs, la plus haute idée de l'Etre ſuprême, en nous apprenant que les voies de Dieu ſont vraiment incompréhenſibles. En effet, quel eſt l'homme qui ne ſoit atterré, à la vue de l'Incarnation ? quel eſt le mortel qui oſera en ſonder les abymes ? Si l'on ne peut fixer le ſoleil, qui n'eſt cependant qu'un ouvrage périſſable, il n'eſt donc pas étonnant qu'on ne puiſſe comprendre un Etre éternel ; un Etre, qui n'étant limité ni par les eſpaces, ni par les temps, ne dépend que de lui ſeul ; & qui, toujours immenſe, infini, n'a rien acquis par la

création de ce vaſte Univers, & ne perdra rien quand il ſera détruit. Comment pourrai-je donc aujourd'hui, bonté toujours ancienne & toujours nouvelle, parler de votre Verbe, qui, auſſi ancien que vous, quoique né de vous, eſt le caractere de votre ſubſtance, & la ſplendeur de votre gloire?

Faites taire ici mes ſens, ô mon Dieu! impoſez ſilence à ma raiſon altiere & préſomptueuſe; élevez mon ame juſqu'à vous, pour que je tire, de la plénitude même de vos lumieres, quelques rayons que je puiſſe faire retomber ſur mes Auditeurs, afin qu'ils connoiſſent celui que vous nous envoyez, celui qui étant notre voie, notre vérité, notre vie, doit nous ſervir ici-bas de nourriture & de flambeau.

Je ne vous demande point, Seigneur, cette éloquence qui flatte les oreilles & les eſprits: le ſujet qui nous occupe eſt trop grand par lui-même, pour employer un langage humain. On n'oſe en parler, dans la crainte de ne pouvoir s'exprimer; & lorſqu'on y penſe, on appréhende de n'avoir pas

des idées dignes d'un Myſtere auſſi ſublime que profond.

Auſſi, mes Freres, négligerai-je les phraſes & les mots, pour vous dire tout ſimplement que l'Incarnation eſt tout à la fois, l'humiliation du Verbe, & l'exaltation de l'homme. Admirez ici, Chrétiens, la miſéricorde infinie du Fils de Dieu, qui s'aſſujettit au plus profond abaiſſement pour nous élever; qui ſe réduit à la plus affreuſe indigence pour nous enrichir; qui ſe ſoumet au plus dur eſclavage pour nous délivrer. Cette matiere abſorbe tellement mes penſées, qu'il ne me reſte en partage qu'un étonnement qui me tranſporte & qui me ſaiſit. Il faudroit pouvoir ouvrir le ſein de Dieu même, le Sanctuaire éternel de la Divinité, perdre de vue tous les ſiecles & tous les eſpaces, ſe répandre dans cette immenſité, parcourir cette éternité purement intellectuelle, qui conſtituent l'eſſence de l'Etre ſuprême, pour avoir une juſte idée de ſes perfections & de ſes grandeurs. Il faudroit enſuite retomber ſur la petiteſſe de notre être, ſur les miſeres de notre condition,

condition, sur les horreurs de notre néant, afin de connoître le contraste qui se trouve entre un Dieu qui remplit tout de lui-même, & qui se réduit à prendre la forme & la nature d'un esclave.

Cieux, si je vous interroge sur ce Mystere, vous me répondez que le Tout-Puissant qui vous a créés, qui vous appuya sur le vuide, & qui vous étendit comme un manteau, est vraiment incompréhensible dans ses ouvrages, comme dans ses opérations & dans ses voies. Intelligences célestes, Anges qui formez la cour de l'Eternel, si j'ose vous demander comment le Tout-Puissant a pu prendre un corps semblable au nôtre, vous vous prosternez, vous adorez, & vous m'apprenez, par cette action, que toute créature doit se taire en présence du Créateur, & que la naissance de l'Homme-Dieu est un mystere de foi, & non le sujet d'une vaine curiosité.

Dieu qui ne pouvoit croître en s'élevant, augmente en quelque sorte sa gloire en s'abaissant. Quel spectacle! quand j'apperçois, sous les voiles

d'une chair mortelle, & ſous les apparences d'un pain terreſtre, l'Eternel lui-même, qui ſe réduit à une eſpece d'anéantiſſement. C'eſt alors que toutes les facultés de mon ame ſont comme ſi elles n'étoient plus, & qu'il ne me reſte, de toute mon exiſtence, qu'un tranſport d'admiration.

Mais quand je viens à réfléchir que ce prodige ineffable s'accomplit pour moi, mon cœur s'embraſe de l'amour le plus ardent. Car le Verbe éternel, mes Freres, ne ſemble ſe dépouiller de ſa divinité, que pour diviniſer, en quelque ſorte, notre humanité. Il vient mêler ſon éternité à notre courte durée, pour nous faire vivre au delà des temps; il vient unir ſa toute-puiſſance à notre foibleſſe, pour nous rendre invincibles; enfin, il deſcend juſqu'à nous, pour nous élever juſqu'à lui, & pour nous placer à la ſource de toutes les lumieres & de tous les tréſors.

Cela eſt ſi vrai, que nul mortel, avant l'Incarnation, ne put pénétrer dans les Cieux, & que l'homme, accablé ſous le poids de ſes miſeres, n'avoit que ce moyen pour en ſortir. A

peine le Meſſie eſt-il annoncé, que la terre, quoique couverte de ronces & d'épines, à cauſe du péché d'Adam, treſſaillit d'alégreſſe, & qu'on vit une nuée de Patriarches & de Prophetes, prédire, par leurs paroles & par leurs actions, la venue du ſouverain Libérateur. Dès qu'il paroît, les hommes ſe voient comblés des plus grands biens; les fleuves, d'une grace toute puiſſante & toute miraculeuſe, les inondent de toutes parts; la ſplendeur même de Jeſus-Chriſt devient celle des vrais Chrétiens. On les apperçoit revêtus de l'éclat de la juſtice & de la ſainteté; & juſque dans les cavernes les plus profondes, juſqu'aux extrêmités du monde, juſque ſur les échafauds, ils font rayonner la gloire du Verbe incarné. C'eſt pour lui qu'ils ſouffrent, c'eſt pour lui qu'ils meurent; & par ce double ſacrifice, ils nous apprennent que nous devons réellement nous immoler au ſervice de l'Homme-Dieu, vivre comme il a vécu, & deſirer au moins de mourir comme il eſt mort. Nous ne ſommes ſortis de l'eſclavage du péché, que pour être

assujettis en tout à la volonté de notre Libérateur. Car il ne nous a élevés au rang de ses amis, de ses freres, de ses cohéritiers, qu'aux conditions d'accomplir en nous ce qui manquoit à sa passion : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea* (*).

C'est à vous, Mystere ineffable, dont l'Eglise nous retrace aujourd'hui la mémoire ; c'est à vous que nous devons le bonheur inappréciable de notre délivrance & de notre élévation. Par vous, nous ne sommes plus sous une loi de crainte & de terreur, mais sous une loi d'amour ; par vous, nous avons un intercesseur tout-puissant auprès de Dieu, qui sollicite continuellement notre conversion ; par vous, nous devenons des tabernacles vivants, où Jesus-Christ repose, & où il opere les plus grands miracles en notre faveur.

Faites, ô Verbe incarné ! que nos adorations, dans ces jours de salut & de bénédiction, ne soient pas simple-

(*) J'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jesus-Christ.

ment extérieures & passageres ; mais que, semblables à celles des Bergers & des Mages, elles établissent pour jamais dans nos cœurs le regne de Jesus-Christ, en qui nous avons le salut & la vie, & par qui seul nous pouvons les mériter. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

De Sainte RÉPARATE, Vierge & Martyre.

GÉNÉALOGIES profanes, qui nourrissez l'orgueil des mortels ; naissances chimériques, qui faites oublier le limon dont nous avons été tirés, & la tache originelle qui souilla notre ame dès le moment de notre conception, vous ne viendrez point ici ternir l'éloge que je consacre à la vérité. Tout ce qui tient à la terre, ne doit point entrer dans le panégyrique d'un personnage tout céleste ; le monde n'a rien de commun avec la sainteté.

Il n'en est pas des Héros du Christianisme comme des Grands de l'uni-

vers : c'eſt dans le ſein de Dieu que naiſſent les élus. C'eſt là que l'Eternel ébauche lui-même les grands modeles qu'il doit offrir à la terre, pour que nous les imitions ; qu'il forme & qu'il prépare ces ames ſublimes qui, de ſiecle en ſiecle, viennent éclairer le monde & l'édifier ; & que, ſous le ſceau de la juſtice & de la miſéricorde, il tient en dépôt la ſource de toutes les graces, le germe de toutes les vertus, pour former, au beſoin, des Apôtres, des Martyrs, des Docteurs, des Anachoretes ; c'eſt là enfin, Chrétiens auditeurs, qu'il prit plaiſir à créer ſainte Réparate, votre illuſtre patrone, à l'enrichir des dons les plus précieux, & à en faire un vaſe d'honneur & de prédilection.

Diſparoiſſez, hiſtoire profane, vous qui n'avez que de fauſſes vertus à nous préſenter ; vous dont les Héros, mille fois moins dignes d'éloges que de commiſération, n'eurent, pour principe de leurs exploits, qu'un mépriſable orgueil ; vous, ſur qui les Savants ne répandirent que des lueurs incertaines, capables d'égarer.

C'eſt ſur l'hiſtoire de l'Egliſe qu'il faut appliquer nos regards, ſi nous voulons appercevoir des lumieres ſans nuages, des vertus ſans fard ; cette hiſtoire, dont la ſucceſſion non interrompue des faits les plus mémorables & les plus dignes de notre imitation, reſſemble à la continuité de ces jours ſereins, qui, dans le temps de la plus riante ſaiſon, nous charment par leur pureté & par leur éclat.

Telles furent les excellentes qualités, les ſublimes actions de l'illuſtre Réparate ; toujours au deſſous de tout le monde par ſa profonde humilité ; toujours au deſſus des créatures par ſa magnanimité ; toujours dénuée des richeſſes de la terre ; toujours riche des tréſors du Ciel ; toujours courageuſe au milieu des plus grands combats ; toujours victorieuſe des ſens, des paſſions, des tyrans ; elle parut plutôt un Ange qu'un être mortel, elle n'eut un corps que pour le ſpiritualiſer, une ame que pour la diviniſer.

Vous apperceviez ce ſpectacle, ô mon Dieu ! comme l'ouvrage de votre

grace ; car c'eſt vous qui dirigez les pieds de vos ſerviteurs lorſqu'ils courent dans le chemin de la vertu ; qui déliez leurs langues quand ils béniſſent votre ſaint Nom ; qui ouvrez leurs mains lorſqu'ils répandent des aumônes ; qui rempliſſez enfin leurs cœurs de vous-même quand ils ſe conſument des ardeurs de la charité, & qu'ils ſe livrent, ſans pâlir, comme cette grande Sainte, à toute la fureur des bourreaux, & à toute l'horreur des tourments.

Mais, comment moi, qui n'ai d'autre mérite que le ſimple deſir de pouvoir imiter les Saints, oſerai-je vous entretenir d'une ame toute céleſte, dont la ſociété fut toujours avec Dieu, & qui ſoupira toute ſa vie pour ne poſſéder que lui ſeul ?

Cependant, pour ne pas tromper votre attente, & pour ſeconder votre zele dans ce jour ſolemnel qui nous raſſemble, je vous ferai voir que votre illuſtre Patrone, après avoir obtenu les plus grandes faveurs du Ciel, mérite les plus grands honneurs ſur la terre, & que ſes vertus ne ſerviront qu'à

qu'à nous condamner, si nous n'avons soin de les imiter.

Esprit-Saint, je ne puis ni commencer, ni achever un tel tableau, si vous n'en tracez vous-même le dessein, si vous ne conduisez vous-même la main & le pinceau qui doivent l'exécuter. Les paroles de tout Ministre évangélique ne sont que des sons, si vous ne les rendez efficaces; & toute l'éloquence humaine, qu'une stérile abondance de mots, si vous ne la fécondez & si vous ne la vivifiez. O vous! qui inspirez les Prophetes, & qui conduisez la langue des Orateurs sacrés, je vous demande cette grace, au nom de la plus excellente créature, au nom de Marie, dont l'intercession est si puissante auprès de Dieu.

PREMIERE PARTIE.

La Religion, vraiment incompatible avec tout ce qui est terrestre & charnel, ne connoît de richesses & de grandeurs que celles qui sont toutes spirituelles, & qui n'ont que Dieu lui-même pour objet. De là vient que la

nature eſt toujours en contradiction avec la grace, & que les deſirs des Chrétiens n'ont nul rapport avec ceux des mondains.

Réparate en fut un exemple frappant : étrangere à ſa famille ſur la terre, elle n'exiſta que pour détromper les hommes, & pour leur apprendre qu'il n'y a rien de deſirable, rien de grand ni de parfait que les tréſors de la grace.

Ah ! s'il étoit poſſible d'évoquer ici les ames de tous ceux qui la connurent & qui vécurent avec elle, ce ſeroient autant de témoins qui vous apprendroient que ſon eſprit fut toujours attaché à celui de la Religion, que ſon cœur fut toujours uni à celui de Jeſus-Chriſt, & que toute ſa perſonne fut la plus vive expreſſion de la charité : on eût dit qu'elle n'exiſtoit que par cette vertu.

Ainſi ne vous étonnez pas ſi l'univers n'étoit à ſes yeux qu'un grain de ſable, dont les vents ſe jouent à leur gré ; s'il falloit, à l'immenſité de ſes deſirs, un monde tout intellectuel & tout divin pour les contenter ; ſi ſa

commiſération s'étendoit ſur tous les hommes, ſans en excepter un ſeul.

En vain on lui propoſe des établiſſements, on lui étale des richeſſes, on lui montre la gloire de ce monde avec tout ſon éclat; tout ce qui n'eſt point Dieu ne peut la fixer; elle n'apperçoit que ſa providence; elle n'entend que ſa voix; & en cela, mes Freres, elle nous reproche, de la maniere la plus forte, notre malheureuſe indifférence pour les biens céleſtes: car, hélas! vous le ſavez, preſque toutes nos affections ſont purement charnelles; & s'il nous arrive d'invoquer Dieu, ce n'eſt ſouvent que par routine, & non par amour. Nous éloignons de nous, le plus qu'il eſt poſſible, cet Etre ſuprême en qui nous reſpirons, & par qui nous exiſtons, en courant avec impétuoſité vers les objets qu'il défend, en nous faiſant autant de dieux qu'il y a de créatures, & en ne penſant point au Créateur.

Que ne puis-je vous déployer ici les richeſſes infinies dont ce Dieu, que vous oubliez, eſt le diſpenſateur; vous détailler les conſolations immenſes

qu'il donne à ſes Elus ; vous montrer tous les biens dont il eſt la plénitude & la ſource ? alors vous connoîtriez qu'il n'y a de bonheur qu'à le ſervir avec fidélité.

L'homme deſcend d'abyme en abyme, dit S. Auguſtin, quand il s'écarte du vrai Dieu ; ſes lumieres ne ſont plus que ténebres, ſa vie qu'une véritable mort, ſon exiſtence qu'un néant.

Votre glorieuſe Patrone en fut ſi fortement convaincue, qu'elle s'appliqua à pénétrer de ces grandes vérités tous ceux qui l'approchoient. On ne pouvoit l'aborder ſans s'édifier & ſe pénétrer de ſa piété, ſans reconnoître que Dieu étoit vraiment l'élément de ſon eſprit & de ſon cœur.

Que ne vivez-vous encore, ô bienheureuſe Sainte ! & ſur-tout dans ce ſiecle corrompu, où Dieu lui-même ne ſemble plus qu'un Etre idéal ? vous ranimeriez la foi, preſqu'entiérement éteinte, & l'on verroit les beaux âges de l'Egliſe ſe renouveller. On iroit avec empreſſement vous entendre ; & quels efforts ne feroit-on pas pour imiter des exemples auſſi perſuaſifs que les vôtres ?

Cependant, mes Freres, si vous aviez de la foi, vous envisageriez votre glorieuse Patrone, comme toujours vivante ; vous seriez convaincus que tous ces Saints qui passent successivement dans ce monde pour le purifier & pour l'édifier, sont toujours présents devant Dieu, toujours prêts à vous secourir, quand on les invoque avec un cœur contrit & humilié.

C'est par leurs suffrages que les éclairs perdent leur activité, que les foudres s'éteignent dans la main de l'Éternel, que nos maux ne parviennent point à leur comble, & qu'il nous reste encore l'espérance de revenir sincérement à Dieu.

L'honneur que nous rendons aux Saints, n'est point une stérile apothéose semblable à celle des Païens. Nous sommes assurés, sur le témoignage de l'Eglise, qui ne peut nous tromper, que leur intercession est une source de graces pour tous ceux qui y ont recours. Eh ! comment ne seroient-ils pas puissants, comment ne seroient-ils pas bienfaisants, eux qui, divinisés en Jesus-Christ même, participent

d'une maniere ineffable à ſon pouvoir & à ſa bonté ? Il eſt une vigne féconde dont ils ſont les branches, un arbre de vie dont ils ſont les rameaux, & dont ils reçoivent la nourriture & la vigueur.

Ce n'eſt donc qu'en Jeſus-Chriſt qu'il faut conſidérer votre illuſtre Patrone, ſi l'on veut la trouver toute-puiſſante, & recourir à ſa médiation, ſans compromettre celle du Rédempteur par excellence. Quelle perſpective aux yeux de la Foi, qu'un Etre immenſe, éternel, infini, qui s'identifie avec les Elus de tous les temps, pour les faire vivre à jamais d'une vie toute miraculeuſe & toute divine, pour les montrer un jour, à la face de toute la terre, rayonnants de gloire & de Majeſté !

C'eſt alors que vous verrez cette Protectrice même, que vous invoquez ſolemnellement aujourd'hui, s'élever contre vous, ſi vous ne faites pas vos efforts pour imiter ſes vertus. Mais n'obſcurciſſons point la gloire d'un ſi grand jour, par des réflexions affligeantes. J'aime à me perſuader, d'après

les excellentes qualités qui vous caractériſent, que vous vous rendrez dignes de l'interceſſion de la Bienheureuſe Réparate, & que plus vous avancerez en âge, & plus vous travaillerez à imiter ſon amour pour la pénitence.

Il n'y a que ce moyen d'implorer utilement le ſecours des Saints; car ce ne ſont ni les louanges qu'on leur prodigue, ni un éloge comme celui que je prononce, qui peuvent les glorifier : la ſeule imitation de leurs vertus eſt le panégyrique qui leur ſoit agréable; autrement, ils reſſembleroient aux Grands de la terre, qui n'aiment à ſe repaître que d'un vain encens, ſans faire attention comment il leur eſt offert. Si je ne ſuis pas ici l'hiſtoire de la Sainte que nous célébrons, c'eſt dans la crainte de mettre ſous vos yeux, des faits qui ne ſont point aſſez prouvés. On n'honora jamais la vérité par des menſonges. La Religion n'a beſoin, ni de fauſſes légendes, ni de ſuppoſitions; & il ſuffit de ſavoir que c'eſt l'eſprit de pénitence & l'amour de Dieu, qui ſanctifierent votre glorieuſe

Patrone, pour que vous ſoyez inſtruits & édifiés.

Dieu fit un ſanctuaire de ſon cœur, pour y dépoſer toutes ſes richeſſes; & dès-lors une force vraiment céleſte s'empara de ſon ame; & on la vit pleine d'un courage héroïque, braver la fureur des tyrans qui vouloient corrompre ſa Religion.

Dieu l'a deſtinée de toute éternité à ſervir de ſpectacle aux anges & aux hommes, par la grandeur de ſa foi; & pour obéir à ſes décrets, dans les tranſports d'une joie inexprimable, & d'un amour tout divin, elle brûle de mêler ſon ſang avec celui de Jeſus-Chriſt même, afin de régner éternellement avec lui. La nature vaincue s'étonne de ſon courage, & n'a pas le temps de ſe plaindre & de parler. Le corps de notre illuſtre Sainte s'unit parfaitement à ſon ame, & il gémit, pour ainſi dire, de n'avoir pas la faculté de deſirer la gloire du martyre. Enfin, elle arrive au lieu de ſon ſacrifice, elle embraſſe l'échafaud où elle doit être immolée, elle baiſe affectueuſement le glaive qui va lui

ôter la vie. Déjà elle a reçu le dernier coup ; & tandis que son corps est étendu sur la terre, l'ame s'envole dans le ciel pour y vivre à jamais. Identifiée avec Jesus-Christ, bienheureuse Sainte, obtenez-nous de Dieu, quoiqu'indignes de souffrir le martyre pour conquérir le Ciel, de faire au moins le sacrifice de nos sens & de nos passions, & d'aimer la pénitence & ses saintes austérités : obtenez-nous par le secours des mérites de Jesus-Christ, de pouvoir imiter votre zele pour la Religion, votre charité pour le prochain ; enfin, votre exemple en toutes choses. Nous promettons aujourd'hui à Dieu, qui nous voit & qui nous entend, de faire tous nos efforts pour ne pas donner dans les illusions du malin esprit, & de supporter avec patience & résignation, tous les maux de ce monde trompeur.

La seconde Partie manque.

DISCOURS

Prononcé en 1741, au Chapitre Général des Freres Mineurs Conventuels, par le R. P. GANGANELLI, à la louange de BENOÎT XIV, *qui y préſida.*

TRÈS-SAINT PERE,

QUAND je conſidere la ſuprême dignité dont vous êtes revêtu, les belles actions dont vous êtes environné, la multitude de bienfaits que vous ne ceſſez de répandre, la gloire enfin dont vous jouiſſez, qui brille autant que votre diadême, & qui vous aſſure l'immortalité; j'avoue que je n'oſe proférer une ſeule parole, & que j'aimerois beaucoup mieux conſerver dans mon cœur tout ce que ces grands objets ſont capables d'inſpirer, que de produire au dehors la maniere dont j'en ſuis affecté.

Ma crainte augmente bien davantage, lorſque je fais attention que tout ce que je pourrois dire, devien-

dra bientôt public, dans une Ville qu'il eſt très-difficile de contenter; & qui, ayant vu, pour ainſi dire, naître & ſe perfectionner dans ſon ſein la véritable éloquence, regarde, avec une eſpece de dédain, un panégyrique qui ſort de l'obſcurité du cloître, & qu'elle jugera d'autant plus médiocre, qu'il ne répondra point aux grands ſentiments qu'elle éprouve pour le plus grand des Pontifes.

Comment ai-je été choiſi de préférence, après que tant de perſonnages célebres, des différents Ordres Religieux, ont employé les plus ſublimes penſées, ainſi que les plus riches expreſſions, & avec le plus grands ſuccès, très-Saint Pere, pour vous exprimer tout leur amour & toute leur admiration ?

Au reſte, je ne prétends point fixer ici le ſoleil; & quoique j'aie été découragé, en me rappellant les difficultés que j'éprouvai autrefois, lorſqu'il me fallut rendre des hommages publics à un Prince de l'Egliſe (*),

(*) Le P. *Ganganelli* parle du Panégyrique du Cardinal *Stampa*, qu'il fut chargé de prononcer à Milan quelques années auparavant.

je n'ai pu me refuſer aux deſirs de mon Supérieur Général, qui a cru devoir ſe ſervir de mon organe pour célébrer une infinité de bienfaits répandus par l'immortel Benoît XIV, ſur ſon Ordre & ſur ſa perſonne. Sa vive reconnoiſſance ne pouvoit plus ſe contenir, il falloit qu'elle éclatât en actions de graces ; & tout ce qu'on pourra lui reprocher, c'eſt d'avoir choiſi pour ſon interprete, un homme encore tout couvert de la pouſſiere des claſſes, & qui n'a ni l'uſage, ni les talents pour parler en préſence des Souverains Pontifes.

Mais il eſt du devoir d'un Religieux d'obéir ; & plutôt que de manquer à une telle obligation, je m'expoſe à devenir l'objet de la cenſure de ces hommes qui, ſelon les paroles de Cicéron, s'érigent en critiques au milieu des cercles & des feſtins.

Mais banniſſons toute crainte, & entraînés par la fécondité du ſujet, ne nous occupons plus que de la gloire & du plaiſir de célébrer la nobleſſe, la ſcience, la ſageſſe, la généroſité, le génie du grand Pontife, qui daigne

être aujourd'hui parmi nous, comme un d'entre nous.

Si je ne mets point dans cet éloge la grandeur qu'il mérite, j'emploierai du moins toutes mes forces, pour prouver le desir que j'ai de le rendre tel qu'il doit être. Mais comme je ne puis sortir des bornes qui me sont prescrites, je m'appliquerai beaucoup moins, très-Saint Pere, à préconiser la réputation immense que vous vous êtes acquise, par vos Ouvrages immortels dans l'Eglise, comme dans la République des Lettres; qu'à rappeller les bienfaits dont vous nous avez si souvent & si magnifiquement enrichis, & auxquels vous mettez le comble, en daignant présider à une assemblée générale de notre Ordre, avec un amour & un zele vraiment paternels.

Si, comme dit Xénophon, on ne doit pas mesurer un bienfait, par ce qu'il est en lui-même, mais par la dignité de celui dont il émane, je dois particuliérement m'occuper de ce grand objet.

Fasse le Ciel, que ce discours réponde aux vertus & aux libéralités de

l'immortel Lambertini, & à toute l'étendue de notre reconnoiſſance ! Toutes les fois que j'ai réfléchi ſur l'ancienne ſplendeur des Congrégations Religieuſes, auxquelles ni la ſucceſſion des ſiecles, ni les révolutions des temps n'ont pu ôter leur éclat, je me ſuis élevé juſqu'à l'Etre ſuprême, comme à la premiere ſource de cette glorieuſe prérogative. C'eſt lui ſeul que j'ai entrevu, dans l'honneur que s'eſt acquis l'Ordre de S. François, en produiſant un Patavinus, dont le mérite extraordinaire n'a pu, malgré la caducité des choſes humaines, ni s'altérer, ni vieillir : en mettant au jour un Bonaventure, dont la merveilleuſe douceur répondit à l'élocution, & qui, par l'excellence & la profondeur de ſes connoiſſances, mérita d'être appellé le Docteur Séraphique : en formant un Sixte-Quint, dont la mémoire ſurvit à toutes les générations, comme celle d'un Prince qui eût gouverné le monde entier, avec autant de ſagacité que de fermeté : en peuplant enfin les différents Royaumes d'une multitude de perſonnages illuſtres, auſſi

recommandables par leur ſcience, que par leur ſageſſe. Mais ce qui acheve d'honorer notre Ordre, c'eſt, ô Très-Saint Pere! l'empreſſement avec lequel vous avez daigné venir préſider à cette aſſemblée, & nous dire avec des paroles dignes d'être écrites en lettres d'or, *que malgré les affaires & les embarras, dont un Souverain Pontife eſt continuellement accablé, vous vous rendriez à nos deſirs, afin de vous occuper de nos avantages & de notre tranquillité.*

Il n'y a pas de plus grands bienfaits, que l'affection d'un Prince qui ne cherche qu'à manifeſter ſes libéralités; alors les Sujets, pénétrés de reconnoiſſance pour le paſſé, ſont encouragés par l'eſpoir d'un heureux avenir.

C'eſt ainſi, très-Saint Pere, que vous vous êtes ſignalé à notre égard, & d'une maniere d'autant plus éclatante, que pour vous donner à nous, vous vous arrachez aux occupations les plus importantes.

A peine avez-vous été reconnu pour Souverain Pontife, que vous nous avez

témoigné le desir que vous aviez de présider à notre assemblée, & que, malgré votre empressement à vous y rendre, vous avez daigné vous prêter à nos délais, sans vouloir rien précipiter, & sans changer vos bonnes intentions pour nous. Bonté mémorable, dont nous connoissons tout le prix, & que nous ne pourrons jamais oublier!

Que ne dirois-je point ici de l'attention avec laquelle vous avez vous-même prévenu nos vœux, en traitant nos propres affaires, comme si elles vous étoient personnelles, & en préférant à tous les autres Chapitres, celui de notre Ordre, pour l'honorer de votre auguste présence? Ce qui nous rend encore plus reconnoissants, c'est que vous y paroissez dans tout l'éclat de la majesté Pontificale, & avec une tendresse qui n'a pas d'exemple. En effet, afin de nous presser, pour ainsi dire, entre vos bras paternels, & nous réjouir de votre présence, vous consentez à suspendre les affaires les plus importantes, & à nous donner une partie de votre temps précieux.

Quel

Quel triomphe pour l'Ordre de S. François, qui a le bonheur de voir dans son sein, en qualité de spectateur, de Président & de Pere, un Souverain Pontife qui donne un nouvel éclat à la tiare, par la noblesse de ses Ancêtres, dont quelques-uns sont inscrits au catalogue des Saints, & sur-tout par ses propres vertus !

Comment en faire l'énumération ? Que de veilles passées dans l'étude ! que de travaux apostoliques, que d'ouvrages lumineux ! Dès le temps même que Lambertini prenoit ses grades, on ne trouvoit point d'Etudiant qu'on pût lui comparer, tant il étoit supérieur à tous ses condisciples, tant son génie l'élevoit au dessus de tous les autres.

Aussi méritâtes-vous, très-Saint Pere, l'estime de Clément XI, qui, parfaitement habile à discerner les talents & les vertus, sut apprécier les vôtres, & à qui vous témoignâtes une reconnoissance éternelle, en lui dédiant un ouvrage immortel. Tout le monde sait combien Benoît XIII, ce saint Pontife, vous affectionna, &

l'honneur qu'il fit au Sacré College ; ainſi qu'à lui-même, en vous décorant de la pourpre Romaine. C'étoit dans le temps que la Religion ſe félicitoit déjà de trouver en vous un modele, la Science un maître, la Littérature un Juge, Bologne un Citoyen & un Protecteur ; en un mot, l'Univers un prodige.

Auſſi n'a-t-on pas attribué aux jeux de la fortune, la haute élévation à laquelle vous êtes parvenu ; mais à vos ſublimes & rares qualités qui vous en rendoient digne, & qui vous font comparer à l'aſtre du jour, dont la bienfaiſance égale la clarté.

Vous dédommagez le monde entier, très-Saint Pere, du malheur qu'il éprouve, en voyant tous les jours monter aux dignités, des hommes auſſi ineptes que dépourvus de vertus ; hommes qu'on peut comparer à ces vapeurs que le ſoleil éleve, & qui ne cauſent que de l'obſcurité ; & dont Boëce diſoit qu'ils couvrent de déſhonneur les dignités auxquelles ils parviennent. Plût au ciel qu'on cherchât les hommes pour les grandeurs, &

non les grandeurs pour les hommes !

Mais après avoir effleuré les merveilleuſes qualités qui vous ont placé ſur le trône Pontifical, qu'il me ſoit permis, très-Saint Pere, de retracer ici la joie que répandit ce grand événement dans cette Ville, & dans toute l'Egliſe.

Je me le rappelle ce jour heureux, & à jamais mémorable où nous apprîmes votre exaltation. Une joie générale ſe peignoit ſur tous les viſages ; on liſoit dans tous les yeux ce qui ſe paſſoit dans tous les cœurs. L'alégreſſe qui ne pouvoit s'y tenir plus long-temps renfermée, cherchoit, en éclatant de toutes parts, à faire comprendre qu'elle n'avoit jamais eu d'occaſion plus favorable de ſe manifeſter. Ce fut alors que le nom de Lambertini volant de bouche en bouche, excita les plus heureuſes ſenſations, & qu'on ne s'apperçut point que la nuit ſuccédoit au jour, tant les feux que la joie publique avoit allumés, étoient brillants & multipliés.

Quel mouvement, quel tableau, que cette multitude innombrable de

ſpectateurs qui accouroient en foule pour voir conſacrer le Pontife le plus vénérable & le plus aimé ! Nous vîmes alors les maiſons prêtes à crouler ſous le poids de ceux qui s'attroupoient juſque ſur les toits. Il n'y avoit pas un ſeul eſpace qui ne fût occupé, & qui, peu aſſuré, chancelant, & allant en pente, ne mît ceux qui s'y étoient expoſés, au riſque de tomber & d'être écraſés. Toutes les rues étoient remplies; le Vatican lui-même étoit trop étroit; & preſque perſonne n'auroit ſatisfait ſa curioſité ſans les pénibles efforts des gardes que l'on craignoit à chaque inſtant de voir enſevelis ſous la foule qu'ils vouloient contenir.

Aucun âge ne put tenir au deſir qu'on avoit de jouir du ſpectacle d'un pareil triomphe. Les enfants ſe précipitoient pour vous appercevoir les premiers; les jeunes gens pour vous montrer, les vieillards pour vous admirer, les étrangers pour vous connoître; & les malades mêmes, indociles aux ordres des Médecins, ſe traînerent, comme ſi en vous voyant, ils euſſent

été assurés de recouvrer la santé. Aussi entendoit-on les uns dire hautement qu'ils avoient assez vécu, puisqu'ils vous avoient vu; & aux autres, que c'étoit de ce moment qu'il falloit desirer de vivre.

L'alégresse, semblable à des flammes rapides, mais inégales dans leur mouvement & leurs ondulations, sembloit quelquefois se ralentir pour se reproduire ensuite avec plus d'éclat; & si par intervalle on cessoit d'applaudir, c'est qu'on cherchoit à rendre les applaudissements dignes des vertus de Benoît XIV. Les meres se félicitoient de leur fécondité, en voyant avec joie sous quel Prince & avec quel Pere auroient à vivre les citoyens & les hommes qu'elles mettroient au monde.

Rome, tu contemplois ce spectacle du haut de tes superbes collines, & tu semblois t'élever encore plus par la joie qui te transportoit, que par la magnifique prérogative qui te rend la Métropole du monde entier. Tu espérois, dans ce moment d'alégresse & de paix, recouvrer ce qui t'a été enlevé dans différents siecles, par la

diſſention des Grands ; & tu prévis dès-lors que la concorde qui s'étoit ſouvent altérée, ſeroit rétablie ; & que ſi les diverſes Nations ne s'accordoient pas à te reconnoître pour le centre de la vraie Religion, elles s'uniroient au moins pour bénir & pour admirer ſon nouveau Chef.

Il étoit juſte que la dignité Pontificale, qui ne vous donnoit ni la diſtinction de la naiſſance, ni les qualités du cœur, ni les avantages de l'eſprit, ni la renommée dont vous jouiſſez dans la République des Lettres, ni toutes les vertus que vous poſſédez, vous procurât de tels honneurs ; & que votre exaltation devînt une époque de gloire & d'alégreſſe pour l'univers entier.

Il n'y avoit que le rang de Souverain Pontife qui pût vous convenir, tout autre vous déplaçoit ; & vous nous en donnez, très-Saint Pere, une preuve bien authentique, en daignant deſcendre juſqu'à nous avec tant de bonté. C'eſt une faveur dont chaque Province, chaque Royaume, enfin le monde entier ſe glorifieroit ; & c'eſt

un acte d'humilité qui, en même temps qu'il releve notre Ordre avec le plus grand éclat, donne un nouveau lustre à vos éminentes vertus.

Que cette époque est glorieuse pour nous ! que la joie qu'elle nous cause est vive & sera durable ! Vous avez dû vous en appercevoir, très-Saint Pere, dans ce moment où nos députés de France, d'Espagne, de Pologne, d'Allemagne, enfin de toutes les contrées de l'Univers, eurent le bonheur de vous être présentés. On eût dit que tout ce qui les environnoit, même les choses inanimées, prenoient part à leur alégresse ; c'est alors que chacun d'eux s'écria : Voyage heureux ! combien ne sommes-nous pas dédommagés de nos peines & de nos travaux ! de quelles faveurs ne sommes-nous pas témoins ! que de grandes choses nous sont préparées ! que de merveilles nous aurons à raconter à nos concitoyens ! Quand nous serons de retour dans notre patrie, quelle sera la foule, & quel sera le silence des auditeurs, quand nous leur dirons : Oui, nous l'avons vu lui-même, cet homme ad-

mirable, ce Pape ſi chéri ; & nous avons eu le bonheur de le contempler, comme notre Préſident, comme notre Pere !

O mon Ordre ! eſtime, ſi tu peux, un ſi grand bienfait.

Tu aimois à te rappeller avec complaiſance, que pluſieurs illuſtres Pontifes avoient préſidé à tes aſſemblées, que des Rois les avoient auſſi honorées de leur auguſte préſence : car à peine ſorti de ton berceau, tu vis Grégoire IX, de l'ancienne & illuſtre famille des Conti, préſider ſucceſſivement à l'élection de quatre Généraux ; Innocent IV, aux aſſemblées de Gênes & d'Avignon ; Alexandre IV, ſe trouver à celle où fut élu Général S. Bonaventure, ce grand perſonnage, auſſi utile à toute l'Egliſe, qu'aux Religieux de S. François.

Tu ne peux oublier le nombreux Chapitre général de Rieti, où Nicolas IV, où pluſieurs Cardinaux, où Charles II lui même, Roi de Sicile, & la Reine Marie voulurent bien ſe rendre ; ni l'aſſemblée d'Anagni, où parut la bienveillance de Boniface VIII, & où, ſuivant ſes deſirs, il vit élire pour

pour Général le Cardinal Minius de Pise.

Tu prends un nouveau plaisir à rappeller en ta mémoire le Chapitre général de Mantoue, présidé par Martin V, Prince issu de la famille des Colonna; & l'élection d'un Général à Barcelone, où Pierre, Roi d'Aragon, assista.

Enfin, tu peux te vanter d'avoir eu à Naples, pour spectateur de tes assemblées, le Roi Ruper avec la Reine Sencia; & que Nicolas V, le Mécene des Gens de Lettres, que Sixte IV, qui étoit un de tes enfants, & Benoît XIII, de l'Ordre illustre des Freres Prêcheurs, présiderent à tes Chapitres généraux.

Mais, malgré tous ces glorieux avantages qui t'immortalisent, celui de posséder Benoît XIV aujourd'hui dans ton sein, est infiniment plus précieux, en ce qu'il a daigné s'inviter lui-même à cette assemblée; qu'il a déclaré, par sa propre bouche, le desirer ardemment, afin de nous donner toutes les consolations & tous les secours dont nous pouvions avoir besoin.

Si les Princes, à cauſe de leur dignité, ne peuvent trouver de retraite, ni fuir le public ; ſi tous les endroits où ils s'arrêtent, l'intérieur même de leurs palais ſont expoſés à tous les regards ; ſi, à l'exaltation d'un Pape, les uns ſont tourmentés par la crainte de perdre leurs places, ou de n'en point obtenir, & ſi les autres conçoivent un ferme eſpoir de les conſerver ou d'en acquérir ; ſi enfin un Corps, quel qu'il puiſſe être, eſt expoſé aux éloges ou aux mépris, ſuivant que le Souverain en paroît ſatisfait ou mécontent ; quelle conſidération, T. S. Pere, ne vont pas faire rejaillir ſur nous la faveur dont vous nous honorez aujourd'hui en paroiſſant parmi nous, & la bienveillance diſtinguée que vous nous témoignez ?

Bien-loin que votre ancien zele pour nous ait été altéré ou éteint par votre nouvelle & ſuprême dignité, il a, au contraire, éclaté plus que jamais, d'une maniere ſi ſupérieure à nos idées, & telle que nous n'oſions pas nous en flatter.

La reconnoiſſance qu'on vous doit,

ne commence pas seulement à l'époque de vos bienfaits, mais du moment même où vous les promettez, parce qu'ils nous sont dès-lors vraiment assurés. Aussi l'Ordre dont je suis l'organe fait-il remonter la bienveillance que vous nous accordez aujourd'hui, au jour heureux où vous daignâtes nous assurer que vous nous gratifieriez d'une pareille faveur.

Et quelle faveur ! ses affaires rétablies, ses enfants consolés, & sa gloire plus éclatante que jamais ; la présence de Lambertini, lui méritant l'attachement & l'estime de tous les Citoyens. Que pouvoit-il ambitionner de plus ?

Mais ce qui excite nos raviſſements, c'est la modération avec laquelle, ô Saint Pere ! vous daignez nous présider, vous contentant d'indiquer celui que vous desirez pour Général, sans contraindre nos volontés.

Aussi, comme vos vues embrassent l'avenir & le présent, & que les desirs d'un Pontife qui ne veut que le bien, & qui n'aime que le vrai, sont des ordres impoſants ; nous n'avons pas hésité à régler notre choix sur celui de votre

Sainteté; d'autant mieux que la bienveillance que vous nous témoignez, eſt une ſuite de celle dont votre illuſtre famille nous honora, dès le moment même de notre création.

Je parle ici de faits conſignés de la maniere la plus authentique & la plus ſolemnelle, & dont on voit la preuve ſur une pierre gravée du temps de S. François même, où il eſt atteſté que la peſte exerçant les plus terribles ravages dans la ville de Bologne, & ayant enlevé toute la famille Lambertini, il n'en reſta qu'un ſeul rejeton, qu'on dut aux prieres efficaces de notre glorieux Fondateur.

Monument précieux que j'admirai, lorſque je profeſſois à Bologne, & que j'ai fait apporter en cette Ville, comme ſi j'avois dès-lors prévu que j'aurois occaſion d'en parler dans la conjoncture préſente. Epoque précieuſe, que nous n'oublierons jamais, & qui, aſſurant la conſervation de votre illuſtre maiſon, à la priere de François d'Aſſiſe, nous a procuré, par la ſucceſſion des temps, le plus ſavant des Pontifes, & le plus zélé pour notre Ordre.

Pardonnez, très-Saint Pere, si ce Discours ne répond ni à l'éclat de vos vertus, ni à l'immensité de vos bienfaits : mais qui pourroit vous louer dignement, même parmi les Orateurs les plus éloquents & les plus sublimes?

Malgré ma stérilité, je croirai avoir rempli mon objet, si j'ai parlé d'une maniere qui put être agréable à votre Sainteté. Mais ce qui nous intéresse beaucoup plus que l'honneur d'avoir composé un magnifique Discours, c'est que vous viviez, très-Saint Pere, aussi long-temps que nous le desirons ; ce qui ne peut manquer d'arriver, si le nombre de vos années égale celui de vos vertus. L'Eglise, Rome &, j'ose dire, mon Ordre jouiront alors du plus grand bonheur.

Daignez agréer la reconnoissance que nous conserverons à jamais pour tous vos bienfaits, & qui se trouve encore plus fortement imprimée dans nos cœurs que sur l'airain, où nous l'avons fait graver. « Il n'est pas moins hono» rable, dit Plutarque (*), pour un

(*) *Non enim est minùs regium atque adeò humanum parvula accipere, quàm magna largiri.*

» Roi comme pour un Particulier, de
» recevoir de petits préſents, que d'en
» faire de grands. »

DISCOURS

De CLÉMENT *XIV, au Chapitre des FF. Mineurs Conventuels, aſſemblés pour l'Élection du Général, le* 18 *Mai* 1771.

C'EST aſſurément avec la plus vive ſatisfaction que nous nous trouvons aujourd'hui au milieu de vous, nos chers enfants: votre préſence nous rappelle l'agréable ſouvenir de la vie tranquille & privée que nous avons paſſée au milieu de vous depuis notre plus tendre jeuneſſe; de ces jours heureux, où rien ne nous empêchoit de fréquenter avec vous le ſanctuaire du Dieu vivant, & de marcher avec vous ſur les traces de votre pieux Inſtituteur. Toutes les fois que l'ancienne union qui régnoit entre nous, vient ſe retracer à notre eſprit, nous ſentons renaître cette tendre amitié que nous avons toujours eue pour

vous. Auſſi, n'en doutez pas, votre aſpect eſt pour nous le principe d'une joie inexprimable; en ce moment ſurtout où nous vous voyons aſſemblés au nom de l'Eſprit-Saint, & occupés de l'affaire la plus eſſentielle d'un Ordre qui nous eſt ſinguliérement cher.

En effet il s'agit de choiſir entre vous un homme qui, par l'univerſalité de ſes vertus, ſoit le modele du Corps entier, & qui ſache en maintenir les membres dans les meilleures pratiques, toujours conformément à la ſageſſe de vos Regles; action importante, dont nous concevons toute la difficulté, pour laquelle en conſéquence il faut toute l'attention, tout le déſintéreſſement & tout le diſcernement poſſibles: mais ce qui nous tranquilliſe, c'eſt que nous connoiſſons vos diſpoſitions pour le bien être de l'Ordre: & la ſageſſe qui vous a dirigés dans les élections précédentes, nous fait bien augurer de l'application que vous allez donner à celle d'aujourd'hui: enfin, ce qui nous le perſuade, c'eſt la connoiſſance que nous avons de la vertu de chacun de vous; car, pour découvrir le plus homme de

bien, il n'eſt rien de plus ſûr, de plus infaillible que le coup-d'œil des gens de bien. Unis entr'eux par les liens de la charité, ils joignent au mérite de penſer modeſtement d'eux-mêmes, & d'être ſans prétentions, le talent d'appercevoir facilement le mérite des autres. Ainſi ni l'intérêt particulier, ni la prévention, ni l'eſprit de parti, rien ne peut vous éloigner de votre véritable gloire, ni de vos plus chers intérêts.

Vous penſez avec raiſon que c'eſt travailler pour les Particuliers, que de pourvoir au bien général; que votre Ordre ne ſera heureux & floriſſant, que quand la piété & la ſcience y ſeront en vigueur; & qu'il ne parviendra à ce ſublime degré de vertu, que lorſqu'il aura trouvé un Chef en qui l'on voie briller l'intégrité, la ſcience, la fermeté, la piété. Il n'eſt réſervé de porter les autres à toutes ſortes de vertus, qu'à celui qui le premier aura fait ce qu'il exige d'eux; qui aura donné des preuves manifeſtes d'obéiſſance & d'humilité; qui joint la ſimplicité à la prudence, la douceur à

la sévérité, la religion & la piété à une charité tendre & compatissante ; qui sait à propos réprimander & prier, encourager & instruire ; qui enfin a le don d'exciter & de nourrir la piété, la ferveur, & de faire passer dans les enfants l'esprit de sainteté qui animoit leur illustre Pere.

Nous ne l'ignorons pas ; c'est quelque chose de grand & même d'extraordinaire, que de réunir en soi tant & de si excellentes qualités ; mais votre Ordre peut en fournir des exemples remarquables. Sans parler de ceux qui autrefois vos chefs, mériterent toutes sortes d'éloges ; celui qui jusqu'à ce moment leur a succédé dans cette importante fonction, & que nous voyons ici présent, vient de s'en acquitter, de maniere à ne jamais perdre notre estime & notre amour.

Tels sont les modeles du nouveau Général que vous allez vous donner. Revêtu de leur dignité, qu'il représente leur mérite ; qu'il se propose sans cesse, qu'il ait toujours devant les yeux les actions & les conseils de votre premier Fondateur, comme le flambeau lumi-

neux qui doit diriger sa marche ; mais par dessus tout, qu'il recherche & implore le secours du Ciel : qu'il s'adresse à l'Auteur de la sainteté & de toutes les vertus, à Dieu dont il va être le serviteur & le ministre : qu'il se mette sous la protection de celui qui donne sans mesure les forces pour exécuter ce qu'il demande, quand on place en lui seul sa confiance.

Oui, nos chers enfants, celui que vous connoissez capable de suffire à tout cela, croyez que c'est là celui que le Seigneur vous montre, & qu'il veut choisir. Faites voir que vous n'avez d'autres pensées & d'autres volontés que celles qui vous sont inspirées par l'Esprit-Saint, dont la descente sur les Apôtres occupe si heureusement pour vous (*), dans le moment actuel, le souvenir de l'Eglise entiere. Dans vos suffrages, n'écoutez que ses mouvements & ses conseils : accordez-nous cette consolation ; & par une preuve aussi authentique de votre vertu, faites

(*) C'étoit la veille de la Pentecôte que ce Discours fut prononcé.

croître dans notre esprit la bonne opinion que nous avons conçue de vous, & l'affection singuliere que nous vous portons.

Quelque ancienne que soit cette affection, nous la sentons se ranimer de plus en plus dans notre cœur, & y prendre de nouvelles racines : mais ce qui la fortifie encore davantage, c'est la facilité que nous avons de pouvoir illustrer votre Ordre, & de vous être utiles, depuis que, malgré notre indignité, nous avons été élevés sur la Chaire de Saint Pierre. Faites-nous donc comprendre, par le choix que vous allez faire, que l'attachement & la tendresse de notre cœur paternel ne pouvoient être mieux placés que sur vous : c'est la satisfaction que nous attendons de votre zele filial. En récompense, nous vous promettons de faire trouver à votre Général, dans notre protection & dans celle du Siege Apostolique, tous les secours nécessaires pour donner de l'éclat à votre Ordre, & y faire fleurir la science & la piété.

BULLE

Pour le JUBILÉ UNIVERSEL *qui fut accordé au commencement du Pontificat de* CLÉMENT XIV.

CLÉMENT XIV, à tous les Fideles en Jesus-Christ, qui ces Présentes verront, Salut & Bénédiction Apostolique.

En nous voyant élevés, par un décret impénétrable de la sagesse & de la bonté de Dieu, au sublime degré de l'Apostolat, sans aucun mérite de notre part, nous reconnoissons la grandeur de ses dons, & nous sommes saisis en même temps de la crainte de ses Jugements. Toutes les fois que nous faisons de sérieuses réflexions sur la charge qui nous a été confiée, la pesanteur du fardeau nous effraie, la connoissance de notre foiblesse nous trouble; notre cœur ne peut suffire aux soupirs qui lui échappent, ni nos yeux aux larmes qu'ils répandent: nous

tremblons à tout instant ; nous serions même près de perdre entiérement courage, sans l'espérance du secours de celui qui nous a imposé ce poids si redoutable. C'est ce qui nous fait recourir aux vœux ardents de tous les Fideles du Monde Chrétien, à leurs prieres publiques & ferventes, à leurs jeûnes, à leurs aumônes & à toutes leurs autres bonnes œuvres, pour supplier la miséricorde divine, de vouloir bien confirmer ce qu'elle a commencé en nous ; de nous remplir de la connoissance de ses volontés ; de répandre sur nous l'esprit de sagesse & d'intelligence, l'esprit de science & de piété, l'esprit de prudence & de force, afin que nous puissions, au milieu des devoirs innombrables de notre ministere, prendre le meilleur parti, & exécuter toujours en la présence de Dieu le bien qu'il nous prescrit. Conjurons donc tous ensemble le souverain Pere de famille de veiller sur la vigne qu'il a choisie & plantée ; de soutenir dans cette terre étrangere, par les dons de sa grace, le peuple qui marche dans la voie de ses commandements, & de le

conduire heureuſement au terme du bonheur éternel qu'il lui a promis.

Pour obtenir ces faveurs avec plus de ſuccès, nous avons réſolu, conformément à l'ancien uſage de nos prédéceſſeurs les Souverains Pontifes, d'ouvrir le tréſor des graces divines, afin d'attirer les Bénédictions du Ciel ſur le commencement de notre Pontificat.

C'eſt pourquoi, nous confiant en la miſéricorde de Dieu tout-puiſſant, & en l'autorité des bienheureux Pierre & Paul, ſes Apôtres, en vertu du ſouverain pouvoir de lier & de délier, que nous avons reçu du Très-Haut, malgré notre indignité, nous accordons par ces Préſentes, ainſi qu'on a coutume de l'accorder dans l'année du Jubilé, à ceux qui viſitent certaines Egliſes à Rome ou hors de Rome, l'indulgence & la rémiſſion pléniere de tous leurs péchés, à tous les Fideles Chrétiens de l'un & de l'autre ſexes, en quelque partie du monde qu'ils ſe trouvent, qui, dans l'eſpace de quinze jours conſécutifs, ou de deux ſemaines, à compter de la déſignation qui ſera faite

par les Ordinaires, leurs Vicaires, Officiaux, &c. ..... *(Ce qui suit est de formule.)*

Que les Apôtres S. Pierre & S. Paul, sur le pouvoir & l'autorité desquels nous nous appuyons, intercedent pour vous tous auprès du Seigneur. Que ce même Dieu tout-puissant & tout miséricordieux vous accorde l'absolution & la rémission de tous vos péchés, le temps de faire une pénitence sincere, un cœur toujours repentant, une vie sans tache, la grace & la consolation du Saint-Esprit, & la persévérance finale dans les bonnes œuvres : &, en vertu de sa clémence & de sa miséricorde, nous vous donnons la Bénédiction Apostolique avec une singuliere affection.

Nous voulons aussi qu'en tout lieu, &c.

Donné à Rome à Sainte-Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 12 Décembre 1769, la premiere année de notre Pontificat.

PARTICOLARITÀ
DELLA VITA PRIVATA
DI PAPA CLEMENTE XIV,
SOMMINISTRATE
Dal Fra FRANCESCO.

CLEMENTE XIV, fatto Papa, restò, ad abitare il palazzo del Vaticano per quindici giorni, e poi si portò ad abitare quello di Monte-Cavallo.

Dove avendo trovato la sua camera da dormire, ed il letto apparato di damaschi cremesi, ordinò di levarli, dicendo che i muri nudi bastavano per un semplice Religioso; e benche Pontefice non sdegnava votare lui stesso il vase di notte, non volendo dar questo incommodo à nessuno.

La sua cioccolata, la matina era una piccola chicchera da ragazzo, e prima, e dopo questa, beveva due bichieri di aqua.

PARTICULARITÉS

PARTICULARITÉS
TOUCHANT LA VIE PRIVÉE
DU PAPE CLÉMENT XIV,
DONNÉES
Par le Frere FRANÇOIS lui-même.

DÈS que Clément eut été élu, il habita pendant quinze jours le Palais du Vatican, d'où il se rendit à Monte-Cavallo, pour y faire sa résidence ordinaire.

Ayant trouvé sa chambre à coucher tapissée de damas cramoisi, & son lit de même étoffe, il les fit détendre, ne voulant d'autre parure que les murailles toutes nues, afin de vivre toujours en simple Religieux; & il ne dédaignoit pas, quoique Souverain Pontife, de vuider lui-même tous les jours son vase de nuit dans un endroit voisin de son appartement, afin de n'être à charge à personne.

Il prenoit tous les matins une petite tasse de chocolat entre deux verres d'eau.

Nel principio che andiede in Monte-Cavallo, prendeva una tazza di brodo; ma quando seppi che per questa si prendeva una gallina che costava venticinque baiochi, ordinò si lasciasse questa spesa che li pareva superflua, ed era meglio servirsene in vantaggio de poveri che a lui; e che bevere l'aqua pura, li faceva l'istesso effetto.

Nel suo pranso era ristrettissimo, perche se li dava una polancha lessa, e di questa non mangiava ne meno due oncie, e queste consistevano nella carne la più magra, e la più insipida.

Le sue minestre ordinarie erano pasta, riso, e rare volte l'erbe: nel pranso beveva due ovi freschi, come lo stesso faceva nel Convento di S. Apostoli, da Cardinale.

Il suo arrosto era un polastro, quatro uccelletti de più piccoli, come Cardellini, petri rossi e simili, e questi li voleva magri.

Non mangiava mai tordi, lodole, beccacie, ed altra qualità di ucelli fini, dicendo che questi cibi erano troppo delicati per lui.

Quand il se rendit à Monte-Cavallo, il prit l'habitude de déjeûner avec un léger bouillon ; mais ayant su qu'on employoit à cet effet une poule qui coûtoit environ vingt cinq sous, il dit que cette dépense étoit superflue ; qu'il valoit mieux donner cet argent aux pauvres ; & qu'un verre d'eau lui seroit aussi bon.

Il étoit extrêmement sobre à son dîner ; on lui servoit une poule bouillie, dont il mangeoit environ deux onces ; & c'étoit toujours ce qu'il y avoit de plus maigre & de plus sec.

Les deux potages qu'on mettoit sur sa table, étoient toujours de riz ou de vermicelli, & presque jamais aux herbes : il prenoit régulièrement deux œufs frais, & il étoit dans cet usage dès le temps même qu'il étoit Cardinal, au Couvent des SS. Apôtres.

Le rôti consistoit dans un poulet & quatre petits oiseaux, connus sous le nom de georges rouges, des plus maigres qu'on pouvoit trouver.

Il ne mangeoit jamais ni grives, ni allouettes, ni bécasses, ni perdrix, disant que c'étoit trop délicat pour lui.

Ne tanto poco mangiava mai fromaggio di neſſuna ſorte, ne voleva nelle miniſtre.

Il ſervizio di credenza era un tondino d'alcune ſpume di mandole amare, e di cioccolata, e tre cialdoni piccoli. Li frutti ordinari e continui erano tre finocchi freſchi.

Non beveva mai vini foreſtieri, ne liquori di veruna ſorte, ma poco vino di Monte-Porcio, caſtello vicino Freſcati; e di queſto ne metteva due detti nel biecchiere, ed il reſto riempiva con aqua.

La cena poi della ſera era quatro fette numero di pane, in una tazza, dove ſi gettava ſopra il brodo bollente, laſciato la matina, non volendo che la ſera, ſi provedeſſe altra carne. Se le dava ancora quatro piccoli ucelletti come quelli del pranzo; e per frutto, poche volte l'inſalata, ma una radice della quale ne mangiava due pezzetti. E ſiccome è ſtile che li avanzi della tavola del Papa reſtano a li homini che

Il n'uſoit jamais d'aucune ſorte de fromage, ne voulant même pas qu'on en mît dans la ſoupe (ſelon la coutume du Pays.)

On ne lui donnoit pour entremets qu'un petit plat, où il entroit quelques amandes ameres & du chocolat, avec trois petits échaudés. Tout ſon deſſert conſiſtoit dans trois ou quatre morceaux de fenouil (eſpece de légume qu'on mange en Italie.)

Il ne buvoit jamais ni vin étranger, ni liqueur. Son vin ordinaire étoit celui de Monte-Porcio, vignoble dans le voiſinage de Freſcati; il n'en mettoit que la hauteur de deux doigts dans ſon verre, qu'il rempliſſoit d'eau.

Quant au ſouper, il ſe réduiſoit à quatre petits morceaux de pain que l'on couvroit d'un bouillon gardé du matin, pour ne pas augmenter la dépenſe; & en quatre petits oiſeaux, comme au dîner; & en place du fruit, quelquefois de la ſalade, mais toujours du fenouil. Comme il eſt d'uſage que ce qui reſte de la table du Pape, appartient aux Officiers de bouche, il leur faiſoit donner chaque jour quelques

ſervono in credenza, ordinò ſua ſantità, che ſi daſſe à queſti alcuni paulì da dividerſi inſieme per li avanzi che pochi avevano della ſua tavola.

Il ſuo veſtire era molto ordinario, perche alle volte portava anche le veſti ſtracciate, e rotte.

In ogni ſtagione ſi facevano li abiti di quella roba che era ſolito farſi alli altri Papi, cioè due zimarre, due ſottane, una veſte di camera. La preſente non volle mai ſi faceſſe, perche di continuo portava la zimarra, dicendo ſempre, che non voleva ſpeſe ſuperflue in danno de poveri.

Siccome nel iverno ſentiva freddo ne piedi, quando era corricato, fu conſigliato farſi uſo di quei cuſcini grandi, fatti con le penne del petto delle oche, come ſuol praticarſi da molti, e ſi chiamano *ſofà*; non volſe, dicendo che baſtava un cuſcino di lana, come fece.

Era faciliſſimo rilaſciare à nuovi veſcovi le ſue proprie; e del danaro che teneva preſſo di ſe, ne faceva limoſine con le ſue proprie mani ſegretamente;

paules pour les dédommager. (Le paule vaut dix sols.)

Ses habits étoient des plus communs, & quelquefois même il les portoit déchirés.

Dans chaque saison, on lui faisoit des habits de la même étoffe que les Papes ont coutume de se servir; savoir, deux simarres, deux soutanes, & une robe-de-chambre; mais il ne voulut jamais qu'on lui fît cette derniere, se contentant de porter ordinairement la simarre, disant qu'il ne vouloit point d'un superflu qui fît tort aux pauvres.

Ayant senti pendant l'hiver un froid extrême aux pieds, lorsqu'il étoit couché, on lui conseilla de se faire faire un coussin de plumes; mais il dit qu'il suffisoit qu'on le fît de laine, comme étant beaucoup moins cher.

Il remettoit très-facilement aux nouveaux Evêques ce qu'ils devoient payer; & de l'argent qu'il avoit en main, il en faisoit des aumônes secretes.

Di molta consolazione l'era trattare persone povere ; e quando stava nel mese di Ottobre alla villegiatura in Castelgandolfo , in tempo che i suoi famigliari erano à pranzo , e che restava solo in camera , molti poveri venivano in uno vicolo laterale del palazzo, e lui loro gettava già continuamente del danaro.

Nella festa di S. Francesco il 4 Ottobre , faceva dispensare il pane à poveri nel nostro Convento di Albano dove si portava a celebrare la Sta Messa , e vi concorrevano più di quatro mille poveri.

Lo stesso faceva alli Padri Capuccini di Albano e i Padri Riformati , ogni settimana.

Mi parlava con la più grande affabilità come quando era semplice Religioso , del quel stato si ricordava sempre.

Continuò, essendo Pontefice , sempre di scrivere , e di carteggiare come faceva di prima , senza transcurare le sue sollite preghiere.

Tutti i regali che li venivano da per-

Il n'avoit pas une plus grande consolation que de s'entretenir avec les pauvres ; & lorsqu'il étoit à Castelgandolfe, pendant que son monde dînoit, il restoit seul dans son appartement, d'où il jetoit continuellement de l'argent aux malheureux qui venoient en foule pour recevoir ses largesses, dans une petite rue voisine du Château.

Le 4 Octobre, jour de S. François, il faisoit distribuer du pain à tous les Pauvres, dans notre Couvent d'Albano ; & leur nombre excédoit quatre mille.

Il étendoit ses libéralités sur les PP. Capucins, & sur les PP. Réformés, leur faisant donner chaque semaine des aumônes abondantes.

Il me parloit toujours avec la même affabilité que lorsqu'il étoit simple Religieux, n'ayant jamais oublié cet état.

Quoique Pape, il continua toujours comme auparavant, d'écrire & d'entretenir des correspondances, sans interrompre pour cela ses prieres.

Tous les présents qu'on lui fit, soit

ſonnaggi grandi, di medaglie d'oro, e d'argento, ed altre coſe di valore conſiderabile, tutto mandava nel Muſeo eretto da fondamenti per ſuo ordine.

Si confeſſava ſpeſſo, e diceva la Meſſa ogni giorno; ſe giocava alcune volte al bigliardo, e ſe montava a Cavallo, lo faceva per puro conſiglio del Medico, e per ſollevarſi delle ſue fatiche.

Tanto la ſua morte, che la ſua vita, fù un compleſſo di virtù.

en médailles d'or ou d'argent, ou d'autres choſes infiniment précieuſes, il n'en garda jamais rien pour lui ni pour les ſiens: il en fit préſent au Cabinet de Curioſités, qui a été bâti par ſon ordre.

Il ſe confeſſoit ſouvent, & il célébroit la Meſſe tous les jours; s'il jouoit quelquefois au billard, & s'il montoit à cheval, il le faiſoit par conſeil du Médecin, & pour ſe diſtraire de ſes occupations.

Sa mort, comme ſa vie, fut l'aſſemblage de toutes les vertus.

Voilà, Monſieur, tout ce que l'on a pu avoir du Frere François; *je l'ai écrit mot à mot, avec les fautes qui peuvent s'y trouver.*

C'eſt ainſi que s'exprime celui qui nous a fait paſſer cette Relation. Les ANECDOTES qui ſuivent, ſont traduites ſur l'original Italien, envoyé de Rome,

ANECDOTES

Relatives à la famille & à la perſonne de CLÉMENT XIV.

IL eſt certain que la famille *Ganganelli*, originaire de *Sto Angelo in Vado*, petite Ville Epiſcopale de l'Etat Eccléſiaſtique, étoit noble depuis long-temps, comme cela eſt atteſté dans les archives du pays; quoique l'arbre généalogique qu'on en a fait, & que j'ai ſous mes yeux, ne remonte qu'à l'année 1610.

La famille *Mazza*, originaire de *Pezzaro*, & d'où eſt ſortie la mere de Clément XIV, n'eſt pas moins ancienne; & l'on ſeroit en état de produire toutes les pieces qui le juſtifient.

Clément fut le dernier de ſa branche, ayant perdu ſon frere ainé à l'âge de dix-neuf ans. Il eut deux ſœurs; *Alexandrine*, mariée en 1771 avec *Jérôme Fabri*, d'une noble & ancienne famille de *Veruchio*, qui ſubſiſte aujourd'hui dans trois enfants mâles, dont deux Eccléſiaſtiques demeurent main-

tenant à Rome ; & *Porzia*, qui fut établie avec *Jean-Baptiſte Tebaldi*, d'une famille noble de *Pezzaro*.

Quant aux anecdotes qui concernent l'enfance & l'éducation de Ganganelli, il faut conſulter ſa Vie. On ſait qu'il perdit ſon pere, lorſqu'il n'avoit encore que trois ans ; & que ſa mere, après lui avoir donné pour premier Inſtituteur *Jérôme Fanti*, qui vit encore actuellement, & qui eſt âgé de quatre-vingt-dix ans, le mit chez les Jéſuites au College de Rimini, d'où elle le retira au bout de trois ans, pour le confier aux Peres des Ecoles Pies de la Ville d'*Urbino*, où il conçut le deſſein de ſe faire Religieux, & où il prit l'habit de S. François, le 17 Mai 1723 (le P. *François Paolini* étant alors Gardien.)

On ſait que lorſqu'il eut fait Profeſſion le 18 Mai 1724, il fut envoyé à *Pezzaro*, pour y étudier en Philoſophie, ſous le P. *Joſeph Donati*, qui, charmé de ſes talents, ne voulut point paſſer à *Recanati*, ſans l'emmener avec lui, comme un jeune homme de la plus grande eſpérance. On ſe ſouvient

encore que dans cette Ville il soutint une these avec le plus grand éclat ; qu'il se prêtoit volontiers à toucher des orgues ; & que son Supérieur disoit à ce sujet, *que les facultés de son ame étoient dans une si parfaite harmonie, qu'il n'y avoit rien d'étonnant qu'il fût naturellement Musicien.*

Je ne répéterai point ici qu'il se rendit à *Fano* le 25 Mai 1727, pour y prendre des leçons de Théologie, du P. *Erci Montalto ;* que le Cardinal *Prosper-Marefoschi*, oncle de celui qui brille aujourd'hui par son érudition & par sa piété, l'appella à Rome en 1728, de concert avec le R. P. *Baldrati*, pour lors Général ; qu'il y subit un rigoureux examen qui lui mérita les plus grands éloges, & l'honneur d'être agrégé au College de S. Bonaventure ; & que c'est là qu'il eut pour professeur le P. *Lucci*, mort en odeur de sainteté.

Après avoir reçu le bonnet de Docteur des mains du P. *Vincent Conti*, alors Général, le 29 Mai 1731, il fut envoyé à Ascoli professer la Philosophie, où, selon le récit du sieur *Battaroli*, Curé du lieu, & encore plein

de vie, il fit soutenir des theses, & il prononça plusieurs Discours, les uns sur la Religion, les autres sur la naissance du Messie, avec un applaudissement universel; d'où il passa à Milan, où il eut l'avantage de voir l'Impératrice Reine de Hongrie, & d'être choisi pour faire l'éloge du Cardinal *Stampa*.

Le Cardinal *Annibal Albani*, conjointement avec ses Supérieurs, lui donnerent la Régence de S. Bonaventure, qui vaquoit à Rome, par l'abdication du P. F. *Zampetti*; & le 5 Mai 1741, il fut élu Définiteur perpétuel de la Province.

C'est dans cette même année qu'il prononça le panégyrique de Benoît XIV, en présence de ce grand Pape, qui vint présider en personne, au Chapitre général des Mineurs Conventuels.

En 1745, il fut Adjoint du P. *Innocent Bellestracci*, Consulteur du Saint Office; & en 1746, il devint lui même Consulteur en chef.

Il avoit projeté, comme étant fort ami du travail, de garder pendant quelque temps la Régence de S. Bonaventure, avec la place de Consulteur, pour

y faire enſuite nommer le Pere *Joſeph Donelli*, célebre par ſes talents; mais le Pere *Charles-Dominique Moïa*, Milanois, employa pour l'obtenir, l'autorité du Cardinal *Annibal Albani*; ce qui lui réuſſit.

Ganganelli eut ſans doute ſujet d'être mécontent; mais en grand homme, il n'en témoigna pas la moindre peine, & avec la plus grande indifférence, il laiſſa ſon concurrent jouir de ſon triomphe.

Ayant pris des vacances, & s'étant rendu à Jéſi, il communiqua au Pere *Antoine Sandriani*, qu'il vouloit quitter Rome, & ſe retirer à Aſſiſe, pour y vivre ignoré; ce fut alors que ce Religieux dont on inſtruit la Cauſe, à deſſein de le béatifier, lui dit en termes précis: *Dieu vous veut à Rome, & il vous y deſtine à de grandes choſes.*

Ganganelli auroit été élu Général en 1753 à la place du P. *Jean-Baptiſte Coſtanzo*, & en 1759 à la place du P. *Jean-Baptiſte-Colombi*, mort Archevêque de Bénevent; mais il ne voulut jamais accepter aucune dignité dans ſon Ordre; & s'il n'avoit pas été forcé

par Clément XIII lui-même à prendre le Cardinalat, il reſtoit toute ſa vie ſimple Religieux, plus content de cultiver les Sciences, & quelques amis, que de monter aux plus grandes dignités. Devenu membre du Sacré College, le 24 Septembre 1759, Souverain Pontife, le 19 Mai 1769, il conſerva toujours la même modeſtie, la même affabilité, la même douceur, la même gaieté, & toujours les mêmes amis.

Il diſoit quelquefois qu'il étoit parvenu, comme un grain de bled qu'on jette au haſard, qui prend de la racine, de l'accroiſſement & de la force.

Tout vif qu'il étoit, il ne connut jamais la colere, & il diſoit qu'*il ne ſavoit comment s'y prendre, quand il vouloit paroître fâché.*

M. le Cardinal de Bernis, dont le témoignage eſt du plus grand poids, diſoit qu'il n'avoit connu perſonne *dont les qualités ſociales & les vertus chrétiennes fuſſent dans un degré auſſi éminent que chez* Ganganelli.

Etant Cardinal, il courut avec la plus grande précipitation chez un de ſes Domeſtiques malade, quoiqu'à

l'entrée de la nuit ; & après lui avoir donné tout l'argent qu'il avoit sur lui, il s'écria : *Il n'y a pas d'autre grandeur que celle de faire du bien.*

Un homme richement vêtu, s'étant présenté chez lui sans se faire annoncer au moment qu'il prenoit le chocolat, & ayant osé lui dire qu'il venoit de la part de Dieu, pour lui dire de se conformer à la volonté de Clément XIII, touchant l'affaire de Parme, &c. : le Cardinal lui répondit froidement : *Prouvez-moi votre mission par quelque miracle. Celui dont vous vous dites l'Envoyé, fait toujours connoître ses Ambassadeurs par quelques signes éclatants ; sans cela chacun fera parler Dieu comme il lui plaira.* L'inconnu, tout étonné de cette réponse à laquelle il ne s'attendoit pas, disparut, marmotant quelque chose entre les dents, & très-convaincu que *Ganganelli* n'étoit pas un personnage à donner dans les visions.

Ayant un jour apperçu le P. *Richini* (actuellement Maître du Sacré Palais), il s'écria : *Voilà celui qui devroit être Cardinal, & non* Ganganelli ; *mais il a la tête, & je n'ai que le Chapeau.*

Il disoit *que l'ame aimoit à entendre discourir les Espagnols ; l'esprit les François ; la mémoire les Allemands ; le bon sens les Anglois ; l'imagination les Italiens ;* & que pour bien profiter de la société, il falloit pratiquer ces différentes Nations.

Un jour que son Maître-de-Chambre l'avertissoit qu'il manquoit au cérémonial, en reconduisant un homme ordinaire jusqu'à l'escalier : *Enchaînez-moi plutôt*, répliqua-t-il, *si vous ne voulez pas que j'accompagne ceux qui me font la grace de venir me voir.* Une autre fois il dit à ses gens qui ne vouloient pas laisser entrer une personne, parce qu'il étoit à dîner : *Sachez que je ne suis pas Cardinal, pour avoir de la vanité ; & qu'il n'y a rien de plus pressé que de secourir son prochain :* aussitôt il se leva de table, & il vint au devant de celui qui le demandoit, en lui tendant la main de la maniere la plus obligeante.

Il faisoit ses délices de la lecture, ainsi que de ses devoirs. *Ce sont de bons amis que je dois chérir*, disoit-il, *& de sages maîtres que je dois écouter.*

Dans le moment que le bruit des cloches & de l'artillerie annonçoit son exaltation, le Général des Jésuites dit en soupirant : *Voilà notre agonie qui sonne*, non que *Ganganelli* fût ennemi des Jésuites, mais parce qu'il étoit d'avis qu'on devoit écouter les plaintes des Souverains.

En définissant *Benoît XIV* & *Clément XIII*, il disoit : *Le premier a beaucoup écrit, & le second beaucoup prié.*

Comme on l'assuroit un jour que M. le Cardinal *de Bernis* lui étoit extrêmement attaché, il répondit : *Je serois bien fâché s'il m'aimoit plus que je l'aime ; il vaut lui seul par son esprit, toute une Académie ; & il est un Ministre des plus pénétrants.*

Lorsqu'il eut nommé Mgr. *Panfili Doria*, Nonce extraordinaire en Espagne, pour y porter les langes bénits, il dit : *Je l'aime comme mon propre fils, & je le respecte déjà comme un personnage qui sera très-célebre dans l'Eglise.*

Dès qu'il sentit la maladie cruelle dont il est mort, il dit au Cardinal *Stoppani : Quand on est à la tran-*

chée, on doit s'attendre au boulet de canon.

Nous ſommes deux Laurent, diſoit-il un jour, en parlant de lui-même, & du Général des Jéſuites, *qui ſommes ſur le gril.* Il faiſoit alors alluſion aux douleurs qu'il enduroit, & à la captivité du P. *Ricci.*

S'étant apperçu qu'un Médecin, qu'il avoit fait appeller, ne connoiſſoit rien à ſon mal: Vous le trouverez indiqué, lui dit-il, au Pſeaume 90, où il eſt parlé d'un myſtere qui ſe trame dans les ténebres, *negotio perambulante in tenebris.*

Il s'écria, en apprenant que *Louis XV* venoit de mourir: *Sa mort me fait verſer des larmes; mais la maniere dont il eſt mort les eſſuie.*

Voyant les libelles qu'on répandoit contre lui, loin d'en être ému, il s'écria: *On me feroit preſque croire, en voulant me noircir, que je ſuis un grand homme; car les ſatires n'attaquent le plus ſouvent que le mérite.*

Comme on lui demandoit s'il ne ſoupçonnoit perſonne d'avoir attenté

à sa vie, il dit : *Ne savez-vous pas qu'on m'appelle* Silence 1er.

Une Princesse s'étant montrée curieuse de savoir s'il n'avoit rien à craindre de l'indiscrétion de ses Secretaires : *Non*, répondit-il ; *j'en ai cependant trois*, en montrant ses doigts.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut impénétrable dans toutes les affaires, & que son plaisir étoit d'inquiéter les curieux.

Toutes les fois qu'on lui parloit de ses parents, il disoit que pour ne pas rendre le népotisme odieux, *il avoit choisi* Benoît XIV *pour son modele.*

Il employa tout le temps de sa maladie à prier, à faire des actes de résignation ; & quelquefois il disoit : *La mort m'a tellement pris en affection, qu'elle ne me quitte point : si cela n'est pas bon pour le corps, cela est excellent pour l'ame.*

Nous ne pouvons mieux faire que de terminer ce Volume par un Eloge Latin,

en ſtyle lapidaire, qui a été imprimé à Rome. La traduction qu'on y a jointe, a été faite d'après la ſeconde Edition qu'on en a donnée dans les premiers mois de l'année derniere. Les deux courtes Inſcriptions qui ſuivent, avoient paru d'abord, & ſéparément, dans la même Ville.

GESTORUM

PONTIFICIS OPTIMI, MAXIMI,

CLEMENTIS XIV.

SYNOPSIS.

CLEMENTI XIII, 14 *Kal. Junias Anni* 1769, *succeſſit* CLÉMENS XIV, *ſpectatæ Doctrinæ ſummæque prudentiæ Pontifex. Is erat Laurentius* Ganganelli, *Ordinis Minorum Conventualium* (*).

Regularis unus communi Cardinalium conſenſu, plaudentibus omnibus & admirantibus, ad ſupremum Sacerdotium evectus eſt, quò ſe jampridem dignum reddiderat muneribus præclarè geſtis.

(*) *Quis tamen, quantuſque ille extiterit, & ſi cuncta ſilerent, palam faciunt edita nuper in Gallia, ac duobus comprehenſa voluminibus, nonnulla oblivioni erepta ejuſdem Epiſtola.*

ABRÉGÉ DES FAITS

CONCERNANT

LA VIE DU PAPE

CLÉMENT XIV.

L'AN 1769, le 19 Mai, à Clément XIII ſuccéda CLÉMENT XIV, Pontife vraiment célebre par ſa ſcience éclatante, & par ſa prudence conſommée ; LAURENT GANGANELLI, de l'Ordre des Mineurs Conventuels (*).

Il étoit le ſeul Régulier dans le Sacré College, lorſque les Cardinaux, d'un conſentement unanime, l'éleverent au ſouverain Pontificat, avec un applaudiſſement & une admiration univerſelle ; depuis long-temps il s'en étoit montré digne dans les différentes charges qu'il avoit remplies avec éclat.

(*) Mais ſi l'on veut ſavoir tout ce qu'il a été, il faut conſulter deux volumes de ſes Lettres imprimées en France, & arrachées à l'oubli ; monuments qui publient à jamais ſa gloire, quand même tous les autres ſe tairoient.

V. Kal. Jun. consecratus est, prid. non Mensis ejusdem coronatus. Difficilia Christianæ Reip. tempora animi constantiâ æquavit. Pontificatu vix inito, de sua electione certiores fecit Episcopos Catholicæ communionis, per Epistolam sapientiæ pietatisque plenissimam.

Permisit ut Ferdinandus Primus, Parmensis Dux, & Maria-Amelia, Archidux Austriæ, Matrimonio jungerentur, Ecclesiasticis impedimentis sublatis.

In gravissimis expediendis negotiis, ac Regibus sibi conciliandis, mira dexteritas. Lusitaniæ Regem summâ celeritate & omnium admiratione ad concordiam cum Sede Apostolica reduxit; hujus confirmandæ gratiâ, Innocentium de Comitibus Romanum ad eum legavit, à quo perhonorificè exceptus est. Mox duos potentissimos Borbonios Reges sibi conjunctissimos reddidit, Christianissimum scilicet & Catholicum, apud quem Matriti Apostolicam Nuntiaturam restituit, non

Sa Consécration se fit le 28 Mai, & son Couronnement le 4 Juin. Les temps les plus orageux de la République Chrétienne céderent à sa fermeté. Au commencement de son Pontificat, il fit part de son Election aux Evêques Catholiques, par une Lettre remplie de sagesse & de piété.

Il leva les empêchements Ecclésiastiques qui arrêtoient le Mariage de Ferdinand I, Duc de Parme, avec Marie-Amélie, Archiducheſſe d'Autriche.

Il réussissoit autant à terminer les affaires les plus épineuses, qu'à gagner la confiance des Rois. Il rétablit la concorde entre le Roi de Portugal & le Saint Siege avec une célérité qui surprit l'Univers; &, pour la consolider, il lui députa Mgr. Conti, Prélat Romain, qui en fut reçu avec la plus grande distinction. Peu de temps après il s'attacha les deux plus puissants Princes du Sang Bourbon, le Roi Très-Chrétien & le Roi Catholique, dans la Capitale duquel il rétablit la Nonciature Apost-

ſine ingenti Sedis Apoſtolicæ honore & utilitate.

Primogenitum Aſturiæ Principis ex ſacro fonte ſuſcepit, ac ſplendidiſſimis tranſmiſſis faſciis decoravit. Mariam-Antoniam Valburgam, Caroli VII, Imperatoris primogenitam, ac duos alios nobiliſſimos Principes, Fratres Anglorum Regis comiter excepit atque munificè. Cum Maria-Thereſia, magnâ Pannoniæ ac Bohemiæ Regina, cum Joſepho II, Romanorum Imperatore, atque adeò cum omnibus Catholicæ Religionis Principibus ac Regibus mutuum erat illi Epiſtolarum commercium; quorum omnium ſtudia atque venerationem in ſe excitavit, vel ab ipſis Eccleſiæ Romanæ hoſtibus magni factus.

Suam erga Rempub. Venetam propenſionem oſtendit, orcâ inter Capitulum S. Marci de urbe (*), & Legatum Venetum controverſiâ.

(*) *De quadam parte Ædis Marcianæ, utrùm illa contineretur in Donatione à* Pio IV *Venetis facta. Quæſtionem Pontifex ad ſe vocavit, itaque eam datis Litteris IX Kal. Sep-*

tolique ; époque auſſi honorable qu'avantageuſe pour le Saint Siege.

Il tint ſur les Fonts de Baptême le premier enfant du Prince des Aſturies, pour qui il envoya les magnifiques préſents d'uſage. Il reçut avec magnificence la Princeſſe Marie-Antoinette Valburge, Fille ainée de l'Empereur Charles VII, ainſi que les deux Freres du Roi d'Angleterre. Il entretint une correſpondance réguliere avec l'Impératrice Reine de Hongrie, avec l'Empereur & les autres Rois & Princes Catholiques, dont il ſe fit autant chérir que reſpecter : il fit plus, il ſut ſe gagner l'eſtime & la vénération des ennemis de l'Egliſe Romaine.

Ses bonnes intentions pour la République de Veniſe parurent à l'occaſion d'un différend entre le Chapitre de St. Marc (*) & le Légat de Veniſe.

(*) Il s'agiſſoit d'une partie de l'Egliſe de S. Marc, de laquelle on conteſtoit, ſi elle étoit contenue dans la Donation de Pie IV aux Vénitiens. Clément XIV évoqua l'affaire à lui, &

Sustulit Societatem Jesu, *re non solùm maturiùs, ut ipse fatetur, expensâ, sed etiam fervidis precibus exploratâ. Monachos Cœlestinos in Gallia, & Congregationem Canonicorum Regularium S. Rufi, petente Rege abolevit. Ibidem Minores*, Observantes *dictos, ut etiam in Sabaudia, revocavit ad Ordinem Conventualium; quos cum Romæ ad S. Petrum, tum Laureti Pœnitentiarios constituit. Congregationem SS. Crucis & Jesu-Christi Passionis probavit, eique Basilicam SS. Joann. & Pauli ædes & hortos conterminos ad S. Andræam in Quirinali alumnis Congregationis Missionis inde translatis perpetuò addixit.*

---

temb. ann. M. DCC. LXX. definivit : Si continetur, Donationem confirmo : sin minùs, ego illam Venetæ Reip. dono.

Il ſupprima *la Société de Jeſus*, après avoir examiné cette affaire, comme il le dit lui-même avec le plus grand ſoin, & après avoir employé le ſecours des plus ferventes prieres. En France, à la ſollicitation du Roi, il abolit l'Ordre des Céleſtins, & la Congrégation des Chanoines Réguliers de St. Ruf. Dans le même Royaume, comme en Savoie, il rappella les Freres Mineurs, dits *Obſervantins*, à l'Ordre des Conventuels, & il leur conféra la Pénitencerie de St. Pierre à Rome, & celle de Lorette. Il approuva la Congrégation de la Croix & de la Paſſion de J. C., & lui donna à perpétuité l'Egliſe de St. Jean & St. Paul, avec les maiſons & jardins qui en dépendent, après en avoir transféré les Membres de la Congrégation de la Miſſion, à St. André ſur le mont Quirinal.

---

la termina ainſi par ſes Lettres du 24 Août 1770 : *Si elle y eſt contenue, je confirme la Donation : ſi elle n'y eſt pas, je la donne à la République de Veniſe.*

Alias Eccleſias ſimul junxit, alias in Epiſcopatus erexit, inter quas unam in Hungaria, Catholici Græci Ritûs. Epiſcopo & Canonicis Genevenſibus jamdiu à Calvinianis de ſuis ſedibus exturbatis cum ſacras, tum profanas ædes Anneſii ultrò providit.

Virtutis meritique æſtimator ſeverus, Paulum à Cavallo, Joannem Coſmum de Cunha, Scipionem Burgheſium, Joannem-Baptiſtam Rezzonicum, Marcum Marefoſcum, Joannem de Roche-Aymon, Leopoldum-Erneſtum de Firmian, Antonium Caſali, Paſchalem Aquaviva, Januarium de Simeonibus, Antonium-Eugenium Viſconti, Bernardinum Girauld, Innocentium de Comitibus, Franciſcum Caraffa, Franciſcum-Xaverium de Zelada, Joannem-Angelum Braſchium, Franciſcum Delcium; omnes numero ſexdecim, plures cùm poſſet, Purpurâ donavit.

Veræ Religionis ſollicitudine incenſus, Aſſyrios, Perſas, Tranſylvanos, Ancyranos, abjuratis priùs erroribus &

Il fit la réunion de plusieurs Evêchés, & il en érigea de nouveaux, dont un en Hongrie, du Rit Grec Catholique. Il pourvut à Anneci d'Eglise & de maisons l'Evêque & les Chanoines de Geneve, enlevés depuis long-temps à leurs places, par les Calvinistes.

Juste appréciateur du mérite & de la vertu, il ne créa que seize Cardinaux, quoiqu'il en pût faire davantage; Paul de Cavallo, Jean-Côme de Cunha, Scipion Borgheſe, Jean-Baptiste Rezzonico, Marius Marefoschi, Jean de la Roche-Aymon, Léopold-Ernest de Firmian, Antoine Casali, Paschal Aquaviva, Janvier de Simone, Antoine-Eugene Visconti, Bernardin Giraud, Innocent Conti, François Caraffa, François Xavier de Zelada, Jean-Ange Braschi, François Delci.

Enflammé du zele de la vraie Religion, il reçut dans le sein de l'Eglise Catholique les Assyriens, les Perses, les Transylvains, les Ancyriens,

ſchiſmate, in Catholicæ Eccleſiæ gremium recepit.

Beatorum honore condecoravit Franciſcum Caraccioli, Clericorum Minorum Fundatorem, & ex Clericis Regularibus Paulum Burali, priùs Epiſcopum Placentinum, poſtea Archiepiſcopum Neapolitanum.

Jubilæum Magnum decimum-octavum indixit; ſed non celebravit, morte præreptus.

Neque ſolùm Pontificem, ſed etiam virum Principem egit præclariſſimè. Vectigalium onera levavit, annonam providit, commercium extendit, ac duos præcipuè portus in oculis habuit, Anconitanum ſcilicet, ac Centumcellenſem. Apoſtolicum ærarium auxit parcimoniâ. In piorum hominum cœtus ac præſertim in ampliſſimum S. Spiritûs Xenodochium pecuniam ſuam erogavit. Sibi pareus, liberalis in omnes, præterquam in ſuos.

Agrum Avenionenſem & Venuſinum, Ducatum Beneventanum, ac Pontem

après qu'ils eurent abjuré leur ſchiſme & leurs erreurs.

Il mit au nombre des Bienheureux François Caraccioli, Fondateur des Clercs Mineurs, & Paul Burali, d'abord Clerc Régulier, enſuite Evêque de Plaiſance, & mort Archevêque de Naples.

Il indiqua le dix-huitieme grand Jubilé; mais la mort l'empêcha de l'ouvrir.

Chez lui le Prince parut avec autant de gloire que le Souverain Pontife. Il diminua les impôts, pourvut à la ſubſiſtance de ſon peuple, étendit le commerce, & il s'occupa ſpécialement des Ports d'Ancône & de Civita-Vecchia. Il augmenta de ſes épargnes le Tréſor Apoſtolique, & répandit ſes largeſſes ſur pluſieurs établiſſements de piété, particuliérement ſur le vaſte Hôpital du Saint-Eſprit, établi pour recevoir les étrangers. Econome pour lui-même, il étoit libéral pour les autres, excepté pour ſes parents.

Il recouvra les territoires d'Avignon, du Comtat Venaiſſin, le Duché de

curvum recepit, luculentum benevolentiæ Principum teſtimonium.

Converſus hinc ad Litterarum cultum, & Urbis decus augendum, decreta Ferrarienſis Academiæ ad meliorem formam redegit. In Collegio Romano publicum Gymnaſium, præſtantiſſimis diſciplinarum omnium Profeſſoribus à ſe conductis, inſtituit, annuiſque reditibus ſtabilivit.

In æde Vaticana magnificentiſſimum Muſæum, quod ab illo dicitur Clementinum, *Eruditorum commodo erexit, ac de ſuo pulcherrimis monumentis locupletavit.*

Ipſe propenſus in pauperes, laborum patientiſſimus; juſtus in pœnis inferendis, ſed non ſeverus; in ſuprema auctoritate ſine faſtu; in rerum humanarum varietate ſemper idem ac ſibi conſtans; in audiendis & admittendis omnibus facilis & humanus.

Nihil in hoc Pontifice non eximium: animo volutabat ingentia, eaque plerumque tanto ſilentio, cujus erat amantiſſimus, expediebat, ut eadem

Bénevent & Ponte-Corvo ; preuve éclatante de la bienveillance des Princes à ſon égard.

Il s'appliqua à faire fleurir les Arts, & à décorer ſa Capitale. Il donna une meilleure forme à l'Académie de Ferrare. Dans le College Romain, il érigea & dota une Maiſon publique d'Education, qu'il pourvut des plus habiles Profeſſeurs en tout genre.

Dans le Vatican, il établit, pour la commodité des Savants, un ſuperbe Muſée, appellé *Clémentin*, qu'il enrichit des plus précieux monuments.

Ami des pauvres, infatigable dans le travail, juſte ſans ſévérité, grand ſans faſte & ſans vanité, il fut toujours ſemblable à lui-même au milieu des révolutions & des revers, toujours affable & populaire envers ceux qui l'approchoient.

Il n'y eut rien que de grand dans la perſonne de ce Pontife, ainſi que dans ſes opérations ; & elles furent toujours ſi ſecretes, qu'on n'en étoit inſtruit qu'au moment de leur exé-

alii perfecta priùs noſcerent, quàm ſuſcepta.

Tandem paulatim viribus deſtitutus, x. kal. Octob. Ann. 1774 *extinctus eſt, nono & ſexageſimo ætatis anno nondum expleto, ſolidæ pietatis editis argumentis.*

Eccleſiam adminiſtravit annos quinque, menſes quatuor, ac dies tres, Pontifex verè dignus imperio, & maximè memorabilis.

Fidellement Collationné ſur l'original imprimé le 30 Août 1776.

cution, tant il étoit ami de la discrétion.

Enfin, s'étant insensiblement affoibli, il mourut avec toutes les preuves de la plus solide piété, le 22 Septembre 1774, vers la fin de sa soixante-neuvième année.

Il gouverna l'Eglise cinq ans, quatre mois & trois jours, comme un Pontife vraiment digne de régner, & sûr de vivre à jamais dans l'Histoire.

CLEMENS XIV, P. M.

EX Evangelica paupertate, mundique contemptu,
Ad Petri Cathedram,
Afflante Numine evectus,
Idem est qui erat.
In ipso non ipsius mutatio est:
Amicus amicis, omnibus omnia,
Sibi nihil, prater onus & laborem.

Non sollicitudo Ecclesiarum
Tranquillitatem,
Non irrequieta Principatûs cura
Leporem,
Non ingruentium procellarum nimbi
Fortitudinem adimunt.

Turbato mari serenus,
Trepidis addit animos, mœrentes exhilarat,
Circumstantium ventorum
Contractis velis vim temperat,
Poloque defixus,
Clavum moderatur impavidus,
Expectans meliora.

CLÉMENT XIV, très-grand Pontife.

DE la pauvreté évangélique & du mépris du monde,
Elevé à la chaire de Saint Pierre,
Par l'inſpiration divine :
Toujours le même,
Il ne montre de changement que celui de ſa dignité :
Bon ami, & ſe faiſant tout à tous,
Il ne ſe réſerve que la fatigue & le travail.
Maître de lui-même,
Au milieu de toutes les ſollicitudes paſtorales,
Il ſait conſerver ſon enjouement
Malgré les ſoins inſéparables de la Papauté,
Et oppoſer un ferme courage
Aux plus affreuſes tempêtes.
Tranquille au milieu des flots irrités,
Il donne du courage aux foibles,
De la conſolation aux affligés;
Il ſait à propos plier les voiles
Pour modérer la violence des vents conjurés :
Et les yeux fixés vers le Ciel,
Il continue de tenir le gouvernail d'une main aſſurée,
Dans l'eſpérance d'un temps plus heureux (1).

(1) Cette inſcription a été faite du vivant de *Clément XIV*.

CLEMENS XIV, P. M.

Ex inclita divi Franciſci
Ordinis Minorum Conventualium
Familia,
Nullo humano favore,
Sed peculiari divino conſilio,
Ad regendam & gubernandam
Petri Navim,
In medio mari, aquarum impetu
Diu concuſſam,
Cunctis ſuffragiis evectus,
Pietate, doctrinâ, prudentiâ, dexteritate,
Ab imminenti periculo
Liberavit:
Ac ſolus, ſuper frementes undas
Incedens,
Suis ipſe manibus,
Salvam & incolumem,
In portum veritatis & unitatis
Reduxit.
Fluctuum inde ventorumque ingentem vim
Ita compoſuit,
Ut facta ſit tranquillitas magna,
Perpetuò duraturæ.

CLÉMENT XIV, très-grand Pontife.

MINEUR conventuel,
De l'ordre célebre de S. François,
Elu d'une voix unanime,
Sans aucune protection humaine,
Mais par la ſeule inſpiration du Ciel,
Pour conduire & gouverner
La Barque de S. Pierre,
Depuis long-temps battue de la tempête :
Par ſa piété, ſa ſcience, ſa prudence, ſon habileté,
Il la préſerva
Du péril qui la menaçoit ;
Et ſeul ſur les flots frémiſſants
Qu'il parcouroit avec aſſurance,
De ſes propres mains,
Il la ramena entiere, & ſans dommage,
Au port de la vérité & de l'unité.

Enfin, il appaiſa tellement
La fureur des flots & des vents déchaînés,
Qu'il ſe fit un grand calme,
A jamais durable.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Troiſieme Volume.

La lettre (*a*) déſigne la premiere Partie; (*b*) indique la ſeconde.

A

ABUS (les) : c'eſt le comble de l'injuſtice de vouloir, à raiſon des abus, improuver l'Evangile & la conduite de l'Egliſe, *b*, 47, 48. Imputer à l'Egliſe les excès de quelques-uns de ſes Miniſtres, c'eſt violer toutes les regles de l'équité, 60

Académiques (les ouvrages). Leur ſtyle eſt brillant, *a*, 65 & 66

Accuſateurs (les). La Religion peut ſe glorifier de n'avoir eu pour accuſateurs & pour adverſaires, que des hommes ſcandaleux ou prévenus, *b*, 8 & *ſuiv.*

Accuſations (les) : c'eſt chez les ennemis de la Religion Catholique, que l'on puiſe les accuſations qu'on lui impute, *b*, 49

Actions. Voyez *Oeuvres*.

Adam : nul autre être qu'un Dieu ne pouvoit effacer ſa faute, & ſatisfaire à la juſtice divine griévement offenſée, *b*, 122

Agreda (Marie d'). Voyez *Sainte Théreſe*.

Albacina (le monument d'). Voyez *Bianchi*.
Ambition (l'). Il n'y a pas de siecle, d'année & de jour, que l'Eglise ne tonne contre elle, *b*, 49
Ame (l'). Dieu est le créateur de l'ame, *a*, 21. Preuves de sa spiritualité, 21 *& suiv.* Toute spirituelle & toute simple qu'elle est, elle se multiplie comme si elle étoit divisible, 10. Elle est la mere de nos pensées, de nos raisonnements & de nos affections, 21. Elle est le germe de nos connoissances & de nos idées, 10. Elle cherche à s'étendre dans une autre région que l'univers, 42. Les ames qui languissent sont celles qui ne se nourrissent que de riens : on remarque de l'embonpoint & de la vigueur chez celles qui cultivent les bons livres, 56. L'ame, environnée des sens, est comme un Roi environné de ses gardes : si cette sentinelle se laisse forcer, quel malheur pour l'homme! 20. Ce qu'operent sur l'ame l'éducation, le climat, les bons livres, *b*, 84, 85 Voyez *Dieu*.
Amis (les). Dieu doit être le principe & le lien de tous les vrais amis, *a*, 133
Amour divin (l'). La Religion Chrétienne est l'effusion de cet amour, *b*, 34. Effet de cet amour, *ibid.* & 36
Amusements (les). Il faut savoir trouver de l'utilité jusque dans nos amusements, *a*, 59
Ange (un). Anathême à un Ange qui apporteroit un nouvel Evangile, *b*, 47. Lorsque Jesus-Christ paroît dans le monde, les Anges n'ont rien de plus pressé que d'annoncer aux hommes la paix, 48. Ce qu'ils nous

apprennent en adorant Jesus-Christ naissant, 137
Anglois (l') est enthousiaste de son gouvernement, *b*, 88 : pourquoi, *ibid.*
Apocalypse (le Livre de l') est une mine d'or & de diamants pour quiconque en auroit la clef, *a*, 97. Les Apôtres & les Peres ont levé quelques coins du voile mystérieux qui la couvre, *ibid.*
Apôtres (les) : on venoit leur offrir les fonds de terre dont on vouloit les gratifier ; mais ils ne firent jamais la moindre démarche pour se les procurer, *b*, 53
Armes (les) de l'Eglise : elle n'a d'autres armes que la parole, l'exemple, les larmes, les prieres, les censures purement spirituelles, les peines canoniques, quand les pécheurs scandalisent, *b*, 36, 48. Pour ramener les hérétiques, un Prédicateur ne doit employer d'autres armes que la douceur, le raisonnement & la force des autorités, *b*, 42
Arioste (l') & le Dante font alternativement passer leurs Lecteurs dans les champs les plus fleuris & les campagnes les plus arides, *a*, 8, 9
Arius (Hérésiarque) : il est étonnant comment lui & ceux de sa secte oserent paroître, après la maniere avec laquelle le grand Apôtre, & l'Evangéliste par excellence, prouvent la divinité de Jesus-Christ, *a*, 36, 37
Arts, voyez *Sciences*.
Avarice (l') : c'est une chose abominable que de voir un homme consacré au Sei-

gneur, théſauriſer, *b*, 55. Quand des Miniſtres de l'Egliſe montrerent de la rapacité, ils abuſoient du nom de la Religion, pour employer plus efficacement la ſéduction, 53. Voyez *Miniſtres de Dieu.*

Auguſtin (Saint) ne crut valoir quelque choſe, que lorſqu'il revint à la vérité ſuprême, *a*, 75. Il connut par l'agitation de ſon eſprit & de ſon cœur, qu'il falloit ſe placer ſur la montagne ſainte pour bien apprécier toutes choſes, *ibid.* A fourni d'excellents matériaux ſur l'Egliſe, 100. Eſt, ſur les matieres de la grace & de la prédeſtination, un Auteur approuvé par l'Egliſe qui ne peut errer, *a*, 36. Paroles admirables de ce Saint au ſujet de ceux qui s'égarent, *b*, 44. Il offrit ſon ſiege aux Donatiſtes, & engagea les Evêques à en faire autant, au cas que ces hérétiques conſentiſſent ſincérement à abjurer leurs erreurs, 45. Son déſintéreſſement au ſujet des biens fonds que poſſédoit ſon Egliſe, 53, au ſujet des biens légitimement à lui légués, 54, au ſujet des biens donnés à l'Egliſe par des peres mécontents de leurs enfants, *ibid.* au ſujet des donations que l'on vouloit faire à ſon monaſtere, 71, au ſujet des ſucceſſions, s'il falloit que ſa Communauté plaidât pour en jouir, 54, 55 Voyez *Baptême*, *Charité*, *Monique*, *Ganganelli*, *Grace*, *Prédeſtination*, *Thomas.*

Aumône (l'). L'Egliſe s'eſt toujours contentée de recevoir à titre d'aumône, ce qu'on a bien voulu lui donner, *b*, 52. Ces poſſeſſions dont l'Egliſe jouit, ne ſont que les

aumônes des Fideles dans leur origine, & dans l'uſage, le patrimoine des pauvres, 56
Aurele (Evêque de Carthage). Grand exemple de ſon déſintéreſſement, *b*, 54
Auteur (un). En ſe hâtant d'être Auteur on ne donne à ſes penſées, ni le temps de mûrir, ni celui de germer, *a*, 45 & 46. Ne doit jamais perdre de vue qu'il écrit ſous les yeux d'un Etre incompréhenſible, toujours préſent & agiſſant, &c. 51. Réflexions que les Auteurs devroient faire ſur les ſuites funeſtes & durables d'un ouvrage contraire à la Religion & aux mœurs, 43 *& ſuiv.* Les Auteurs comparés aux Sculpteurs & aux Peintres, 64. Pour avoir de bons Auteurs, il n'en faut qu'une certaine quantité, *b*, 77 : pourquoi, *ibid.* Les Ecrivains qui n'ont d'autre défaut que celui de répéter ce qui a été dit par d'anciens Auteurs, ſont excuſables, pourvu que ce qu'ils remettent ſous les yeux d'un public ſoit bon, *ibid.* & *ſuiv.*
Voyez *Siecles paſſés*, *Style*.

B

BAPTEME (le). L'exemple d'un enfant qui meurt après avoir reçu le Baptême, & d'un autre qui expire ſans avoir eu ce bonheur, prouve, ſelon S. Auguſtin, de la maniere la plus ſenſible, la vérité de la prédeſtination, *a*, 37
Belles-Lettres (les). Différence entre les Belles-Lettres & les Sciences ſublimes, *a*, 56
Bénédictins (les Religieux) employerent tout leur

leur temps à faire reparoître la lumiere dans les siecles où les ténebres de l'ignorance couvroient presque la terre, *b*, 66. Rendirent les campagnes habitables par de continuels défrichements, 67. Nombre de villes doivent leur existence aux Religieux de Saint Benoît, *ibid.* Pourquoi ces Religieux ne s'appliquerent pas toujours à des ouvrages méchaniques, 66

Benoît (Saint). Quelques-uns de ses Moines ont voulu l'empoisonner, *b*, 83, 84. Ce Saint Fondateur ne veut pas qu'on inquiete les transfuges, ni qu'on les poursuive, 65, pourquoi, 66

Benoît (Regle de Saint) est appellée par les Conciles *la Sainte Regle*, une Regle *composée par le même esprit qui a dicté à l'Eglise ses Canons*, *b*, 66. Elle est remplie de sagesse & de discrétion, 65. On n'y voit que la paix, la douceur & la charité, &c. *ibid.*

Benoît XIV. (Lambertini) avoit le talent d'écrire une Lettre avec tant de précision, qu'il sembloit qu'il n'y avoit que des pensées & point de mots, *a*, 69. Il est illustre par sa science, sa sagesse, sa générosité, son génie, *b*, 156. Par ses ouvrages immortels dans l'Eglise comme dans la république des Lettres, 157, 110. Témoigne dès son exaltation au souverain pontificat, le desir qu'il a d'assister au Chapitre général des Mineurs conventuels, 160. Donne un nouvel éclat à la tiare par la noblesse de ses Ancêtres, dont quelques-uns sont inscrits au Catalogue des Saints, & sur-tout par ses propres vertus, 161. Ses travaux

apostoliques, ses veilles, ses ouvrages lumineux, *ibid.* Dès le temps qu'il prenoit ses grades, son génie l'élevoit au dessus de tous ses Condisciples, *ibid.* Estimé de Clément XI, *ibid.* Affectionné & décoré de la pourpre Romaine par Benoît XIII, 162. Joie que répandit dans Rome son exaltation au souverain Pontificat, 163 *& suiv.* Voyez *Berti*, *S. François*, *Muratori*.

Berti (le Pere) Augustin, Docteur éclairé, qui connoissoit parfaitement les Conciles, les Peres, & toute la chaîne de la Tradition, *a*. 34. Benoît XIV étoit plein d'estime pour lui, & le regardoit avec raison comme *un des Théologiens qui honorent le plus l'Italie*, *a*, 32. Voyez *Ganganelli*.

Bethléem. La foi nous y doit transporter, *b*, 121. Quels sacrifices nous devons y offrir, 124. Contraste entre l'étable de cette ville où Jesus-Christ naît, & les palais des grands, 121. Nos églises possedent réellement celui même qui naquit à Bethléem, 127

Bianchi (M. l'Abbé Isidore): ses savantes observations sur le monument d'Albacina, *a*, 81. Il a déterminé d'une maniere triomphante, l'ancien territoire de Tufico, *ibid.* N'a employé, dans son Apologie contre M. Vannozi, que l'honnêteté & la vérité, 81. Son excellente Dissertation sur le monument tout récemment trouvé à Pompéio, 82.

Bibliothécaire (un): il est à propos qu'il soit attentif à ne pas prêter tous les livres indistinctement, *a*, 46

Bibliotheque publique (une) est un des plus.

beaux monuments qu'on puisse laisser après soi, sur-tout lorsque le choix des livres est fait avec goût, & d'une maniere profitable à la Religion & à la patrie, *a*, 40. Pourquoi les Bibliotheques sont remplies de répétitions, d'inutilités, d'inepties, d'absurdités, d'erreurs, 41 *& suiv.* 49. A quoi on peut les comparer, 43, 45. On ne peut mieux faire que d'élaguer d'une Bibliotheque les ouvrages inutiles & dangereux, Pourquoi. 43. Une Bibliotheque publique est un trésor pour un pays, 45. Il seroit à souhaiter que les Religieux qui ont d'excellentes Bibliotheques, les ouvrissent aux curieux, 46 Biens qui en résulteroient, *ibid.* Les bonnes Bibliotheques sont une table délicieuse où l'ame savoure le génie des plus fameux Ecrivains, & où elle s'en pénetre, 56

Blédowski (le R. P.), Provincial des Freres Mineurs conventuels de la province de Cologne. Voyez *Ganganelli.*

Bonaventure (Saint) : sa merveilleuse douceur répond à l'élocution ; & par l'excellence & la profondeur de ses connoissances, il mérita d'être appellé le *Docteur séraphique*, *b*, 158

C

CANONS (les Saints) de l'Eglise ne respirent que la sagesse & la modération, *b*, 47.

Carlos (Dom), Roi de Naples, maintenant d'Espagne, fait régner avec lui toutes les vertus par son esprit d'ordre, de clémence & d'équité, *a*, 118.

Cauſe (une) : raiſon pour laquelle une cauſe, portée à un Tribunal, engendre autant d'opinions qu'il y a de perſonnes, *b*, 88, 89.

Charité (la) ne ſubſiſte réellement que dans la vraie Religion, *a*, 84. Nous rend, elle ſeule, bons parents, bons amis, bons citoyens, bons ſujets, *ibid.* Doit être la vertu ſpéciale des Catholiques, *b*, 63 : pourquoi, *ibid.* On trouve dans les Lettres des Saints Peres de l'Egliſe, & ſur tout dans celles de Saint Auguſtin, qu'il faut toujours conſerver la Charité, même à l'égard de ceux dont la doctrine & les mœurs ſont les plus corrompues, 39. La Religion de Jeſus-Chriſt embraſſe dans ſa charité, tous les hommes, de quelque communion qu'ils ſoient, 13. Vit paiſiblement avec eux, & ne les vexe pas, 29. Prie pour le Juif comme pour le Païen, 29. Exerce l'hoſpitalité envers le Turc comme envers l'Indien, 35.

Charles (Saint) Borromée. Voy. *Mort*, *a*, 39

Chinois (le) ſe croit le plus grand des humains, *b*, 88 : pourquoi, *ibid.*

Choix d'un état (le). Les différents états ſont autant de moyens d'arriver à la perfection, mais il s'agit de bien choiſir, *a*, 18. Maux qui réſultent d'un mauvais choix, *ibid.*

Chrétiens (les premiers) ſe laiſſerent plutôt égorger, que de s'élever contre les Edits de Empereurs, *b*, 57

Chriſoſtome (Saint), ſon portrait, *a*, 67.

Chriſtianiſme (le) ; ſublimité des vérités qu'il propoſe, *a*, 77. Ces vérités ont toujours

été combattues, mais toujours elles ont été victorieuses, *ibid.*

Ciel (le), à qui il est promis, *a*, 73.

Colere (la); jamais l'Eglise ne connut cette colere qui naît de la haine & de la prévention, *b*, 45

Commentateurs (les) & les Interpretes: se tenir en garde contre la plupart, *a*, 32. Ils font quelquefois plier, au gré de leurs opinions, le texte des Auteurs, *ibid.* Nécessité de confronter leurs citations, *ibid.*

Conscience (la) est un fidele moniteur, *a*, 20. Il est indubitable que la conscience nous fait ordinairement des reproches, quand nous craignons si fortement la mort, *a*, 30 & 31. Il n'est jamais permis de vexer les consciences, *b*, 32. Si l'on force un homme à adopter, malgré lui, une religion qu'il rejette, on se rend coupable aux yeux du Seigneur, 31. Explication de ces paroles de Jesus-Christ, *forcez-les d'entrer*, 32 & 33.

Constitutions (les) ou explications ajoutées aux Regles données par les Fondateurs, ne doivent pas être confondues avec ces premieres Regles, *b*, 64. Il y en a qui ont obscurci la Regle, & qui ont fait disparoître le véritable esprit des Fondateurs, 71. Voy. *S. Ignace.*

Contradicteurs (les); quand un ouvrage ne contient que des idées nettes, des principes clairs, des conséquences justes, il ne faut point répondre aux contradicteurs, *a*, 13. Il y a, parmi les Ecrivains, des aboyeurs qu'il faut savoir laisser crier, 14.

Créateur (le) en ne faisant pas deux choses

qui se ressemblent, a voulu que chaque esprit portât une empreinte différente, *a*, 64. Preuve de la fécondité infinie d'un Etre à qui rien ne coûte, & qui fait tout ce qu'il lui plaît, *ibid.*

D

DAMES FRANÇOISES (les) renommées par leurs ouvrages & par leur esprit, se sont procuré l'avantage de fréquenter le Cardinal Passionei, *a*, 63

Damnés (les), voyez *Elus.*

Dante (le), voyez *Arioste.*

Déclamations (les injurieuses) contre les Sectaires déshonorent la sainteté du sacré Ministere, & ne font qu'irriter, *b*, 41. Ce n'est point par là qu'on vient à bout de ramener les hérétiques, 41. L'Eglise ne donne pas le droit d'invectiver le prochain, elle qui ne prêche & ne recommande que la charité, 42

Démons (les) firent agir les Magiciens, qui fascinerent les yeux de Pharaon, *b*, 108

Dévots (les faux), leur portrait peint par Jesus-Christ, *b*, 19 & 20

Dieu seul est infini, *a*, 47. Il est autant immense qu'infini, 48. La source de toutes les grandeurs, 75. Etre tout puissant de qui on tient le mouvement, la respiration & l'existence, 75. Est la miséricorde même, 30. Chacun de nous lui doit ériger un trône dans son propre cœur, 20. Dieu est notre point d'appui, le centre de toute réunion, le principe d'où tout émane, & où tout doit retourner, 74. Nous ne trouvons en nous

qu'un abyme effroyable, si Dieu n'y occupe pas le premier rang, 20. Tous les hommes ensemble, devant lui, ne sont qu'un atome & un néant, 74. Lui seul pouvoit unir aussi intimement une ame indivisible, à une substance toute composée de parties, &c. 19. Dieu est un Etre éternel, immense, infini, &c. &c. *b*, 134. On ne peut le comprendre, *ibid.* Ses voies sont vraiment incompréhensibles, *ibid.*

Discours (tout) a besoin d'une Géométrie naturelle pour avoir de l'ordre, *a*, 70. Il est très-important, pour un Orateur comme pour un Poëte, de savoir s'arrêter à propos, 118. Comparaisons qui le prouvent, *ibid.* Les meilleurs Prédicateurs lassent quand ils passent les bornes d'un discours, 119 Effets que produisoient des sermons très-courts, mais très-éloquents, *ibid.*

Disputes (les): mal qui vient des disputes, dont l'orgueil est presque toujours le principe, *b*, 26. L'Eglise redoute les disputes & les dissentions, 46.

Doctrine Catholique (la) a des obscurités, *a*, 76; mais on y trouve des points d'appui, & qui s'en écarte, ne marche que sur des ruines & des précipices, 77

Dominicains (les) & les Franciscains sont un corps de réserve d'où l'Eglise peut tirer des troupes auxiliaires, *b*, 67. Rempliſſent leur tâche avec succès; une multitude de Dioceses, & l'Univers en entier sont le théatre de leurs travaux apostoliques, *ibid.*

Dominique (Saint), éloge de son Ordre, *a*, 103. Sagesse de sa regle, *b*, 67

E

ÉDUCATION, voyez *Sens.*

Egliſe (l'), beau portrait de l'Egliſe, *a*, 93, 94. Il faudroit toute la vie d'un homme très pieux & très-ſavant, pour compoſer un excellent traité de l'Egliſe, 96. Nous ne la connoîtrons parfaitement que lorſque nous ſerons dans le ſein de Dieu, 94. Son antiquité, 96, 99. Sa ſainteté, 96. Son unité, 100. A quoi elle peut être comparée, 97. Elle poſſede, dans un ſens myſtique, tout ce qu'a le monde matériel, 98. Ne la pas confondre avec ſes Miniſtres, *b*, 8, 60. Il faut juger de ſon eſprit par ce qu'elle prêche, par ce qu'elle pratique chez tous ceux qui ſuivent les regles, & qui ne s'écartent point de leur devoir, 49. La conſidérer dans la maniere dont elle ſe comporta toujours dans ſes actions, comme dans ſes déciſions, 49. Son eſprit ne peut être que l'eſprit de Jeſus-Chriſt, 43. Eſprit *de patience*, *ibid.* *de douceur*, 45; *de paix*, 46; *d'humilité*, 48; *de juſtice*, 50; *de déſintéreſſement*, 52; *de force*, 56 & *ſ.* *de vérité*, 57. L'Egliſe militante, ſouffrante & triomphante, ne forment qu'une ſeule & même ſociété, dont Dieu eſt le principe, l'élément & la vie, 12.

Elus (les): il eſt de foi que Dieu a choiſi les Elus de toute éternité, par un choix de miſéricorde, & que néanmoins ceux qui ſe perdent ne ſont damnés qu'à raiſon du péché originel, ou des péchés qu'ils ont commis,

commis, *a*, 37. C'eſt dans le ſein de Dieu qu'ils naiſſent, *b*, 142. C'eſt là que l'Eternel ébauche lui-même ces grands modeles, les forme, &c. *ibid.* Voyez *Prédeſtination.*

Epiſcopat (l'), par les graces qu'il confere, unit le Ciel à la terre, *a*, 102. Il a Jeſus-Chriſt, l'Auteur de toute Sainteté, pour inſtituteur & pour chef, *ibid.* Voy. *Evêque.*

Equivoques (les), la Religion condamne juſqu'aux moindres équivoques, *b*, 16

Erreurs (les), quel eſt l'eſprit de l'Egliſe, de la loi nouvelle, de la Religion, contre les erreurs & au ſujet de ceux qui les ſoutiennent, *b*, 17, 57. Il faut tonner contre les vices, contre les erreurs; mais il faut épargner les perſonnes, 17, 42

Eſpagnols (les), leur profondeur & leur élévation, *a*, 138. Leur magnanimité répond à leur équité, 135. Il y a beaucoup d'analogie entre eux & les Italiens, 138. Leur éloge par le Cardinal Portocarréro, *ibid.*

Eſprits (les), leurs différences, *a*, 64. Voyez *Créateur.*

Eternité (l'); c'eſt un ſpectacle plus beau que le firmament, de voir l'homme paſſer en un clin-d'œil, juſque dans le ſein de Dieu, au moment qu'une vie temporelle lui eſt ôtée pour faire place à une vie toute divine, *a*, 26. Il eſt étonnant que l'homme, né pour un ſi grand bonheur, ſoit auſſi peu curieux de le connoître, 26 & 27. Les Philoſophes ne ſe ſont point aſſez occupés de cet objet, 27. Malgré tout ce que la foi nous a révélé de certain ſur cet article, nous ſerons dans la derniere ſurpriſe en entrant dans l'éter-

nité, 27. Différence entre cette vie & l'éternité, 28. Voy. *Mort.*

Evangélistes (les saints) emploient la plus grande modération dans le récit qu'ils font de la Passion de leur divin Maître, *b*, 41. Leur ingénuité, 83

Evangile (l') est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes, *a*, 150. Voy. *Ange.*

Evêque (un), honneur que dans tous les temps on leur a rendu, *a*, 102. Le meilleur moyen que doit employer un Evêque pour venger l'Episcopat des outrages que lui fait l'impiété, 103. S. Paul exige qu'il ne soit pas porté à la colere, *b*, 45. Ses devoirs à l'égard des mécréants, 36. Regles qu'il doit suivre pour ne pas donner dans un faux zele, 25 *& f.* Les plus saints Evêques solliciterent, dans tous les temps, la grace des Apostats, ne desirant que leur conversion, 57. Un Evêque est homicide toutes les fois que, le pouvant, il ne soulage pas un pauvre qui souffre la faim, 56. Les Evêques & les Prêtres n'ont droit de prendre que le simple nécessaire sur les biens qu'ils possedent, 52, Voyez *Ministres.*

Excès (les). On ne doit point imputer à l'Eglise certains excès dont l'Histoire a conservé la mémoire, *b*, 46

F

FANATIQUES (les), ne point juger de notre sainte Religion par les portraits qu'en ont tracé les Fanatiques ou les Impies, *b*, 7. On ne peut attendre aucune humanité d'un Fana-

tique, & pourquoi, 25. Voyez *Hypocrite, zele, Lucifer de Cagliari.*

Faux & demi-ſavants (les), rien de plus à craindre qu'eux pour la Religion: pourquoi, *a*, 32

Firmian (M. le Comte), Miniſtre de Hongrie, honore tout à la fois la religion, la ſcience & l'humanité, *a*, 136

Flandre (la), ſa ſituation bien différente de celle de l'Italie, *a*, 104

Foi (la) eſt, ſelon Saint Paul, la certitude des choſes qui ne paroiſſent pas, *a*, 76. Eſt la ſentinelle poſée par le Tout-puiſſant lui-même, qui nous dit à tous: Ici, arrêtez-vous, 49. L'hérétique, comme l'incrédule, ayant voulu forcer cette garde, d'affreuſes ténebres ſe ſont emparées de leurs ames, & ils n'ont plus marché que ſur des précipices, 50. Il n'y a qu'une foi, *b*, 47. L'Egliſe n'a innové ni pu innover dans ſa foi, 60

Franciſcains, voyez *Dominicains.*

François d'Aſſiſe (Saint) n'a jamais eu d'autre langage que celui de l'Evangile, *b*, 68. Sa charité pour les malades, *ibid.* Conduite qu'il tint dans un Chapitre général, pour faire connoître le ridicule des manieres affectées du Frere Elie, *ibid.* Il connut les déſagréments de la direction des Religieuſes, *ibid.* L'illuſtre maiſon des Lambertini doit ſa conſervation aux prieres de ce Saint, 172

François d'Aſſiſe (l'Ordre de Saint), éloge de cet Ordre, *a*, 139. Sageſſe de ſa regle, *b*. 68. Multitude de Docteurs & de grands hommes que cet Ordre a produits, 158.

Benoît XIV assiste au Chapitre Général de cet Ordre, 154 & *f.* Noms de différents Papes, Cardinaux, Rois & Reines qui ont assisté aux Chapitres Généraux de cet Ordre, 168 & *f.*

François de Sales (Saint), Evêque de Geneve, qui a le plus vigoureusement combattu les Protestants, n'a jamais fait éclater qu'un zele produit par la charité, *b*, 36

Frugoni (M. l'Abbé). Il y a dans ses ouvrages & dans ceux de Métastase, des beautés, des images, qui remueroient l'ame la plus engourdie, *a*, 2

G

Ganganelli (le Pere), depuis Clément XIV, n'a jamais fait son étude de la poésie, *a*, 1 & *f.* S'essaya étant au college à quelques poésies champêtres, 2. Le cas qu'il en fit, *ibid.* Déclare qu'il ne sera jamais poëte: pourquoi, 8. Demande pour des Religieuses un cantique de cinq ou six strophes, à la louange de S. Cajétan, 6 & 7. Trouve une certaine histoire que l'Abbé Nicolini admiroit, écrite avec trop de chaleur, 8. Rend témoignage aux soins que le Pere Assistant des Freres Mineurs conventuels de Pologne s'est donnés dans leur affaire contre les Réformés, 10. Déclare que lui-même n'a pas manqué de faire tout ce qui étoit en lui, pour la réussite de ce procès, 11. Se félicite & se réjouit du gain de ce procès, 11. Son *Tableau de l'homme*, 12. Se soumet sans réplique aux observations du P. Berti, 31. Renonce à ses sentiments que ce Pere

a combattus: pourquoi, 31. Déclare que personne n'aime autant la vérité que lui, *ibid.* Soumet aux lumieres du même P. Berti, ses Traités de l'Incarnation, de la Grace & de la Prédestination, 33. Indique les sources où il a puisé, 35. S'arrête à ces Mysteres où la foi impose silence, 38. Ecrit sur l'utilité d'une Bibliotheque publique, 40 *& suiv.* Recommande à l'Evêque de Cracovie les Mineurs conventuels, & en particulier le P. Bledowski, 61. Envoie à l'Abbé Frugoni ses *Réflexions sur le Style*, 61. Déclare ce qui l'a dégoûté de composer des Ouvrages, *ibid.* Fait l'éloge du Cardinal Passionei, 62, & de sa Bibliotheque, 62. *Reflexions* du P. Gauganelli *sur le Style*, 63 *& suiv.* Avoue qu'il n'a fait qu'effleurer les Sciences, 71. A voulu connoître Descartes & Newton, mais qu'il n'a fait que les entrevoir, 72 : a prêché quelques Sermons, mais à la hâte sans en faire son occupation, *ibid.* S'est attaché à la Théologie, & pourquoi, *ibid.* N'a pu faire que de légeres excursions dans la Littérature étrangere, dont il a pris assez de connoissance pour en pouvoir parler, 72, 73. Aime extraordinairement le travail, 73. Auroit volontiers étudié les Mathématiques, *ibid.* En a pris quelques teintures comme à la dérobée. *ibid.* Auroit desiré de voyager pour s'instruire, *ibid.* S'en est dédommagé par le commerce avec ses compatriotes, *ibid.* Témoigne que les incrédules mêmes lui rendent la justice qu'il ne hait personne, à raison de ses sentiments,

& que même les plus obſtinés trouvent dans ſon cœur toute la charité qu'on doit à ſes freres, 79. Ne connoît guere la politique Italienne, 80. Remercie l'Abbé Bianchi de l'envoi qu'il lui a fait de ſes deux Ouvrages ſur les monuments d'Albacina & de Pompéio, 81. Donne au P. Corſi des avis ſur un Traité de Morale qu'il deſiroit compoſer, 83. Releve la morale au deſſus de toutes les Sciences, *ibid.* En fait voir l'étendue, 84. Conſole M. Muratori des perſécutions qui lui ſont ſuſcitées, 85. Le remercie du préſent qu'il lui a fait de ſon dernier Ouvrage, 88. Cas qu'il en fait, *ibid.* Le conſole de nouveau des déclamations que l'on fait en chaire contre ſa perſonne & contre ſes écrits, *ibid.* Détourne le Pere Baudier, Profeſſeur Franciſcain, des deſſeins qu'avoit ce Pere de lui dédier la Theſe d'un de ſes Eleves, 89. Ses ſentiments au ſujet de cette dédicace contre ſa volonté, 90 & *ſ.* Deſire d'être utile à ce Profeſſeur, ainſi qu'à ſon éleve, *ibid.* 92. Promet de mettre au plutôt cette Theſe ſous les yeux de Benoît XIV, 91. Prend occaſion de cette Theſe qui avoit pour ſujet l'Egliſe, pour en parler d'une maniere admirable, 93. Se conſole d'être ſi éloigné du R. P. Gentis, Evêque d'Anvers, parce que c'eſt la poſition où Dieu le veut, 102. Se rappelle, avec un plaiſir ſenſible, la ville de Rimini, où il a fait ſes premieres études, 104. Diſſerte ſur ſon antiquité, 105. Moraliſe d'une maniere admirable ſur le bonheur qu'il y a de vivre utilement pour

les autres & pour soi-même, 106. Ses sentiments sur sa promotion au Cardinalat, 108 & *s.* 124 & 125. Sa modestie au sujet d'un acte de reconnoissance pour un service qu'il avoit rendu au Docteur Bianchi, 110. Donne à ce Docteur, persécuté par l'envie, des consolations puisées dans la Philosophie & la Religion, 111 & *s.* Remercie le P. Sbaraglia d'un excellent Ouvrage dont il l'a enrichi, 113. Espere lui offrir un jour en échange un fruit de sa plume, qui tendra à découvrir le vrai sens de Saint Augustin dans ses Traités de la *Correction & de la Grace*, *de la Prédestination des Saints*, *& du don de la Perséverance*, 114. Refuse, sous prétexte d'incapacité, de travailler à un Ouvrage auquel ce Pere vouloit l'appliquer, 115. Lit toujours les meilleurs livres possibles, *ibid.* Voudroit bien ne point se brouiller avec Aristote & Scot, & pourquoi, *ibid.* A chaque pas se trouve obligé de les laisser en chemin pour prendre des routes plus sûres, *ibid.* Avis qu'il donne à un Abbé au sujet d'un Discours sur le respect & l'obéissance dus aux Rois, 116. Sa vénération profonde pour les Souverains, 117. Releve le regne de Dom Carlos, Roi de Naples, actuellement Roi d'Espagne, 118. Veut que l'on soit sobre en éloquence, & que les discours ne soient pas longs, 118 & 119. Avis qu'il donne à un Duc, 121 & 122. Doute de la réussite d'une affaire pendante à un Tribunal, attendu que quelque bonne volonté qu'ait chaque Juge en particulier, souvent le Tribunal en décide

autrement, 122. Se réjouit de ce que le P. Edmonde Rein, Religieux de Cîteaux, ſon ami, va faire le voyage de Rome, 125. Le loue du zele qu'il a pour le bien de ſon Ordre, 127. Lui envoie la permiſſion de lire & retenir les livres prohibés, & pour deux autres Religieux, 127 & 130. Il ne l'envoie pas au Frere Fahkner, & pourquoi 130. Rend raiſon du motif pour lequel le Cardinal Galli accordoit à tous les Religieux qui le deſirerent, la liberté d'embraſſer une regle plus auſtere, 128. Fait part à ce Religieux de ce que ſa ſainteté lui a dit à ſon ſujet, 131. Les ſouhaits qu'il lui fait, 132. Se ſouvient de lui à l'autel, 133. Se recommande à ſes oraiſons & ſaints ſacrifices, 134. Eloge qu'il fait de la Reine de Hongrie, 136, & du Comte Firmian, ſon Miniſtre, *ibid.* Déclare quelle étoit ſa dévotion lorſqu'il demeuroit à Milan, pour l'Egliſe où Saint-Auguſtin avoit reçu le Baptême, *ibid.* Son amour pour l'Ordre de S. François, 139. Sa profonde humilité, *ibid.* Fait l'éloge du P. Pacciaudi, Théatin, & du P. Jacquier, Minime, *ibid.* Conſole un Supérieur de Communauté, au ſujet de la Commiſſion établie en France pour examiner les inſtituts des Ordres religieux, 140. Loue le Pape de ſon zele, M. l'Archevêque de Paris de ſa haute piété, & la Maiſon de Bourbon, de la protection qu'elle a toujours accordée aux vrais Fideles, 140 & 141. Promet à un Religieux de ſon Ordre, de le réconcilier avec ſon Gardien, pourvu que ce Re-

ligieux lui écrive qu'il ne donnera à la Musique que le temps de la récréation, 143. Avis qu'il lui donne à ce sujet, 144. S'étoit appliqué à toucher l'orgue, 143. Mais qu'il s'est rendu à la regle & à la raison, *ibid.* Obtient du Pape la grace que desiroit son Général, 145. Pourquoi il aimoit cet instrument, 143. Parle au Comte Riviéra des éminentes vertus du R. P. Costanzo, afin qu'il en instruise Sa Majesté, 146. Est très-éloigné de mettre aucun obstacle à l'élévation de ce Pere à l'Episcopat, *ibid.* Ne veut pas aller plus avant, pour ne point priver son Ordre d'un aussi bon Religieux, d'ailleurs très-éloigné d'ambitionner aucune dignité, *ibid.* Exhorte un Chevalier à se consoler par des vues de religion, 147, à pardonner son beau-frere, *ibid.* Fait l'éloge de l'Abbé de Véri, Auditeur de Rote, 148. Blâme l'empressement d'un certain Religieux à diriger les consciences, 149. Distingue la Philosophie, dont il montre l'utilité, d'avec les abus de la philosophie, *ibid.* Ses sentiments pendant sa derniere maladie, 151. Comment il envisage sa mort prochaine, 154. Auroit voulu, avant de mourir, écrire à tous les Fideles, pour leur recommander la paix & la charité, 155. Sa reconnoissance pour son Ordre, *ibid.* Son humilité, *ibid.* Sa confiance en Dieu, *ibid.* Son esprit de sacrifice, 156. Il a à cœur la canonisation de la bienheureuse Colette, 160, & la béatification du vénérable Césat de Bus, Fondateur des Doctrinaires, 162 : pourquoi, *ibid.* Son

amour paternel pour la Maiſon d'Autriche, 165. Reçoit avec ſatisfaction l'Hiſtoire Métallique de la Maiſon de Lorraine, un Manuſcrit de Dom Calmet, & la Traduction d'une Piece intitulée *La Clémence de Titus*, 167 & 168. Ses Brefs adreſſés à différentes perſonnes, 157 & *ſuiv.*

Son *Diſcours ſur la Religion*, *b*, 1. Prouve combien elle eſt pleine du feu de la charité, de tendreſſe pour tous les hommes, quels qu'ils ſoient, juſtes, opulents, juifs, païens, *ibid.* & *ſuiv.* Ses *Réflexions ſur le Zele*, 22. Montre la différence entre la Loi ancienne & la Loi nouvelle, 24. La premiere étoit une loi de terreur ; la ſeconde, une loi de paix, de douceur, de charité, *ibid.* Démontre le danger d'un faux zele, 26. Indique les ſources de ce faux zele, 27. Termine, en prouvant que le vrai zele eſt accompagné d'un conſeil tendre, compatiſſant, prévenant, 34, 35. Autres *Réflexions ſur la Prédication*, 40. Deſire qu'un prédicateur s'applique à la morale & pourquoi, *ibid.* & *ſuiv.* Qu'il ſupprime toute invective contre les Mécréants, 41. Qu'il expoſe la vérité avec force & lumiere, en épargnant les perſonnes, 41 & *ſuiv.* Ses *Réflexions ſur l'Eſprit de l'Egliſe*, 43. Décrit différents caracteres de cet eſprit, *ibid.* & *ſuiv.* Témoigne le vif deſir qu'il a de la réunion des Proteſtants, 61 & *ſuiv.* Eſt prêt de hâter, par l'effuſion de ſon propre ſang, le retour de ſes Freres, pour qui il reſſent toute la tendreſſe poſſible, 63. Ses *Réflexions ſur l'eſprit des Ordres Religieux*, 64. Donne une idée des princi-

pales regles de ces Ordres, 65. Etablit des principes pour juger des différents Ordres, 72. Dépeint *le génie des diverſes Nations, ſur-tout des Italiens*, 85. Après avoir étudié les différents peuples qui habitent l'Europe, ſoit par la vue des étrangers, ſoit par les récits qu'en font les voyageurs, ſoit par l'Hiſtoire, il remarque que ce qui différencie les hommes, c'eſt principalement l'éducation & le climat, 84 *& ſuiv.* Son *Diſcours ſur la Superſtition*, 103. Fait la deſcription des maux qu'elle a produits dans la Religion judaïque, 104, & qu'elle cauſe dans le Chriſtianiſme, 105 *& ſuiv.* Se félicite d'avoir eu quelque part à l'ouvrage de *la Canoniſation des Saints*, du Pape Benoît XIV, 109. Son premier *Diſcours ſur la fête de Noël*, 113. Peint l'état malheureux de l'homme ſans la grace du Rédempteur, 114, & ſon heureux changement par le Myſtere de l'Incarnation, 116. Montre le ſort qui attend ceux qui n'auront pas profité de ce myſtere, 121. Indique les moyens de correſpondre à l'humilité d'un Dieu qui s'y manifeſte, 125, & à ſa charité qui y brille, 127. Second *Diſcours ſur la fête de Noël*, 134. Prouve que l'Incarnation eſt tout à la fois l'humiliation du Verbe & l'exaltation de l'homme, 136. Le Verbe ſemble ſe dépouiller de ſa divinité, pour diviniſer en quelque ſorte notre humanité, 138 *& ſuiv.* Son *Panégyrique de Sainte Réparate*, 141. Il montre que cette Sainte mérite par ſes vertus les plus grands honneurs ſur la terre, 144. Les moyens d'im-

plorer utilement ſon ſecours, 151. Son *Diſcours à la louange de Benoit XIV*, prononcé en la préſence de ce Pape, 154. Témoigne la crainte qu'il a de produire au dehors, la maniere dont il eſt affecté envers ce grand Pontife, 155. Fondements de ſes craintes, *ibid.* Sa modeſtie, 156, 173. Son *Diſcours au Chapitre des FF. Mineurs Conventuels, pour l'élection d'un Général*, 174. Se rappelle le ſouvenir agréable d'avoir paſſé au milieu d'eux depuis ſa plus tendre jeuneſſe, *ibid.* Fait voir l'importance de ce choix, 175. Indique les motifs qui doivent diriger ce choix, 176. Les vertus dont doit être revêtu ce Supérieur, *ibid. & ſuiv.* Aſſure l'Ordre & le Général futur de ſa protection & de cette affection qui, quelque ancienne qu'elle ſoit, ſe ranime de plus en plus dans ſon cœur, 178, 179. *Bulle pour le Jubilé univerſel*, au commencement de ſon pontificat, 180. Il y peint ſes craintes vives à la vue de la peſanteur du fardeau qui lui eſt confié, *ibid.* Avoue qu'il ſeroit prêt de perdre courage, ſans les eſpérances du ſecours de celui qui lui a impoſé ce poids ſi redoutable, 181. A recours aux vœux ardents, aux prieres, aux jeûnes & aux aumônes, & à toutes les autres bonnes œuvres de tous les Fideles du monde chrétien, afin qu'ils obtiennent pour lui de Dieu une abondante effuſion de ſon eſprit, *ibid. &* 182. Se confeſſoit ſouvent, célébroit la Meſſe tous les jours, & étoit, malgré ſes occupations, exact à la priere, 195. En conſéquence, il ouvre le tréſor des graces

divines, 182. *Particularités sur sa vie privée*, 185. Son amour pour les pauvres, 193. Retranchoit toute dépense superflue pour leur bien, 187, 191, *ibid. & suiv.* Biens qu'il leur faisoit, 193 *& suiv.* Il n'avoit pas de plus grande consolation, que de s'entretenir avec eux, *ibid.* Ses libéralités envers les PP. Capucins & les PP. Réformés, *ibid.* Son amour pour la pauvreté, même étant Pape, dans ses meubles, 185, 191, dans ses habits, 191. Sa sobriété, 187. N'oublia jamais son état de Religieux, 193. Faisoit très-facilement remise de ses droits, 191. Jusqu'où alloit sa crainte d'être à charge à personne, 185. Indemnisoit ses Officiers des droits que sa sobriété & son amour pour la pauvreté auroient pu leur faire perdre, 189. Avoit, étant Pape, pour le Frere François, la même affabilité que par le passé, 193. Continuoit toujours sa même correspondance, *ibid.* Donna tous les présents qui lui furent faits, au Cabinet de Curiosités qu'il établit au Palais du Vatican, *ibid.*

Génie (le) est comme un fleuve qui répand la vie & la fécondité tant qu'il ne se déborde pas, mais qui devient la ruine du pays quand il sort de son lit, & qu'il cause des inondations, *a*, 41

Génies (les grands). Il est d'heureux efforts qui secouent le joug des regles, & c'est presque toujours le partage des génies, *a*, 70

Génovési (l'Abbé). Son Ouvrage sur Dieu & sur l'homme n'est point systématique; ses idées sont nettes, ses principes clairs, ses conséquences justes, *a*, 13. S'il trouve des

contradicteurs, il les laisse crier, 14
Gentis (le R. P.) Dominicain, Evêque d'Anvers. Eloge de ce Prélat, *a*, 101, 102
Grace (la) est le fruit de la mort de Jesus-Christ, *a*, 38. Combien ce sujet est épineux à traiter, *ibid.* Il faut s'en tenir à ce que l'Eglise a tant de fois décidé sur cette matiere, *ibid.* L'accord du libre arbitre avec la grace est un abyme où l'on se perd si on veut l'expliquer, 37. Sous l'impression de la grace la plus forte, l'homme a toujours un pouvoir réel d'y résister, *a*, 38
Guerre (la). Jesus-Christ en disant *qu'il est venu apporter la guerre*, ne veut parler que de celle que nous devons faire à nos passions, *b*, 48

H

HARANGUES (les) demandent un style mâle, *a*, 65
Hérétiques (les) n'emploient que des sophismes & des ironies quand il s'agit d'attaquer les Mysteres de la Religion, ce qui prouve qu'ils n'ont pas de bonnes raisons à donner, *b*, 58. L'Eglise, loin d'avoir horreur de la tolérance qui supporte les hérétiques, sans tolérer les erreurs, l'a toujours enseignée, & ce n'est qu'en s'éloignant de ses maximes qu'on a pu les vexer, 61. Pour les ramener il faudroit user d'une grande charité, & leur accorder tout ce qui n'intéresse ni la morale, ni la foi, *ibid.* Changer même la discipline sur certains points, *ibid.*
Histoire (l'). Quel en doit être le style, *a*, 66. Les Histoires sont plus ou moins exactes,

selon l'esprit des Historiens, 9. L'Histoire profane n'a que de fausses vertus à nous présenter, *b*, 142. L'Histoire de l'Eglise nous présente des vertus sans fard, 143 Belle comparaison, *ibid.*

Historien qui écrit trop vivement, donne lieu de croire qu'il s'est abandonné à son imagination, *a*, 9. Qualités nécessaires à un Historien, 8, 9

Homme (l') considéré dans son essence & dans tous ses rapports, est (selon S. Augustin) l'énigme la plus difficile à expliquer, *a*, 19. Il réunit tant de contrariétés, qu'il a dû nécessairement paroître une créature toute céleste, ou un être tout animal, 14. Le Christianisme, tenant toujours un juste milieu, nous le montre, & sur la terre, & dans le sein de Dieu, comme un double centre d'où nous sommes sortis, & où nous devons rentrer, 15. Causes des différentes formes que prennent les hommes, 16. L'homme vit presque toujours en pays ennemi en vivant avec lui-même, 17. Causes de cette guerre intestine, *ibid.* Il y a deux hommes en nous, le terrestre & le spirituel, qui sont sans cesse aux prises, 18. Plus on examine l'homme, & plus on reconnoît qu'on ne peut avoir en soi-même autant de grandeur & de majesté, sans être l'émanation d'une intelligence suprême, *ibid. & suiv.* Pourquoi il falloit que l'homme fût tout à la fois terrestre & spirituel, 22. L'homme n'est peut-être pas si méchant qu'on se l'imagine; l'oisiveté le conduit à plus d'excès que la perversité, 23. Il n'a pas

besoin d'être excité par la perversité des autres, à suivre ses mauvais penchants, 43. Les écarts auxquels l'homme se livre, en s'échappant du cercle que la Sagesse Eternelle lui a tracé, tout dangereux qu'ils sont, prouvent qu'il n'a pas été créé pour se borner à cette terre, 42. Il est un tout quand il s'unit à Dieu, & n'est que néant quand il s'en détache, 23. Son esprit, toujours inquiet, n'a que des pensées indécises; s'il n'a pas une autorité qui le fixe, 75. S'il veut être heureux, il doit être docile aux vérités de la Religion, *ibid. & suiv.* Tout homme, dans quelque pays qu'il soit, est redevable envers Dieu, envers le prochain & envers la patrie, 17. La plupart des hommes ne sont que des êtres avortés, 24: pourquoi, *ibid. & suiv.* Ce qu'est l'homme sans la grace du Rédempteur, *b*, 113. Ce qu'il devient par le Mystere de l'Incarnation, 114 *& suiv.* Sa création n'a rien de comparable avec la gloire où l'éleve ce Mystere, 116. L'homme descend d'abyme en abyme (dit S. Augustin) quand il s'écarte du vrai Dieu, 148

Hommes de bien (les): rien de plus terrible que de les voir devenir les victimes d'un zele qui n'est pas agréable à Dieu, *b*, 33

Hypocrites. Loin de la Religion l'hypocrite, le fanatique & le superstitieux, *b*, 19

J

JACQUIER (le Pere), Minime François, résidant à Rome, honore tout à la fois son Ordre,

Ordre, la France & l'Italie, *a*, 139
Jean l'Evangéliſte (Saint) puiſa dans le ſein de Jeſus-Chriſt même tout ce qu'il nous a dit en peu de mots de ſa divinité & de ſon humanité, *a*, 34. Ce qu'il veut faire entendre en recommandant de ne pas ſaluer même un ennemi de Jeſus-Chriſt, *b*, 30. Ne prêche que la concorde & la charité, 45. Voyez *Incarnation*,
Jéruſalem (la ville de). Sa punition pour avoir méconnu le Meſſie, *b*, 120, 121. Quel ſera le ſort du chrétien qui l'imite dans ſon incrédulité, 20
Jeſus-Chriſt: les choſes terreſtres, comme les céleſtes, ne ſubſiſtent que par lui, *a*, 35: & pour lui, *b*, 119, 127. Donne à tout le mouvement, *ibid.* Il n'y a de mérites que par lui, *a*, 37. Son humilité, *b*, 48. Naît dans une étable, 55. N'a pas où repoſer ſa tête pendant ſa vie mortelle, *ibid.* Sa bonté pour les pécheurs, les Saducéens & les Samaritains, 26, 29, 30, 43. Sa réponſe aux Apôtres qui vouloient faire deſcendre le feu du ciel ſur Samarie, 29. Ordonne à Pierre de remettre ſon épée dans le fourreau, 47. Prie pour ſes bourreaux, 31. Ne force perſonne de venir l'entendre, 32. Laiſſe aller un jeune homme qui paroiſſoit deſirer de le ſuivre, *ibid.* La grande regle à laquelle il faut ſe tenir, c'eſt d'agir comme Jeſus-Chriſt même, 37. Un petit nombre profite de ſa venue, 122. Il eſt le caractere de la ſubſtance du Pere, la ſplendeur de ſa gloire, 135, la lumiere de nos eſprits, 130, 132; notre paix, notre

Juge, notre consolation, notre félicité, 132; notre voie, notre vérité, notre vie, 131 & 135. Il n'y a de salut que par lui, 118; que par son sacrifice, 127. Il est tout-puissant, éternel, infini, 122. Est Prêtre & victime tout à la fois, 127. Doit être l'ame de toutes nos actions. Sans lui tout est défectueux, 126. Parole remarquable de Saint Bernard sur Jesus Christ, 132. Voyez *Incarnation*, *Zele*.

Jeunes gens (les) : il faudroit leur apprendre à lire avec réflexion & avec profit, *a*, 57. On ne s'attache qu'à exercer leur mémoire, *ibid.* Ils ne savent pas qu'un bon livre est fait pour être savouré, & pour nourrir l'esprit & le cœur, *ibid.*

Jeunesse (la) : c'est un grand & rare talent que celui de bien élever la jeunesse, *a*, 57

I

Ignace de Loyola (Saint) : son Institut n'auroit jamais été attaqué, s'il n'avoit été que son ouvrage, & si les Généraux qui lui succéderent n'y avoient mis la main, *b*, 70

Ignorance (l'). Ses suites funestes, *b*, 28. Voyez *Ministres de Dieu*, *Zele*.

Immunités Ecclésiastiques (les). Pourquoi l'Eglise montre du zele pour les conserver, *b*, 51. Si on veut employer la force pour les lui ravir, elle n'oppose que des représentations & des prieres, *ibid.*

Incarnation (le Mystere de l'). La création de l'univers, même tel qu'il est, les vices comme les vertus, la lumiere & les téné-

bres, tout concourt à prouver ce Myſtere, *a*, 35. Pour traiter dignement ce Myſtere, il faudroit avoir une portion des lumieres de Saint Jean l'Evangéliſte, 34. L'Evangile de Saint Jean, que l'on récite à la fin de la Meſſe, en eſt le plus magnifique Traité, *ibid.* Tout s'y trouve en abrégé, *ibid.* Saint Paul & Saint Jean ſont deux ſources inépuiſables ſur l'Incarnation, 35. Biens infinis que ce Myſtere procure aux hommes, *b*, 115, 138 *& ſuiv.* Il eſt l'humiliation du Verbe & l'exaltation de l'homme, 136. La foi nous rend ce Myſtere viſible, non pour le comprendre, mais pour l'adorer & nous convaincre de ſa vérité, 131. Ce Myſtere rapproche de nous la Divinité, de maniere à nous en rendre participants, *ibid.* La miſéricorde y triomphe ſur la juſtice, 116. Ingratitude de l'homme qui n'eſt point touché de ce Myſtere, 130 *& ſuiv.* Humilité, reconnoiſſance & amour qu'il exige de nous, 126, 128 *& ſuiv.* Voy. *Homme.*

Incrédules (les), avec leurs principes philoſophiques, veulent nous faire vivre en bêtes, & nous perſuader que nous ayons la même fin, *a*, 77, 78. Tous ont terminé leur carriere ſans pouvoir faire la moindre démonſtration contre le Chriſtianiſme, 76

Incrédulité (l') : ſes écarts viennent de ce qu'on a prétendu que la Théologie devoit procéder par démonſtrations comme les Mathématiques, *a*, 4

Infaillibilité (l'). Aucun corps, excepté l'Egliſe, n'a le privilege de l'infaillibilité, *b*, 69

Italie (l') a toujours eu l'avantage de posséder des hommes célebres en tous genres, *a*, 73

Italiens (les) n'ayant plus à se distinguer par les victoires éclatantes, voulurent acquérir de la gloire par les Arts & les Lettres, *b*, 95

Juste (le), dont parle Horace, fait envie; celui de l'Evangile est le seul que nous devons imiter, *a*, 112.

L

LECTURE (la) est une nutrition qui forme le suc de l'esprit, *a*, 55. Les lectures, pour être utiles, doivent être proportionnées à notre esprit, 58. Une lecture qui tire notre esprit de sa sphere, est très-dangereuse, 58

Lettres; leur style n'a rien de déterminé, *a*, 68. Chez les femmes il est ordinairement plus naturel, & pourquoi, *ibid.* Il doit varier selon les rangs que l'on occupe, & les personnes avec qui on est en relation, *ibid. & suiv.* Il doit ressembler à la conversation, être simple & léger, 69

Libre-Arbitre (le), par le péché d'Adam, est plus incliné vers le mal que vers le bien, *b*, 117. Voyez *Grace*.

Licences Poétiques (les) donnent souvent aux Poëtes beaucoup plus de liberté qu'ils n'en devroient prendre, *a*, 5

Lire. C'est une science bien utile de savoir lire avec profit, *a*, 58. On n'a jamais plus lu que dans ce siecle-ci, & peut-être n'a-t-on

jamais lu si mal : pourquoi, 54, 55, 57. Quand est-ce qu'on lit bien ? 57. Il seroit à souhaiter qu'on donnât un bon ouvrage sur la maniere de bien lire, qui pût servir de boussole à ceux qui veulent étudier avec profit, 58. Pour satisfaire l'ame & l'esprit tout à la fois, on fait bien de lire des livres récréatifs & des livres profonds, 56

Livres (les), c'est une belle passion que celle des bons livres, lorsqu'on les fait passer dans sa mémoire & dans son cœur, *a*, 62. Les hommes ne devroient lire que des livres relatifs à leur profession, à leur bonheur, & au goût qu'on doit avoir pour l'ordre & pour la vérité, 55. Tout livre qui ne sert pas à bien caser nos idées, comme à bien régler nos desirs, est au moins inutile s'il n'est dangereux, 59. Un livre obscene ou impie ne peut jamais produire un bon effet, 43. La réfutation même qu'on en feroit, est presque toujours dangereuse : pourquoi, *ibid.* Il seroit à desirer que des mains habiles fissent la dissection des livres qui contiennent, & les plus grandes vérités, & les plus grandes erreurs, en rejetant tout ce qu'ils renferment de dangereux, 53. Tous les livres sont autant de portraits, &c. 65. Voyez *Bibliotheque*, *Paléotti*.

Livres étrangers, ou d'un style trop vieux : il seroit bon de traduire ceux-ci & de refondre ceux-là, en leur donnant de nouvelles expressions, *a*, 53, 54. Il seroit bon aussi de réduire des *in-folio* à des *in*-12, à cause de la trop grande diffusion de nos Peres, 54. On pourroit réduire à six mille

in-folio tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, 41. Pourquoi un livre, qui remporte le suffrage de tout le monde, a cependant des contradicteurs, *b*, 89

Livres de piété (les) demandent un style onctueux, *a*, 65

Locke enseigne que toutes nos idées viennent des sens, *a*, 13

Logique. Voyez *Raison*.

Loi (la). Comment la Religion peut être considérée sous la Loi naturelle, sous la Loi écrite, *b*, 22; & sous la Loi de grace, 23. Différence entre la Loi ancienne, qui frappoit de mort les prévaricateurs, & la Loi nouvelle, 24. L'ancienne Loi fait place à la nouvelle, & ce n'est plus la crainte, mais l'amour qui constitue le caractere dominant du vrai Chrétien, 129, 140.

Lucifer, Evêque de Cagliari, avec beaucoup de zele & d'excellentes qualités, tombe dans les excès du fanatisme, *b*, 27

M

MALADIE (la); biens spirituels qu'elle procure, *a*, 152, 153. Ce que croit faire l'ame pour en profiter, 152

Marie (Sainte), la plus pure de toutes les vierges, devient la mere de Jesus, par l'opération de l'Esprit-Saint, *b*, 119

Marie-Thérese, Reine de Hongrie, Souveraine qui s'occupe sans relâche du bonheur de ses sujets, & qui ne se croit heureuse qu'autant qu'ils sont contents, *a*, 136

Martyrs (les), en suivant les traces de la Re-

ligion, se crurent invulnérables au milieu des plus grands tourments, *b*, 21, 22
Matérialistes, & personnes corrompues: d'où vient qu'il y en a tant, *a*, 20, 21
Mécréants (les), toutes les fois qu'on prendra un air sévere à leur égard, on les irritera à coup sûr, plutôt qu'on ne les convertira, *a*, 29
Métaphysique (la), pour être dans le vrai, ne doit rendre que ce que nous sentons, quand il est question des facultés de notre ame, *a*, 12. Les systêmes ont jeté un certain ridicule sur la Métaphysique, quoique cette science, soit très-simple & très-vraie en elle-même, 13
Métastase (l'Abbé), Poëte Italien. Voyez *Frugoni*.
Ministres de Dieu (les) sont les serviteurs de tous, *b*, 48. Quel doit être leur désintéressement, 53 *& suiv.* L'ignorance ne peut être excusable chez les Ministres d'un Dieu qui recommande à ceux qui doivent conduire son peuple, d'être la lumiere du monde, 28, 29. Leur autorité n'est point de domination, mais de persuasion, 48. L'Eglise désavoua toujours les Ministres impétueux qui n'ont aucun ménagement pour ceux qui s'égarent, 45. Ils doivent prendre Jesus-Christ pour modele, 26 Ceux qui se plaisent à fomenter des divisions, n'agissent plus au nom de Dieu, 46
Moine (un) scandaleux est un précipice ouvert dans une Communauté, *b*, 65
Monique (Sainte): ce que lui fit entreprendre le desir qu'elle avoit de la conversion d'Augustin son fils, *b*, 4

Morale (la), on n'y insiste pas assez, *a*, 84. On doit, en prêchant, insister plus sur la Morale que sur les Mysteres, *b*, 40 : pourquoi, *ibid.* Différence entre la Morale & les autres sciences, *a*, 83. Où on doit la chercher, *ibid.* 84. Morale des Païens ne produit que l'orgueil, & celle des Chrétiens que la plus parfaite humilité, 86.

Mort (la). Il n'y a que la mort qui fera connoître parfaitement à l'homme combien il lui importe de s'élever au dessus de tous les objets sensibles, mais elle ne nous avertit de nos écarts que lorsqu'il n'est plus temps de nous corriger, *a*, 25. Si l'homme veut être ce qu'il faut qu'il soit, qu'il se représente souvent la mort & ses suites, 26. A la mort, les facultés de l'esprit acquierent une activité surprenante, qui fait sentir à l'homme son bonheur ou son malheur éternel, 27. La mort fait la continuelle méditation des Philosophes Chrétiens, 29. Lorsqu'elle est bien vue, elle n'offre rien que de grand & de consolant, *ibid.* Est ennemie du corps & amie de l'ame, selon S. Charles, 30. Elle n'est point la destruction de l'homme, mais une seconde création beaucoup plus admirable que la premiere, 30. Point de plus grand avantage, aux yeux de la foi, que celui de s'unir à la mort avant qu'elle frappe son dernier coup, 154.

Muratori (M.) en butte à la contradiction, *a*, 86. Ce que Benoît XIV dit & permet de faire pour sa justification, 87. Son éloge, *b*, 76. Ressources que (selon lui) l'on trouve dans les Cloîtres, *ibid.*

Musique

Muſique (la) eſt un art que l'Egliſe conſacre ſolemnellement à la célébration des divins Myſteres, *a*, 164. Eſt très-innocente en elle-même, 143. Ce qu'elle exprime, *ibid.* Regle que doit ſuivre un Religieux qui aime la muſique, *ibid.*

Myſteres (les) de la Religion Chrétienne ſont un grand & magnifique tableau mêlé d'ombres & de lumieres, qu'il faut préſenter de temps en temps aux Fideles, *b*, 40

N

NICOLINI (l'Abbé.) Voyez *Ganganelli.*

O

OBSTINATION (l') a fait tout le malheur des ennemis de l'Egliſe; elle fait tous les jours prendre de fauſſes lueurs pour une vraie lumiere, *a*, 31, 32. Elle cauſa, dans tous les temps, des maux d'autant plus dangereux, qu'elle ſe trouva ſouvent jointe à une piété dont l'extérieur étoit impoſant, *b*, 27

Oeuvres (les). Dieu couronne ſes dons, en couronnant les bonnes œuvres des Saints, *a*, 37. Il faut faire des œuvres durables pour l'éternité, ſur leſquelles le temps n'ait conſéquemment aucune priſe, 106. Néceſſité de rapporter ſes actions à Dieu, 85. Les œuvres ne ſont agréables à Dieu, qu'autant qu'elles ſont volontaires, *b*. 31. Nous devons prouver, par toutes nos œuvres, que nous tenons imperturbablement à la

Religion, 41. Sans la Religion, les œuvres les plus éclatantes ne peuvent avoir aucun mérite, 21

Oisiveté (l') conduit à plus d'excès que la perversité : pourquoi, *a*, 23

Oraisons Funebres. Voyez *Panégyrique.*

Ordres Religieux (les) sont une digue contre le torrent des vices & des erreurs, *a*, 140. Tous furent fondés sur le désintéressement, *b*, 71. Pourquoi, dans tous les Ordres, on ne s'est pas toujours tenu à la Regle, 69. On les a trop multipliés, *ibid.* Tout Ordre Religieux n'a été établi qu'en vue du salut éternel & du bien public, 77. On doit juger de ces Ordres d'après les Regles données par les Fondateurs, & non par les constitutions qu'on y a ajoutées par la suite, 64, 65 ; les juger avec impartialité, 72 ; examiner les Regles avant de faire le procès à un Ordre Religieux, 69. Religion Catholique n'est pas la seule qui compte, parmi les siens, des enfants consacrés à la retraite d'une maniere particuliere, 70. Biens qui résulteroient, si les différents Gouvernements employoient les Ordres à des travaux utiles, 75. Ressources pour le travail, que l'on trouve dans une Communauté nombreuse, *ibid.* Vertus & vices qui peuvent se trouver dans les Cloîtres, 72. Raisons pour lesquelles on peut supprimer un Corps Religieux, 84. Il seroit à desirer que la plupart fussent rentés, 79 : pourquoi, *ibid.* Voyez *S. Ignace.*

Orgue (l'), admirable instrument, toujours consacré aux louanges du Seigneur, n'est

jamais employé à des concerts profanes, *a*, 143

Orgueil (l') ne permit pas aux Juifs de reconnoître le Messie, & les anima jusqu'à le crucifier, *b*, 126. S'éleve contre le mystere de l'Incarnation, *ibid.* L'Eglise le compte parmi les péchés capitaux, & comme un des plus grands & des plus dangereux, 49

P

PACCIAUDI (le Pere), Théatin, partage avec plusieurs de ses confreres, des connoissances aussi agréables qu'utiles, qui lui ont attiré l'estime des Souverains, *a*, 139

Paix (la). Jesus Christ n'a laissé sur la terre à l'Eglise, d'autre héritage que la paix, *b*, 46. Voyez *Anges*.

Paléotti (le Cardinal) disoit qu'il n'y avoit rien de meilleur & de pire que les livres, & qu'il ne trouvoit rien de si humiliant pour l'esprit de l'homme que les bibliotheques, *a*, 42

Panégyriques (les) & les Oraisons funebres doivent, pour le style, tenir de la Chaire & des Académies, *a*, 67. Ce qu'il faut pour y réussir, *ibid.*

Pape. Voyez *Pontife*.

Parmesan (le) est un pays qui contribue beaucoup à exciter la verve poétique, *a*, 5

Parti (l'esprit de) est d'autant plus dangereux, qu'il prend toutes sortes de formes, même l'extérieur de la piété, pour exercer sa tyrannie, *b*, 33. La Religion dit anathême à tous ceux qui ont un esprit de persécution

& de parti, 17. Cet esprit fait que des illuminés & que des fanatiques s'annoncent pour des martyrs, 33. Ainsi furent les Chefs de Sectes, &c. *ibid.* On ne doit pas confondre l'amour de la vérité avec l'esprit de parti, 34

Passionéi (le Cardinal); sa riche & magnifique bibliotheque, *a*, 62. Les Etrangers de tous les pays n'ont pas moins contribué que ses livres, à augmenter ses lumieres, *ibid.* Voyez *Dames Françoises.*

Passions (les) ont pris elles-mêmes la plume pour éterniser des vices & des erreurs, *a*, 51. La Religion proscrit toutes les passions, *b*, 16. Pour mieux masquer leurs passions, les hommes ont abusé du nom de la Religion, 15. Chaque passion a pris les livrées de la Religion pour n'être pas reconnue, *ibid.* Voyez *Sens.*

Patavinus (le P.), Franciscain; son mérite extraordinaire n'a pu, malgré la caducité des choses humaines, ni s'altérer, ni vieillir, *b*, 158

Patriarches (les) & les Prophetes, les Apôtres & les Martyrs ont soutenu, aux dépens de leurs biens, de leur repos, de leur propre vie, la Religion sainte dont leurs cœurs étoient remplis, *b*, 23, 24

Paul (Saint), Auteur inspiré, *a*, 36. Avant sa conversion ne respiroit, contre les Chrétiens, que le sang & le carnage, *b*. 26: pourquoi, *ibid.* Fut le plus patient des hommes à l'égard des pécheurs, 44. Ne connut que les armes spirituelles, *ibid.* Donne des preuves de sa charité, même en infligeant

des peines canoniques, *ibid.* Recommande expressément de ne pas écouter des fables, 112. Ordonne à tous les Fideles de respecter toutes les Puissances, 50. Voyez *Incarnation*, *Prédestination*, *Prêtres*.

Pauvres (les); le superflu des Evêques & des Prêtres leur appartient, *b*, 53

Péché originel (le). L'homme est souillé dès sa naissance par la tache du péché originel, *a*, 25; *b*, 133, 141. Tout nous annonce la réalité de ce péché, 129

Pécheur. La Religion, au milieu des saintes austérités qu'elle exige du pécheur pour le faire rentrer en grace avec Dieu, mêle ses larmes avec les siennes, & lui donne enfin le baiser de paix, *b*, 14 *& suiv.*

Peines Canoniques. L'Eglise ne les emploie qu'après avoir éprouvé toutes les voies de la douceur, *b*, 7. Voyez *Armes*, *Paul*.

Peintre (le) a, sur le Sculpteur, la ressource du coloris, *a*, 7

Peintres (les plus grands) & les plus grands Génies se firent des regles à eux-mêmes, & il faut devenir soi-même modele, au lieu de toujours imiter, *a*, 71

Peres (les Saints) furent les hommes les plus éloquents, *a*, 70. Ils sont sublimes quand ils nous parlent de la Morale & des dogmes, 96. Se rendoient médiateurs des coupables, pour obtenir leur pardon auprès des Juges & des Empereurs, *b*, 31. Voyez *Charité*, *Sermons*.

Philosophe (le nom de) est très-mal appliqué à ceux qui osent attaquer le Christianisme, *a*, 150

Philosophie (la). C'est avec la saine Philosophie que l'on ente les esprits, *a*, 52. Il est une fausse science qui se pare du nom de Philosophie, *ibid.* Les écarts de l'incrédulité viennent de ce qu'on a voulu donner à la Philosophie les attributs de la Théologie, 4. Elle s'échappe du cercle que la Sagesse éternelle lui a tracé, quand elle empiete sur des choses qui ne sont pas absolument de son ressort, 42. N'expose la morale que très-succinctement, 83. C'est l'abus de la Philosophie, & non la Philosophie en elle-même, qu'il faut attaquer, 150. Sans la bonne Philosophie, point de bons Ouvrages, point de bonne législation, *ibid.* Elle est la base de la Religion, *ibid.*

Pieces de Théatre. Voyez Romans.

Plaidoyers (les) demandent un style mâle, *a*, 65

Poésie (la). A quoi elle peut être comparée, *a*, 2. Il en est de la Poésie comme des bons instruments, qui ne veulent être touchés que par des hommes habiles, 2. La Poésie médiocre n'est pas supportable, 8. Il n'y faut pas une épithete inutile, & il est à propos, autant qu'il est possible, que chaque mot soit une pensée, *ibid.*

Politique (la) n'est pas la science des Théologiens, *a*, 80.

Politique Italienne (la). Voyez *Ganganelli*, *Valentin.*

Pompéio. Monument qu'on y a trouvé tout récemment, *a*, 82. Voyez *Bianchi* (l'Abbé).

Pontife (le Souverain) se fait gloire de s'ap-

peller le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, & doit réellement en faire la fonction, *b*, 50. Les Souverains Pontifes reçoivent les Proteſtants avec les plus grandes démonſtrations d'amitié, 30

Préceptes de Rhétorique (les). Il eſt bon de donner des regles ſur l'éloquence, & ſur la maniere de compoſer des Diſcours ; mais il eſt dangereux d'y mettre une telle importance, qu'on ne puiſſe pas quelquefois s'en écarter, *a*, 71

Prêcheurs (les Freres). Voyez *Dominicains*.

Préciſion (la) : c'eſt un beau talent que celui d'être précis, & de réduire dans un très-petit cadre une multitude d'objets & de beautés, *a*, 7

Prédeſtination (la) eſt un Myſtere ineffable qu'on doit expoſer & non pas ſonder, *a*, 37 A quoi on doit prendre garde en traitant cette matiere, *ibid.* On ne peut écrire dignement ſur cette matiere & ſur celle de la Grace, ſans recueillir tout ce qu'en ont dit S. Paul & S. Auguſtin, 36. On trouve dans S. Paul tout ce qui fait la baſe & la vérité de cette double matiere, *ibid.* Voyez *Elus*.

Prédicateurs (les). Voyez *Diſcours*.

Préjugés (les). Voyez *Zele*.

Prêtres (les). Un digne Prêtre ne doit ſe charger qu'en tremblant, de la conduite des ames, *a*, 149. S'il faut que le Prêtre vive de l'autel, comme le dit Saint Paul, il eſt juſte que les Fideles lui fourniſſent de quoi ſubſiſter, *b*, 53. Voyez *Avarice*, *Evêques*, *Miniſtres de Dieu*, *Pauvres*.

Prieres (les livres de) demandent un ſtyle onctueux, *a*, 65

Proſe (la) eſt très-défectueuſe quand elle eſt lâche, *a*, 8.

Proteſtants (les). Quelle richeſſe pour l'Egliſe s'ils revenoient dans ſon ſein, *b*, 61. Cette réunion eſt un événement que nous devons tous deſirer avec la plus vive ardeur, 62. L'Egliſe ne le perd point de vue, *ibid.* Quelles ſont les vérités qu'il faut mettre en avant, pour travailler à leur converſion, 44, 60. Voyez *Pontife.*

Providence (la). Nous devons regarder comme l'effet d'une providence toute particuliere, le bonheur de naître ſous un Gouvernement qui rectifie nos penſées, & au ſein d'une famille qui nous donne des principes de ſageſſe, *a*, 16. Compenſe le mal par le bien, 112. Pour ne pas livrer l'homme de mérite au découragement ou à l'orgueil, elle le met dans une balance qui l'éleve & l'abaiſſe alternativement, *ibid.* La providence a déterminé la naiſſance de chacun en un lieu, plutôt qu'en un autre par des raiſons éternelles, mais qui nous ſont inconnues, *b*, 91.

Pſeaumes (les). Il n'eſt point d'homme ſenſible aux élans du génie, que la beauté des Pſeaumes ne rende enthouſiaſte malgré lui, *a*, 3

Q

QUÉRINI (le Cardinal) paroît prévenu contre M. Muratori, parce que celui-ci demandoit le retranchement de quelques Fêtes, *a*, 87.

R

RAISON (la). Nous avons tous dans notre Raiſon une excellente logique : il ne s'agit que de la mettre en œuvre, *a*, 71. La Raiſon ſans la Religion n'éclaire que pour conduire à quelque précipice, 23. La Raiſon & la Religion ſont les deux colonnes ſur leſquelles nos jugements doivent s'appuyer, *a*, 58

Religieux (les). Voyez *Ordres*.

Religion Chrétienne (la), bien différente des autres Religions, ne redoute point la lumiere : plus on l'approfondit, plus on la reconnoît divine, *a*, 46, Tout y eſt lié, tout y eſt combiné, 78. Sa rigueur eſt une preuve que les hommes ne l'ont point faite, *ibid.* Que l'homme rentre en lui-même, qu'il interroge ſon ame, ſon cœur, ſa conſcience, enfin toutes ſes facultés, & il trouvera les plus forts arguments en faveur de la Religion, 24. Biens ſpirituels & temporels même qu'elle produit dans la ſociété, *b* 10, 13, 18 *& ſuiv.* Point de Mere plus tendre, 4. Son zele, ſa charité & ſa tendreſſe, 7 *& ſuiv.* 34 *& ſuiv.* Elle n'épargne ni peines, ni veilles, ni ſueurs, &c. 6. Ce qu'elle enſeigne aux hommes, 5 *& ſuiv.* Il n'y a que quelques ames privilégiées qui entendent ſa voix, 3. Son zele n'eſt ni amer, ni perſécutant, 7, 16. Elle ne paroît ſévere que parce qu'elle exige des mœurs pures, 9. Elle eſt douce, patiente, allant au devant de la brebis égarée, 8, tolere ſes ennemis,

& prie pour eux, 13. Ne point confondre la Religion avec ceux qui la professent sans la pratiquer, 15. Belles comparaisons, 16. C'est dans son sein qu'il faut se reposer ici-bas, pour n'avoir rien à craindre au dernier jour, 21. La Religion n'a besoin ni de fausses légendes, ni de suppositions, 151 Voyez *Raison.*

Réparate (Sainte), Vierge & Martyre. Son Panégyrique, *b*, 141

Restitutions (les). L'Eglise est d'une extrême sévérité sur ce qui les concerne : elle n'entra jamais en capitulation avec personne sur cet objet, voulant que toute justice s'accomplisse, *b*, 52

Revenants, évocations, &c. Ce qu'on doit en penser, *b*, 108

Rimini (la ville de), fameuse par son antiquité, *a*, 105

Romans : le meilleur n'en vaut rien, *a*, 66. Semblables aux pieces de théatre, ils sont presque tous gigantesques, *ibid.*

Rome (la ville de) est aujourd'hui le centre de toutes les connoissances, comme elle est celui de la vérité & de l'unité, *a*, 74. Dans Rome on use de la plus grande douceur envers les Protestants, *b*, 62, 63. On y permet aux Juifs l'exercice public de leur Religion, 30

S

SACREMENTS (les) identifient les hommes avec Dieu, *b*, 11

Sage (le) se fait une solitude à lui même au milieu de son propre cœur ; & rien ne

trouble sa tranquillité, quand il est bien avec Dieu, & qu'il n'attend rien que les graces de Dieu, *a*, 104

Sagesse (la). Saint Paul nous recommande une sagesse qui se tienne dans de justes bornes, *b*, 37

Saints (les) : leur médiation n'est que bonne & utile, *b*, 104 Il n'y a dans leurs images, même les plus respectables, aucune vertu, *ibid.* Leur intercession est une source de graces pour ceux qui y ont recours, 149. Biens que leur intercession nous procure, *ibid.* Le moyen d'employer utilement leur secours est de les imiter, 151

Santé (la). Tout homme doit la ménager, & pourquoi, *a*, 151

Savants (les), leur société est le meilleur livre qu'on puisse ouvrir, *a*, 73. Leur savoir leur donne une immensité qui les place dans mille lieux différents, 60

Sciences : chacune a sa sphere, *a*, 48, & ses bornes, 47. Toute science qui dépasse sa sphere, entraîne à sa suite mille inconvénients, 4. Les sciences comme les arts n'ont aucune grandeur réelle, si ce n'est lorsqu'elles remontent à leur source, 4. Les sciences, même les plus relevées, ne sont plus dignes de notre ame, si elles ne remontent vers Dieu, leur principe & leur fin, 25. Elles n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des Bibliotheques publiques, 46. Il est à craindre qu'à force d'analyser les sciences, on ne les réduise à rien, & qu'on ne retombe dans l'ignorance, 47. L'homme n'est pas le

créateur des sciences, il ne fait que les mettre en œuvre, 48

Sculpteur (le) a l'avantage du relief que n'a pas le Peintre, *a*, 6. Il faut de l'ame dans la sculpture, 6, 7. Elle ne souffre pas de médiocrité, 6

Sens (les), les passions & l'éducation sont autant d'influences qui agissent sur l'homme plus ou moins vivement, *a*, 16 *& suiv.* Ce sont autant d'imposteurs qui ne cessent de préconiser le matérialisme, & de vanter l'amour du plaisir, 24. L'homme doit enchaîner ses sens & maîtriser ses passions, *ibid.* Nous sommes tyrannisés par les sens & par les besoins, 28. Les sens sont autant de fenêtres par où nous recevons toutes sortes d'impressions, *b*, 87

Sermons (les) : leur style doit être pathétique, nerveux & sublime, *a*, 67. Tous les Sermons ne devroient pas être assujettis à la même forme, 72. L'éloquence de la chaire prendroit un vol plus hardi, si on ne s'astreignoit ni à diviser, ni à subdiviser, *ibid.* Nous ne voyons pas cette contrainte dans les Peres, *ibid.* Quand l'esprit & le cœur sont remplis, & vivement pénétrés, ils savent instruire & toucher, *ibid.* Voyez *Discours.*

Siecles passés & siecle présent. Nos Peres, dans leurs livres, péchoient par une trop grande diffusion, & nous ne travaillons que superficiellement les Livres que nous mettons au jour, *a*, 44, 45. C'est ainsi que les siecles se contrarient, 44. Ce siecle paroît oublier Dieu pour courir après des fantômes & les révérer, 24. Il n'est pas docile à la voix de

l'Eglise, & ses lumieres ne servent en partie qu'à former une ligue contre le Ciel, 74
Sixte-Quint : sa mémoire survit à toutes les générations, comme celle d'un Prince qui a gouverné le monde entier, avec autant de sagesse que de fermeté, *b*, 158, 159
Style (le) est la maniere d'exprimer les pensées & de leur donner des couleurs, *a*, 63. Il y a telle composition qui exige le style tempéré, & telle autre le style sublime, 64. Chaque Ecrivain a son style particulier, *ibid.* 69. Tout Ecrivain profond se met en garde contre un style éblouissant, 65. Le style est une espece de magie qu'on n'emploie que trop souvent avec succès, pour faire recevoir des paradoxes comme des vérités, *ibid.*
Souverains (les) sont les images de Dieu vivant, *a*, 116, *b*, 50. Dieu les a revêtus de son autorité, *a*, 116, *b*, 51. On ne doit jamais se révolter contr'eux, *a*, 117. Tertullien peint les premiers Chrétiens comme les Sujets les plus attachés à leurs Princes, les plus attentifs à prier pour eux, & les plus exacts à payer les impôts, *ibid.* L'obéissance qu'on doit aux Rois, tient essentiellement à celle qu'on doit à Dieu, *ibid.* Rien n'en peut dispenser, *ibid.* L'existence des peuples n'est complete que lorsqu'elle est intimement unie à celle des Princes qui les gouvernent, *ibid.* Un Souverain doit arrêter dans ses Etats le cours de l'impiété, *b*, 34. Ne doit point punir de mort ceux qui ont le malheur d'attaquer la Religion, *ibid.* ; pourquoi, *ibid.*

Cas où ils le peuvent faire, 35. L'Eglise leur a toujours rendu ce qui leur appartient, 50, non par crainte, mais par principe de conscience, *ibid.* Honneur que leur ont rendu les Conciles généraux, 51. En quelles occasions l'Eglise leur a opposé de la fermeté, *ibid.* C'est à eux d'examiner si le nombre des Religieux qui sont dans leurs Etats, n'est pas trop grand, & à les réduire au cas que cela fût, 70, sur-tout à l'égard de ceux qui vivent d'aumônes, 79

Superstitieux (les) : c'est une terrible chose à soutenir que leur haine, *a*, 87, pourquoi, *ibid.* Portrait d'un superstitieux, *b*, 106. Les Pharisiens faisoient servir la dévotion à entretenir mille pratiques superstitieuses, *ibid.* & 107. Les faux dévots leur ont succédé dans la nouvelle Loi, 104 *& suiv.*

Superstition (la) contrefait & joue la Religion, *b*, 105. Plus la Religion est sublime, & plus la superstition l'avilit, 104. Ne point confondre avec les superstitions, les cérémonies que l'Eglise observe universellement, 108. Dans toutes les différentes classes des hommes, on trouve des superstitions, 111

T

TAMBURINI (le Cardinal) étoit l'ornement du Sacré College par ses lumieres & ses vertus, *a*, 40

Tasse (le), Poëte Italien, donne l'essor à son génie, en resserrant merveilleusement ses pensées, *a*, 8

Temps (le) : il s'agit de le bien choisir, car

il arrive ſouvent qu'on nous refuſe uniquement, parce que nous ne ſaiſiſſons pas le moment favorable, *a*, 135. Le moyen de tromper le temps qui prend plaiſir à ſe jouer de nous, c'eſt de vivre utilement pour les autres & pour ſoi-même, 106

Théologie (la) nous rappelle directement à Dieu, *a*, 72. C'eſt une ſcience digne de notre recherche & de notre application, quand elle eſt dégagée des opinions & des inutilités dont la barbarie des écoles l'avoit ſurchargée, *ibid.* La Théologie ne doit point être traitée comme les Mathématiques, 48 : pourquoi, *ibid.* Il n'y a point de ſcience où l'homme ait plus ſouvent erré que dans la Théologie, pourquoi, 49

Théologie (*Traités de*). On trouve, dans les vieilles Théologies, les penſées les plus propres à donner la plus haute idée de la Religion, *a*, 95

Thereſe (Sainte). Différence entre le jugement que l'on peut porter de ſes révelations, & de celles de Marie d'Agréda, & de pluſieurs autres, *b*, 109

Thomas d'Aquin (Saint). La Doctrine de Saint Thomas n'eſt point en contradiction avec celle de Saint Auguſtin, *a*, 32, 33. A parlé de la morale d'une maniere à exciter la plus vive admiration, 86

Tréſors (les) : l'Egliſe n'en connoît d'autres que les bonnes œuvres & les richeſſes de la grace, *b*, 52

Tuſico : ſon ancien territoire déterminé par M. Bianchi. Voyez *Bianchi* (l'Abbé).

V

VALENTIN (le P.), de la Doctrine Chrétienne, ne connoiſſoit guere la politique Italienne, *a*, 79. Son mérite & ſon zele pour ſa Congrégation, 161

Vannozzi (M. Michel). Par quel motif il a attaqué la Diſſertation de M. l'Abbé Bianchi, *a*, 81, 82. A quoi il a eu recours, 82

Vérité (la). Tout homme doit chercher à s'inſtruire de la vérité, *a*, 17 : pourquoi, *ibid.* Il n'y a ni amour-propre, ni intérêt, ni reſpect humain qui doivent nous empêcher d'embraſſer la vérité, 31. C'eſt non-ſeulement renoncer à la probité, mais même à la raiſon, que de ne vouloir pas ſe rendre à l'évidence, *ibid.* Plus il y a d'erreurs dans le monde, & plus la vérité eſt triomphante, 52. On peut l'obſcurcir pendant quelque temps, mais on ne peut l'étouffer : elle ſe releve lorſqu'on la croit éteinte, 76. On ne trouve dans la Religion d'autres traces de ſang, que celui de ſes enfants verſé pour la défenſe des vérités ſaintes, *b*, 18. Ce fut l'amour de la vérité qui anima les Apôtres, les Peres de l'Egliſe, & tous ceux qui combattirent avec véhémence les erreurs, 34. Il n'eſt jamais permis de mettre de niveau la vérité avec l'erreur, 25, 29. On ne peut faire une démonſtration pour renverſer les grandes vérités que l'Egliſe enſeigna dans tous les temps, 58 Voyez *Chriſtianiſme*, *Peres*.

Vertus

Vertus (les). Les vertus païennes manquoient de la seve divine qui fait produire des fruits dignes de l'éternité, *a*, 84. Les vertus n'ont jamais paru dans le monde, que comme quelques éclairs qu'on apperçoit au sein des tempêtes, 23

Vie (la) : cette vie est un livre dont la préface est l'enfance ; chaque feuillet que nous tournons, un jour qui passe, &c. *a*, 106. Sa briéveté, *ibid.* L'homme passe dans l'autre vie comme il est venu en celle-ci, sans savoir où il arrive, 27. La vie future est si sublime, qu'elle n'a aucun rapport avec celle-ci, 28. Celle ci n'est, à proprement parler, que la vie du corps, au lieu que la vie future est exactement la vie de l'ame, *ibid.* Voyez *Oeuvres.*

Visions (la plupart des), apparitions, sorcelleries, ne sont que l'effet d'un cerveau troublé, *b*, 109. Etre réservé sur l'article des visions, sur-tout à l'égard de celles qui viennent des femmes, *b*, 110

Unité (l'). Quiconque rompt l'unité, s'excommunie soi-même, *b*, 47. Quel est le moyen le plus sûr de ramener les Hérétiques à l'unité, & par conséquent à la vérité, 35, 41. Voyez *Protestants.*

Volonté (la bonne). La Religion n'est que pour ceux qui sont de bonne volonté, *b*, 32.

Z

ZALUSKI (Monseig.), Grand-Référendaire de Pologne, forme une Bibliotheque publique, *a*, 40 *& suiv.* A le dessein de faire

traduire de bons Ouvrages Polonois, pour les tirer de l'obscurité, 53. M. l'Evêque de Cracovie, son frere, partage avec lui l'honneur de fonder cette Bibliotheque, *a*, 61

Zele (le). Jesus-Christ nous a tracé, par son exemple, les meilleures regles que l'on puisse donner sur le zele, *b*, 25. Il ne sévit que contre les Scribes, les Pharisiens, & les Profanateurs du Temple, *ibid.* 34 : pourquoi, *ibid.* Ce n'est que par la douceur & la persuasion que le vrai zele s'annonce, 29. Différence entre le vrai zele & le faux, *ibid.* & *suiv.* Le vrai zele ne s'enflamme que de la charité, 30

Zele (le faux) est souvent plus dangereux que l'incrédulité meme, *b*, 25. L'orgueil, les préjugés, l'obstination & l'ignorance en sont les principes, 27. Quelles sont les suites funestes d'un faux zele, 26. Quelque origine qu'ait le faux zele, il est toujours affreux aux yeux de Dieu, 28. L'Eglise le condamne, 34, & désavoue ceux qui s'y laissent emporter, 45

Fin de la Table des Matieres.

TABLE

DES NOMS de toutes les personnes dont il est parlé dans la Premiere & la Seconde Partie de ce Troisieme Volume.

La lettre *a* désigne la Premiere Partie, & la lettre *b* la Seconde.

ABEL, *a*, Pag. 96
Adam, *a*, 94, 96
b, 119, 122
Agnès (la vénérable), *a*, 160
Agréda (Marie d'), *b*, 103
Albéroni (le cardinal), *b*, 85
Alexandre IV, *b*, 168
Annibal, *a*, 105
Ananie, *b*, 15
Arioste (l'), Poëte Italien, *a*, 8
Aristote, *a*, 16, 115
Arius, *a*, 36, *b*, 16
Athanase (saint), *b*, 16
Auguste (l'Empereur), *a*, 47, 105, *b*, 82
Augustin (Saint) *a*, 15 32, 36, 37, 75, 100, 114, 136, *b*, 4, 15, 44, 45, 53, 55, 78, 127, 141
Aurele, (Evêque de Carthage, *b*, 64
Autriche (Maison d'), *a*, 16,
Balbey (l'abbé), *a*, 124
Barabbas, *b*, 41
Baron (M.), Secretaire de l'Academie d'Amiens, *a*, 159
Baudier (le R. P.), Franciscain, Ex-Provincial, Professeur en Theologie, *a*, 89, 90, 91
Bayle, *a*, 76
Beaumont (Mgr. de), Archevêque de Paris, *a*, 1
Benoît (Saint), *b*, 65, 66, 67, 83
Benoît XIII, *b*, 161, 69
Benoît XIV, *a*, 32, 69, 86, 91, 162, *b*, 109, 154
Bernard (Saint), *b*, 55, 132
Bernis (M. le Cardinal de), *a*, 107, 69
Berti, *a*, 31, 33
Bianchi (M. l'Abbé Isidore), *a*, 81,

Bianchi (M), Médecin, *a*, 04, 108, 110
Blédowski (le R. P.) Provincial des Franciscains de Pologne, *a*, 10, 61
Bonaventure (Saint), *b*, 158, 168
Boniface VIII, *b*, 168
Borgheſe (Maiſon), *a* 120
Bourbon (Maiſon de), *a*, 141
Bremond le R. P.), Général des Dominicains, *a*, 39, 103
Bus (Céſar de) le Venerable, Fondateur de la Congregation de la Doctrine Chrétienne, *a*, 162
Cajetan (Saint), *a* 7
Caïphe, *b*, 41
Caldani (le Pere), Franciſcain, *a*, 93
Calmet (Dom), Religieux de l'Ordre de Saint Benoît, *a*, 167
Caraffa, Duc de Mattalone, *a*, 110, 121
Calvin, *b*, 41
Carlos (Dom), Roi de Naples, actuellement d'Eſpagne, *a*, 118
Caſtan (le Pere), *a*, 80
Cérati, le Prélat, *a*, 39
Céſar, *b*, 95
Charles II, Roi de Sicile, *b*, 168
Charles Borromée (Saint, *a*, 20
Chryſoſtôme (Saint Jean), *a*, 67, *b*, 124
Cibo (le Cardinal), *a* 115
Ciceron, *b*, 156
Clement XI, *b*, 161
Colette (la Bienheureuſe), Cordeliere, *a*, 160
Collins, *a*, 76
Colonna (Maiſon), *a*, 120, *b*, 169
Conti (la famille des) *b*, 158
Corſi (le Pere), *a*, 83
Coſtanzo le R. P.), Général des Franciſcains, *a*, 145, 147, *ibid.*
Crutto (le Pere), Mineur Conventuel, *a*, 90
Dante (le), Poëte Italien, *a*, 8, *b*, 100
David (le Roi), *b*, 118
Deſcartes, *a*, 15, 72, *b*, 89
Diomede (Dom, *a* 120
Dominique (Saint), *b*, 67
Elie (le R. P.), Général des Franciſcains, *b*, 68
Epicure, *b*, 91
Etienne (Saint), *b*, 26
Fahkner (le Pere), *a*, 130
Felix (Gouverneur de la Judée, *a*, 78
Ferdinand (le Prince, Archiduc d'Autriche, *a*, 165
Firmian (le Comte), *a*, 126
François d'Aſſiſe (Saint), *b*, 67, 68,
François de Sales (Saint), *b*, 36
François (le Frere), Fran-

ciscain, *b*, 185, 195
Frugoni M. l'Abbé), *a*, 1, 6, 61, 63, 71
Galli (le Cardinal), *a*, 127
Génovesi (M. l'Abbé), *a*, 12
Genis (le R. P.), Dominicain, Evêque d'Anvers, *a*, 101
Grégoire IX, *b*, 168
Havern (M. de), *a*, 165
Horace, *a*, 22, 112
Jacquier (le P.), Minime *a*, 19
Jarente (Mgr. de), Evêque d'Orléans, *a*, 80
Jean (Saint), l'Evangéliste), *a*, 34, 35, 36, 95, *b*, 15, 30, 45
Jesus-Christ, *a*, 31, 93, 98, 102, *b*, 13, 16, 24, 30, 37, 43, 45, 46, 47, 106, 114
Ignace de Loyola (Saint *b*, 70
Innocent IV, *b*, 168
Judas, *b*, 15, 47, 83
Lami (M. l'Abbé), *a*, 8
Locke, Philosophe, *a*, 13
Lorraine (Maison de), *a* 107
Lucifer, Evêque de Cagliari, *b*, 27
Lucrece, *a*, 15, *b*, 2
Luther, *b*, 41
Malatestes (famille d'Italie), *a*, 105
Malchus, *b*, 47
Mallebranche (le Pere), *a*, 13
Marie (Mere de Dieu), *b*, 19
Marie-Thérese, Reine de Hongrie, *a*, 136
Marie, Reine de Sicile, *b*, 168
Martin V, *b*, 169
Martini (le P.), Mineur Conventuel, *a*, 163
Métastasio (l'Abbé), *a*, 167
Michel-Ange, fameux Peintre, *b*, 100
Mignenneau M.), *a*, 167
Minius de Pise, *b*, 169
Moïse, *a*, 3
Moline (M.), Avocat, *a*, 166
Monique (Sainte) *b*, 3
Muratori (M.) *a*, 86, 88, *b*, 76
Nicolas IV, *b*, 168
Nicolas V, *b*, 169
Newton, *a*, 16, 72
Nicolini (M. l'Abbé), *a*, 8
Pacciaudi (le Pere), Théatin, *a*, 139
Paleotti (le Cardinal), *a*, 42
Pascal, *a*, 15
Passionei (le Cardinal), *a*, 61
Patavinus, Franciscain, *b*, 158
Paul (Saint), *a*, 35, 36, 57, 76, 79, 150, *b*, 15, 26, 42, 44, 45, 50, 53, 112
Pélage, *b*, 16
Pharaon, *b*, 108
Pilate, *b*, 41

Pierre (Saint), *b*, 15, 47, 83
Pierre, Roi d'Aragon, *b*, 169
Piſchault le R P.), Général des Trinitaires dits Mathurins, *a*, 157
Plutarque, *b*, 174
Portocarréro (le Cardinal) *a*, 138
Puiſégur (le R. P. Chaſtenet de), Général des Doctrinaires, *a*, 151
Quérini, (le Cardinal), *a*, 87
Rein (le P Edmonde), de Cîteaux, *a*, 125, 126, 127, 128, 129
Réparate (Sainte), *b*, 141
Rubens (fameux Peintre), *a*, 103
Ruggieri (M. l'Abbé), *a* 122
Ruper (le Roi), *b*, 169
San-Severo (le Prince), *a*, 6
Salomon (le Roi), *b*, 118
Sbaraglia (le Pere), Definiteur perpétuel des Franciſcains, *a*, 113, 115
Scioderon (l'Abbé), *a*, 13
Scot, *a*, 115, *b*, 81
Sencia (la Reine), *b*, 169
Séneque, *a*, 129
Simon le Magicien, *b*, 15
Spinoſa, *a*, 15
Sixte IV. *b*, 169
Sixte-Quint, *b*, 95, 158
Tamburini (le Cardinal), *a*, 40
Taſſe (le), Poëte Italien, *a*, 8, *b*, 95
Tertullien, *a*, 117
Théreſe (Sainte), *b*, 109
Thomas (Saint) *a*, 32, 86
Tibere, *a*, 105
Tite Live, *a*, 105
Titus, *a*, 167
Trajan (l'Empereur), *a*, 118
Valentin (le Pere), de la Doctrine Chrétienne. *a*, 79, 161
Vannozzi (le ſignor), *a*, 81
Véri (M l'Abbé de), Auditeur de Rote, *a*, 148
Winchelman (M. l'Abbé), *a*, 82
Virgile, *b*, 95
Xénophon, *b*, 157
Zaluski, (Mgr.) Grand Référendaire de Pologne, *a*, 40
Zaluski, Evêque de Cracovie, frere du précédent, *a*, 60

Fin de la Table des Noms.